

TIGHT BINDING BOOK

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_216443

UNIVERSAL
LIBRARY

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 925/978C Accession No. 22292

Author Charvel. P. S. S.

Title Madame Curie 1962

This book should be returned on or before the date
last marked below.

MADAME CURIE

CAMBRIDGE
UNIVERSITY PRESS
LONDON: BENTLEY HOUSE
TORONTO, BOMBAY, CALCUTTA
MADRAS: MACMILLAN

All rights reserved

Eve Curie

ADAME CURIE

Edited & Abridged by

P. E. CHARVET

*Fellow of Corpus Christi College and Lecturer
in French in the University of
Cambridge*

CAMBRIDGE
at the University Press
1942

PRINTED IN GREAT BRITAIN

Contents

Editors Preface	<i>page vii</i>
Vocations	1
Institutrice	12
Une Longue Patience	20
L'ivasion	
Paris	35
Quarante Roubles par Mois	
Pierre Curie	45
Un Jeune Manage	59
La Decouverte du Radium	63
Quatre Annies dans un Hangar	75
La Vie Difficile	84
Une These de Doctorat et un Entretien de Cinq Minutes	92
L'Ennemie	102
Seule	114
Succes—fipreuves	123
La Guerre	133
La Paix. Les Vacances a Larcouest	141
L'Amerique	154
iSpanouissement	165
Fin de la Mission	173

*Published under Licence granted by the Comptroller-General of
Patents in exercise of powers conferred by the Patents, Designs,
Copyright and Trade Marks (Emergency) Act, 1939*

Editor's Preface

T H E BIOGRAPHY OF MARIE CURIE (nee Sklodowska), of which an abridged edition is here presented, belongs to the type of work which is suitably termed 'une biographic romance*.

The abridgements which present circumstances have unfortunately rendered necessary have been made in full knowledge of the delicacy of the task and in the constant endeavour to retain the proportions given to the portrait by its author. Only those details or chapters which, however interesting in themselves, did not appear essential to a proper appreciation of Marie Curie's life, as presented by her daughter, have been teacrificed. Amongst these excisions especial mention must be i|nade of the first three chapters which give some details of Marie Sklodowska's forbears on both sides of the family, and describe *inter alia* her childhood—she was born in Warsaw on 7 November 1867, the youngest of a family of five—the family circle twice plunged into mourning by the deaths of Marie's eldest sister Zosia in January 1876 and of her mother in May 1878, the meagre resources of her father, a science master who had had the misfortune to incur the jealous hostility of Iwanow, the Russian headmaster of the * Gymnasium* to which he was attached, and, finally, Marie's school-days which she brought to a fitting close in June 1883 as a gold medallist.

The story as now presented opens when Marie, after a sojourn of fourteen months in the country with relations, returns to Warsaw and prepares in company with her brother and sisters to earn her living.

P. E. C.

Vocations

J'A i essaye de peindre Mania Sklodowska, enfant et adolescente, dans ses etudes et dans ses jeux. Elle est saine, honnSte, sensible et gaie. Elle a un cœur qui aime. EHe est, disent les professeurs, *remarquablement 'douce'. C'est une brillante eteve. Mais enfin, elle ne se distingue pas des enfants qui grandissent avec elle par des traits fulgurants. Rien encore ne vient signaler le genie.

Voici un autre portrait: celui de la jeune fille. Il est plus grave. Dans la vie de Mania, des visages aimes se sont effaces, que seule une tendre memoire retiendra jusqu'au dernier jour. Les amities aussi changent petit k petit. La pension, le lycée ne sont plus, ni ces liens de la camaraderie, si forts en apparence, mais qui se defont si vite des qu'ils ne sont plus maintenus par la familiarity quotidienne. Le destin de Mania se precise entre deux etres pleins de bonté, de comprehension et d'honneur, qui se trouvent etre ses plus proches parents — son pere, sa sceur ainee.

Aupres de ces amis, je voudrais montrer Mania b&tissant Pavenir dans sa tete bien faite.

Mais alors que la plupart des humains forment des souhaits tout a fait demesures, comme il est humble—jusque dans son audace apparente — le reve de la future Marie Curie!

En septembre, etourdie par quatorze mois de vagabondage, Mania reprend le chemin de Varsovie et du nouveau logis familial, situe a cote du Gymnase de sa petite enfance.

Un notable changement dans les conditions d'existence des Sklodowski justifie Tabandon de la rue Leszno pour la rue Nowolipki. L'age venu, le professeur, tout en conservant ses fonctions au lycee, a renonce a prendre des pensionnaires. Cest dans un appartement plus petit, plus intime — plus pauvre, aussi — que s'instalie Mania avec les siens. Le cadre et la compagnie invitent a la reflexion, au travail.

Ceux qui, pour la premifere fois, rencontrent M, Sklodowski, le trouvent drun abord severe. Trente annees d'enseignement

secondaire ont donne quelque solennite a cet homme court et gras, chez qui maints details revelent le parfait fonctionnaire: les vetements sombres, toujours meticuleusement brosse, les gestes pr6cis, la parole sentencieuse. Chacune des actions de sa vie est accomplie avec methode. S'il compose une lettre, la phrase en est logique, l'ecriture serree. Si, pendant les vacances, il emmene ses enfants en excursion, rien n'est laissd au hasard. Un itineraire etudie a l'avance conduit les promeneurs aux sites les plus remarquables, et, tout en marchant, le professeur commente avec eloquence la grace d'un paysage ou l'interet historique d'un monument.

Mania ne s'apercoit meme pas de ces petites manies de pedagogue. Elle aime tendrement son pEre. Il est son protecteur, son maitre. Et elle n'est pas eloignee de croire qu'il possede le savoir universel.

Il est vrai que M. Sklodowski sait tout — ou presque tout. Dans quel pays d'Europe trouverait-on de nos jours, chez un universitaire obscur, pareille erudition? Ce pere de famille, qui ^quilibre si difficilement son budget, trouve le loisir de developper ses connaissances scientifiques en compulsant des publications qu'il se procure a grand'peine. Il lui parait fort naturel de se tenir au courant des progres de la chimie, de la physique. Fort naturel aussi de savoir le grec, le latin et, a part le polonais et le russe, de parler le fran?ais, l'anglais, l'allemand. De traduire dans sa langue natale, en prose ou en vers, les plus beaux ouvrages des auteurs etrangers. De composer de nombreuses poesies qu'il note avec soin dans un cahier d'ecolier, a couverture noire et verte: 'A mes amis pour un anniversaire. Toast pour un mariage. A mes anciens eleves. •.'

Chaque samedi, M. Sklodowski, son fils et ses trois filles passent ensemble la soiree, qu'ils consacrent a la litterature. Ils bavardent autour du samovar fumant. Le vieil homme recite des poesies, ou bien il fait la lecture. Et ses enfants Tecoutent avec un ravissement sincere; ce professeur au front d^garni, au visage epais et placide qu'allonge une petite barbe grise, a un remarquable talent de parole. De samedi en samedi, les chefs-d'oeuvre du passe viennent ainsi vers Mania, portEs par une voix familiere. Jadis, cette voix lui disait des contes, des recits de voyages, ou bien Tinitiait a *David*

Copperfield que M. Sklodowski transposait en polonais sans un accroc, a livre ouvert. A present, la mSme voix, que d'innombrables heures de cours au Gymnase ont un peu cass6e, declame pour quatre jeunes gens attentifs les Merits des auteurs romantiques qui furent, en Pologne, les pontes de la servitude et de la revoke, Slowacki, Krasinski, Mickiewicz! Tournant les pages de volumes defraichis dont certains, interdits par le tzar, furent imprimis clandestinement, le lecteur scande les tirades heroiques de *Messire Thade'e*, les vers douloureux de *Kordyan*.

Mania n'oubliera jamais ces soirees. Grace a son pere, elle evolue dans une atmosphere intellectuelle d'une rare quality, et que connaissent peu de jeunes filles. Un lien puissant P attache a l'homme qui fait de si touchants efforts pour que sa vie soit int^ressante et attrayante. Et, dans son affection inquiete, elle devine le tourment secret que cache l'apparente serenite de monsieur Sklodowski. Tristesse d'un veuf qui ne s'est pas console. Tristesse d'un fonctionnaire brime, condamne a des besognes subalternes. Remords d'un etre scrupuleux qui se reproche encore la fameuse speculation oix il a englouti sa modeste fortune.

Parfois, cessant de se dominer, le pauvre homme laisse echapper une plainte:

— Comment ai-je pu perdre cette somme! Moi qui rfevais de vous donner l'education la plus raffinee, de vous faire voyager, de vous envoyer suivre des cours a l'eranger... * Voila que j'ai tout compromis! Je n'ai pas d'argent, je ne puis vous aider. Bientot, je serai a votre charge. Qu'allez-vous devenir?

Le professeur soupire d'angoisse et, se tournant vers ses enfants, il quete inconsciemment les protestations joyeuses par lesquelles ils vont le reconforter. lis sont Ki, groups autour de la lampe k petrole, dans le petit bureau qu'lgayent des plantes vertes, sotgnes avec amour. Quatre fronts tltus, quatre sourires courageux.... Dans tous ces yeux vifs, qui vont du bleu pervenche au gris de cendre, se lit la mSme ardeur, le meme espoir:

~ Nous sommes jeunes. Nous sommes forts.

On comprend assez bien les affres de de Sklodowski. En

cette année dont l'avenir depend, la situation des adolescents est loin d'être brillante.

Le problème est simple: avec son traitement, qui bientôt sera remplacé par une maigre retraite, le chef de famille peut à peine payer le loyer, la nourriture, la servante. Il faut que, dès maintenant, Joseph, Bronia, Hela et Mania gagnent leur vie.

La première idée qui vient au fils, aux filles des deux pédagogues est, tout naturellement, de donner des leçons. 'L'élève en médecine prendrait répétitions privées.' 'Léçons d'arithmétique, de géométrie, de français, par jeune fille diplômée. Prix modérés.' Les Skłodowski entrent dans les rangs des centaines de jeunes intellectuels qui, à Varsovie, courent le cachet...

Métier ingrat. À seize ans et demi, Mania apprend les fatigues et les humiliations qui guettent une répétitrice. Les longues marches à travers la ville, par la pluie et le froid. Les élèves recalcitrantes ou paresseuses. Les parents d'élèves qui vous font attendre sans fin, dans les courants d'air des vestibules (— Que mademoiselle Skłodowska veuille bien patienter... ma fille sera là dans un quart d'heure!), ou qui, par simple étourderie, oublient à la fin du mois de payer les quelques roubles qu'ils vous doivent, et que Ton avait espérés tellement, que Ton comptait bien toucher ce matin-là même!

L'hiver s'avance. Rue Nowolipki, l'existence est terne, et chaque jour ressemble au précédent.

'Rien de nouveau à la maison', écrit Mania. 'Les plantes se portent bien, les azalées fleurissent, Lancet dort sur la carpe. Gucia, l'ouvrière en journée, transforme ma robe, que j'ai fait teindre: elle sera convenable et très jolie! Celle de Bronia est déjà finie et elle est très bien. Je n'ai écrit à personne, j'ai très peu de temps et encore moins d'argent. Une personne qui nous connaissait par relations est venue se renseigner pour des leçons. Bronia lui a dit un demi-rouble l'heure, et la dame s'est enfuie comme s'il y avait le feu! *

Mania n'est-elle donc qu'une demoiselle sans dot, active et raisonnable, dont le seul souci est d'augmenter sa clientèle? Non... Par nécessité, elle a bravement accepté la vie besogneuse des leçons privées. Mais elle a une autre vie —

passionnée, secrète. Comme chaque Polonaise de ce milieu et de ce temps, elle est exaltée par des rêves

Il y a un rêve commun à tous les jeunes gens: le rêve national. La volonté de servir la Pologne passe, dans leurs projets d'avenir, avant l'ambition personnelle, avant le mariage et l'amour. Celui-ci rêve d'une lutte violente et, au péril de ses jours, il organise des complots. Le rêve de celui-là est d'agir par la polémique. Tel autre nourrit un rêve mystique — car la religion catholique est, elle aussi, un refuge, une force de résistance contre l'oppression orthodoxe.

Le rêve mystique a abandonné Mania. Par tradition, par bienséance, elle demeure encore une pratiquante. Mais sa foi, ébranlée jadis par la mort de Mme Skłodowska, s'est peu à peu dissipée. Après avoir subi profondément l'influence d'une mère très pieuse, la jeune fille vit depuis six ou sept ans sous l'influence de son père, catholique assez tiède, libre-penseur invaincu. De la dévotion de son enfance, il ne lui reste que de vagues aspirations, que le désir d'adorer quelque chose de très élevé, de très grand...

Bien qu'elle compte parmi ses amies des patriotes révolutionnaires auxquelles elle prête imprudemment son passeport, Mania ne rêve pas non plus de participer à des attentats, de jeter des bombes sur la voiture du Tsar ou sur celle du Gouverneur de la ville. Un vif mouvement se dessine, dans l'*Vintelligentzia* à laquelle appartient la jeune fille, pour rejeter au loin les 'vaines chimères', plus de regrets stériles, plus d'érreurs désordonnées vers l'autonomie. Une seule chose compte: travailler, constituer à la Pologne un magnifique capital intellectuel et développer l'éducation du peuple, que les autorités maintiennent, expressément, dans l'obscurantisme.

Les doctrines philosophiques de l'époque donnent à ce progressisme national une orientation particulière*. Depuis quelques années, le positivisme d'Auguste Comte, d'Herbert Spencer, a créé en Europe des façons de penser neuves. En même temps, les travaux de Pasteur, de Darwin, de Claude Bernard sont venus parer les sciences exactes d'un prestige immense. À Varsovie comme ailleurs — plus qu'ailleurs. — la mode s'écarte des œuvres romantiques. Elle dédaigne pour un temps le monde de la sensibilité, de l'art. Les adolescents, que leur âge porte aux jugements catégoriques, mettent

soudain la chimie et la biologie au-dessus de la littérature et d[^]laissent le culte des écrivains pour celui des savants.

Seulement, si dans les pays libres ce courant d'idées peut se développer au grand jour, il n'en est pas de même en Pologne, où chaque manifestation d'indépendance d'esprit est considérée comme suspecte. Les théories nouvelles cheminent et se répandent par des voies souterraines.

C'est peu après son retour à Varsovie que Mania Skłodowska se lie avec d'ardentes 'positivistes'. Une femme, Mile Piasecka, prend sur elle une grande influence. Blonde, maigre, d'une laideur attachante, cette institutrice de Gymnase a vingt-six ou vingt-sept ans, l'élève d'un étudiant appelé Norblin, récemment expulsé de l'Université pour son activité politique, elle s'intéresse avec passion aux doctrines modernes.

D'abord intimidée, un peu méfiante, Mania est bientôt conquise par les idées hardies de son amie. En compagnie de ses sœurs, Bronia et Hela, et d'une camarade, Marya Rakowska, elle est admise aux séances de l'[^]University Volante': ce sont des leçons d'anatomie, d'histoire naturelle, de sociologie, données par des maîtres bénévoles aux jeunes gens qui désirent étendre leur culture. Ces cours ont lieu en secret, chez Mile Piasecka ou dans quelque autre domicile privé. Réunis à huit ou dix, les disciples prennent des notes. Ils se communiquent des brochures, des articles. Au moindre bruit, ils frissonnent. S'ils étaient d[^]couverts par la police, ce serait, pour eux tous, la prison.

Le rôle de l'Université Volante n'est pas seulement de compléter l'instruction des adolescents qui sortent du Gymnase. Les élèves, à leur tour, font œuvre d'éducateurs. Stimulée par Mile Piasecka, Mania va donner des leçons à des femmes du peuple. Elle fait la lecture aux employées d'un atelier de confection et elle réunit, volume par volume, une petite bibliothèque en polonais, à l'intention des ouvrières.

Imagine-t-on l'environnement de cette jeune fille de dix-sept ans? Son enfance s'est écoulée devant des divinités mystérieuses: les appareils de physique de son père, et, avant même que les sciences ne fussent à la mode, M. Skłodowski lui avait transmis sa curiosité passionnée. Mais cet univers-là ne suffit plus à la bouillante Mania. Voici qu'elle plonge dans

d'autres compartiments de la connaissance du monde. A nous, Auguste Comte! A nous aussi, Involutions sociales! Mania ne rêve pas seulement d'apprendre les mathématiques, la chimie*. Elle veut reformer l'ordre établi. Elle veut éclairer les masses populaires... D'idées avancées, d'âme généreuse, elle est, au sens pur du mot, une socialiste. Pourtant elle n'adhérera pas au groupement d'étudiants socialistes qui existe à Varsovie. Sa liberté de jugement lui fait craindre l'esprit de parti, et son amour de la Pologne la tient à l'écart du marxisme, de l'internationalisme. Avant tout, par-dessus tout, elle veut servir son pays.

Elle ne sait pas encore qu'entre ces rêves, il lui faudra choisir. Elle confond, dans la même exaltation, son sentiment national, ses idées humanitaires et ses aspirations intellectuelles.

Au milieu de ces doctrines et de ces agitations, elle demeure, par miracle, charmante. L'éducation stricte et élevée qu'elle a reçue, l'exemple des êtres pudiques qui veilleront sa jeunesse, la protègent des excès. Il y a dans sa nature une dignité discrète, une grâce qui accompagneront toujours son enthousiasme, voire sa passion. A aucun moment de sa vie nous ne la verrons poser à la révoltée, afficher de libres allures. Jamais l'indépendante Mania ne prononcera un mot d'argot. Jamais il ne lui viendra même à l'idée d'allumer une innocente cigarette...

Lorsque les répétitions en ville, les leçons dans les ateliers et les cours clandestins d'anatomie lui laissent quelque répit, elle s'enferme dans sa chambre pour lire, pour écrire, *Oh* est le temps des romans anodins et absurdes*. A présent, elle devore Dostolewski et Gontcharow, et les *Itinéraires* de Boleslaw Prus où elle trouve le portrait de ses pareilles, des petites Polonaises affrôtes de culture. Son cahier intime reflète la vie intérieure d'un jeune être trop avide, et comme désorienté par la diversité de ses dons: pendant dix pages, des dessins à la mine de plomb, qui illustrent avec application les Fables de La Fontaine. Des poésies allemandes et polonaises, Un fragment de Max Nordau sur le *Mensonge Conventionnel*. Krasinski, Slowacki, Heine. Trois pages de la *Vie de Jésus* de Renan: "; Jamais personne autant que lui n'a fait prédominer dans sa vie l'intérêt de l'Humanité sur les vanités mondaines. /

Des essais philosophiques russes, un passage de Louis Blanc, une page de Brandes. De nouveau, des dessins de fleurs, d'animaux. De nouveau Heine. Et Musset, et Sully Prudhomme, et François Coppee, traduits par Mania en vers polonais.

Car — 6 contradictions!... — T&mancip6e' qui, par d&dain de la coquetterie, vient de couper presque k ras ses merveilleux cheveux blonds, soupire pourtant en secret et copie tout au long ces vers charmants et un peu fades:

' Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
'Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?'

Mania se garde bien, je pense, d'avouer a ses intransigeantes camarades qu'elle adore *Adieu Suzon* et *Le vase bris&e*. EHe se Favoue k peine a elle-m&me. Vetue avec severite, le visage &trang&ment enfantin a cause des boucles trop courtes qui, loin de marquer sa personnalite, la transforment en une fillette puerile, elle court de reunions en conferences, elle discute, elle s'excite. Devant ses amies, elle declame les poesies d'Asnyk, inspirees par une fougue sympathique, et qui sont devenues le Credo de ce groupe :

Cherchez le rayon clair de la Verite,
Cherchez des routes ignorees et nouvelles
. f. M&me lorsque le regard de FHomme portera plus loin
Les divins &merveillements ne lui manqueront pas.
... Chaque &poque a ses propres rêves
Et delaisse les songes d'hier.
Vous, prenez le flambeau du Savoir,
Faites une œuvre neuve dans le travail des siècles
Et batissez le Palais de FAvenir...

Oifrant k Marya Rakowska une photographie d'elle et de Bronia, unies dans une pose attendrissante, elle barre Fimage d'une ctedicace definitive:

'A une positiviste ideale — De deux idealistes positives.'

Nos deux idealistes positives' passent ensemble des heures et des heures, pendant lesquelles elles tentent de dresser un f)lan de leur existence future. Helas, ni Asnyk, ni Brandes ne leur indiquent un moyen de suivre des cours d'enseignement

superieur dans une ville oft l'Universite est fermee aux femmes. lis ne leur procurent pas non plus de recettes magiques pour se constituer rapidement une fortune, avec des lemons k un demi-rouble!

Et la genereuse Mania se ddsole. Cette enfant, la cadette de la famille, se sent responsable de Tavenir de ses aines. Joseph et Hela, heureusement, lui donnent peu d'inqui&ude: le jeune homme va devenir medecin, et la belle et orageuse Hela, qui hesite entre le professorat et la carriere de cantatrice, chante a pleine gorge et conquiert des dipl&mes, en meme temps qu'elle repousse les demandes en mariage.

Mais Bronia!... Comment venir en aide a Bronia ? Depuis qu'elle a quitte le lycee, tous les soucis du manage sont retombes sur elle. A force d'acheter des provisions, de combiner des menus, de pr&ider a la cuisson des confitures, elle est devenue une remarquable maitresse de maison — et elle se desespera de n'etre que cela. Mania connait le tourment de sa soeur, dont le grand voeu secret est d'aller a Paris faire ses etudes de medecine, puis de revenir en Pologne pour exercer k la campagne. La pauvre a bien Economise un tr&or de guerre, mais un sejour a l'eranger coute cher! Combien de mois, d'annees, faudra-t-il quelle attende encore ?

Mania est ainsi faite que Tenervement visible et le decouragement de Bronia deviennent sa preoccupation constante. Elle en oublie sa propre ambition. Elle oublie que, fascinee elle aussi par la Terre Promise, elle a reve souvent de franchir les milliers de kilometres qui la separent de la Sorbonne, d'etancher la soif de connaissance qui est sa nature essentielle, puis, rapportant le precieux bagage, de faire modestement oeuvre d'educatrice a Varsovie, parmi ses chers Polonais.

Si elle prend tellement a cceur la carriere de Bronia, c'est que des liens plus beaux que ceux du sang Tattachent a cette jeune fille, dont Inflection lui apporte, depuis la mort de Mme Sklodowska, un maternel secours. Dans une famille tres unie, les deux sceurs se sont choisies et preterees, Leurs natures se competent singulierement: l'ainee, par son sens pratique et son experience, en impose k Mania qui lui soumet tous les petits problemes de la vie quotidienne. La cadette, plus passionnee et plus timide, est pour Bronia une jeune

compagne merveilleuse en qui l' amitie s'enrichit d'un sentiment de gratitude, de la notion vague d'une dette à payer.

Un jour que Bronia, griffonnant des chiffres sur un bout de papier, fait pour la millième fois le compte de Targent qu'elle possède, ou plutôt de celui qu'elle ne possède pas, Mania l'attaque de front.

— J'ai beaucoup reftechi, depuis quelque temps. J'ai aussi parlé à père. Et je crois que j'ai trouvé un moyen,

— Un moyen ?

Mania s'approche de sa sœur. Ce qu'elle a à faire accepter est délicat. Il lui faut peser ses mots avec prudence.

— Voili. Avec ce que tu as économisé, pendant combien de mois pourrais-tu vivre à Paris ?

— J'ai de quoi payer mon voyage et les frais d'une année scolaire à la Faculté, répond Bronia très vite. Mais les cours de médecine durent cinq ans, tu le sais bien.

— Oui. Tu comprends, Bronia, avec des leçons à un demi-rouble, nous ne nous en tirerons jamais.

— Eh bien ?

— Eh bien, nous pouvons nous allier. Si nous luttons chacune pour notre compte, aucune de nous ne réussira à partir. Tandis qu'avec mon système, tu prends le train en automne — dans quelques mois...

— Mania, tu es folle !

— Non. Au début, tu dépenseras ton argent. Ensuite, je m'arrangerai pour t'en envoyer ; père aussi. En même temps, j'accumulerai des fonds pour mes études futures. Lorsque tu seras docteur, je partirai à mon tour. Et alors tu m'aideras.

Les larmes sont montées aux yeux de Bronia. Elle sent la grandeur de l'offre. Mais, dans le programme que Mania vient de lui exposer, un point demeure obscur.

— Je ne comprends pas... Tu n'espères pas gagner des sommes suffisantes pour ton entretien, pour une partie du mien et, de surcroît, faire des économies ?

— Justement si ! dit Mania, légèrement. C'est là qu'intervient mon fameux 'moyen*'. Je vais me placer comme institutrice dans une famille. Logée, nourrie, blanchie, j'aurai quatre cents roubles de gages par an, peut-être plus. *,... Tu vois que cela arrange tout.

— Mania... ma petite Manusia !

Ce n'est pas le choix de cette besogne subalterne qui emeut Bronia. En bonne * idealiste * elle a, comme sa soeur, le mepris des prejuges sociaux. Non... c'est Pidee que, pour lui permettre de commencer immediatement ses etudes, Mania se condamne a un metier sans charme, a une cruelle attente. Et elle resiste.

— Pourquoi partirais-je la premiere? Pourquoi ne pas intervertir les roles? Tu es si douee... probablement plus douee que moi. Tu reussirais tres vite. Pourquoi *moi*?

— Oh! Bronia, ne sois pas bete! Parce que tu as vingt ans, et moi dix-sept. Parce que tu pietines depuis des siecles et que moi, j'ai tout mon temps. C'est aussi Tavis de p6re: il est bien naturel que Tainee passe d'abord. Quand tu auras une clientele, tu pourras me couvrir d'or — d'ailleurs j'y compte! Nous faisons enfin quelque chose d'intelligent, d'efficace.. *

Institutrice

MA NI A a sa cousine Henriette Michalowsaa, 10 decembre 1885:

Chere Henriette, depuis que nous nous sommes quittees, mon existence a ete celle d'une prisonniere. Comme tu le sais, je m'&ais placee chez les B. — une famille d'avocats. Je ne souhaiterais pas a mon pire ennemi de vivre dans un pareil enfer! A la fin, mes relations avec Mme B. etaient devenues tellement glaciales que je n'ai plus pu les supporter et que je le lui ai dit. Comme elle etait exactement aussi enthousiaste de moi que moi d'elle, nous nous sommes comprises a merveille.

C'est une de ces maisons riches ou, lorsqu'il y a du monde, on parle francais — un francais de ramoneurs — ou Ton ne paye pas les factures pendant six mois, oil pourtant Ton jette Targent par les fen&res tout en economisant chichement sur le pertole des lampes. On a cinq domestiques, on pose au liberalisme et, en realite, regne le plus sombre abetissement. Enfin, sur le ton le plus sucre, la medisance sevit — une medisance qui ne laisse a personne un fil de sec.

J'y ai gagne de connaitre un peu mieux Pespece humaine. J'ai appris que les personnages decrits dans les romans existent en effEt et qu'il ne faut pas entrer en contact avec les gens que la fortune a demoralises.,.

Mania n'a pas seulement retire, de sa premiere experience, des enseignements philosophiques sur Pespece humaine, et sur 'les gens que la fortune a demoralises\ Elle a appris C[ue le plan expose naguere a Bronia reclamait des modinca-tions serieuses.

En prenant une place a Varsovie, elle avait espere gagner des sommes importantes, sans toutefois se condamner a un exil penible. Rester en ville c'etait, pour Pinstitutrice novice, un adoucissement de peine. C'etait demeurer a proximity du foyer et pouvoir, chaque jour, aller bavarder un instant avec son pere. C'etait le contact maintenu avec ses amies de l'Universite Volante et — qui sait? — la possibilite de s'instruire, d'assister a quelques cours du soir.

Mais le sacrifice entraine le sacrifice: on ne s'immole pas *a* demi. Le sort que Padoléscente a choisi n'est pas assez aride encore. Mania ne gagne pas assez d'argent, et surtout elle en depense trop. Ses gages, eniettes en de petits achats quotidiens, lui laissent, a la fin du mois, des Economies insignifiantes. Il faut, cependant, qu'elle se prepare a subventionner Bronia qui, partie avec Marya Raaowsaa pour Paris, vit en pauvre au quartier latin. Et la retraite de M, Salodowsai approche. Bientot, le vieil homme aura besoin d'aide, Comment faire ?

Mania ne reflechit pas longtemps. Il y a deux ou trois semaines, on lui a parle d'une place d'institutrice *a* la campagne, bien *reribuee*__C'est dit, c'est fait! elle accepte la province lointaine, le saut dans Pinconnu. Ce sera, des annees durant, la separation d'avec les etres chers, l'isolement total. Tant pis! Les appointements sont *&ev6s*, et, dans ce trou perdu, les depenses seront nulles.

Le i^e r Janvier 1586, jour du depart, du voyage dans le froid maussade, est une des dates cruelles de l'existence de Mania. Elle a bravement dit au revoir *a* son pere. Elle lui a *epele*, une fois de plus, son adresse :

Mademoiselle Marya Salodowsaa,
Chez Monsieur et Madame Z...
Szczuai
par Przasnysz

Elle est montee dans le wagon. Un instant encore, elle a vu la courte silhouette du professeur, un instant encore elle a sourL Et soudain, elle a senti la pression inconnue de la solitude. Seule — elle est toute seule, pour la premiere fois de sa vie!

Trois heures de chemin de fer, puis quatre heures de trameau sur des pistes droites, dans le majestueux silence d'un soir d'hiver. M. et Mme Z..., qui sont administrateurs de domaines, exploitent une partie des terres des princes Czartorysai, *a* cent ailometres au nord de Varsovie*. En arrivant par une nuit glatee *a* la porte de leur maison, Mania, rompue de fatigue, entrevoit comme dans un reve la haute stature du maitre du logis, la figure terne de sa femme, et,

braques sur elle, petillants de curiosity, d'intenses regards d'enfants.

Du *thS* bouillant, des paroles aimables accueillent Tinstitutrice. Montant au premier etage, Mme Z... indique *a* Mania sa chambre, *oil* bientot elle la laisse seule en compagnie de ses pauvres valises.

Mania a sa cousine Henriette, 3 fevrier 1886:

... Voici un mois que je suis chez M. et Mme Z... J'ai donc eu le temps de m'acclimater *a* ma nouvelle place. Jusqu'ici, je me trouve bien. Les Z... sont d'excellentes gens. J'ai noue avec leur fille ainee, Bronaa, des relations amicales qui contribuent *a* me rendre la vie agreable. Quant *a* mon eleve, Andzia, qui aura bientdt dix ans, c'est une enfant docile, mais tres desordonnee et gatee. Enfin, Ton ne peut pas exiger la perfection!

Dans ce pays, personne ne fait rien, les gens ne pensent qu'*i* s'amuser et comme, dans la maison, nous nous tenons un peu *a* l'^cart de cette sarabande, nous sommes la fable de la contree. Imagine-toi qu'une semaine apres mon arrivee, Ton parlait *deja* de moi sans faveur parce que, ne connaissant encore personne, j'avais refuse d'aller au bal *a* Karwacz, centre regional des potins. Je n'ai eu cependant aucun regret, car M. et Mme Z... sont revenus de ce bal *a* une heure de l'apres-midi: je me suis rejouie d'avoir echappe a cette epreuve, d'autant plus qu'en ce moment je ne me sens pas du tout forte.

Il y a eu un bal ici, le soir des Rois. J'ai pu y observer, en m'amusant beaucoup, un certain nombre d'invites dignes du crayon d'un caricaturiste. La jeunesse est tres peu interessante: les jeunes filles sont des oies qui n'ouvrent pas la bouche, *a* moins qu'elles ne soient provocantes au plus haut degre. Il parait qu'il y en a d'autres plus intelligentes. Mais jusqu'ici ma Bronaa (Mile Z...) me semble une perle rare, tant par son bon sens que par sa comprehension de la vie.

J'ai sept heures de travail par jour: quatre avec Andzia, trois avec Bronaa* C'est un peu beaucoup, mais tant pis! Ma chambre est en haut, Elle est grande, paisible, agraaable. Il y a chez les Z... • toute une collection d'enfants: trois nls *a* Varsovie (un *a* l'Universit^, deux dans des pensionnats). A la maison, Bronaa (18 ans), Andzia (10 ans), Stas qui a trois ans et Marychna, une petite fille de six mois. Stas est *trbs* drdle. Sa niania lui a expliqi que Dieu eait partout Et lui, avec une petite figure angoiss^e, demande: 'Est-ce qu'il vanVattraper? Est-ce qu'ilvame mordre?*' Uncus amuse tous ^orm&nentf

Mania s'interrompt, pose son porte-plume sur la table *a* ecrire, quelle a installee pres de la porte-fenStre, et sort sur le balcon, bravant le froid dans sa robe de laine. La vue qui s'offre a ses regards a encore le don de la faire rire! N'est-il pas comique de partir vers une maison de campagne isotee, d'imaginer par avance un paysage agreste, des prairies, des forets et puis, en ouvrant pour la premiere fois la croisie de sa chambre, d'apercevoir une cheminee d'usine, haute, agressive et qui, bouchant et salissant le ciel, crache un panache opaque de fumée noire ?

A des ailometres a la ronde, il n'y a pas un taillis, pas un pre: rien que des betteraves et encore des betteraves, qui emplissent de grands champs monotones. En automne, ces betteraves pales et terreuses, empires dans des chars *a* boeufs, convergent lentement vers la fabrique, qui est une sucrerie. C'est pour l'usine que les paysans sfement, sarclent, ricolent. Cest aupres de ses batiments tristes, en briques rouges, que se pressent les chaumières du petit village de Krasinieć. Et la riviere elle-meme est une esclave de Tusine, ofi elle arrive limpide et qu'elle quitte souillee, chargee d'une ecume trouble et poisseuse.

M. Z..., qui est un agronome repute, au courant des techniques nouvelles, controle Texploitation de deux cents hectares de betteraves. Il possede une grande partie des actions de la sucrerie. Dans sa maison comme dans les autres, l'usine est le centre des preoccupations.

Rien de grandiose en ceti. La fabrique, si absorbante qu'elle soit, n'est qu'une entreprise de moyenne importance, comme il y en a des dizaines dans la province. Le domaine de Szczuai est petit: deux cents hectares, dans ce pays de vastes propri&es, ce n'est rien. Les Z... sont riches, mais pas tris riches. Et si leur maison a meilleure allure que les fermes voisines, il serait pourtant impossible, avec la meilleure volonte du monde, de l'appeler un chateau. Cest plutdt une villa d&nodde, une de ces grandes baraques basses, *a* un eage, dont les toits en pente surplombent des murs au crepi terne, des pergolas couvertes de vigne-vierge et des verandas toutes en vitres et en courants d'air.

Une seule concession *a* la beaute: le jardin d'agrement qui, l'ete devient parait-il tris joli avec ses pelouses, ses buissons,

et son terrain de croquet qu'abrite une haie de frênes bien taillée. De l'autre côté de la maison il y a un jardin fruitier. Plus loin, les quatre toits rouges des granges, des écuries et des Stables où logent quarante chevaux, soixante vaches. Et puis, jusqu'à l'horizon, de la glaise à betteraves.

Une petite gouvernante esclave écrit beaucoup de lettres — ne serait-ce que pour recevoir des réponses, des nouvelles de la ville. Tandis que s'écoulent lentement les semaines et les mois, Mania raconte à ses proches les péripéties de son existence de salariée, où les humbles besoins altèrent avec les heures de 'compagnie*' et les distractions obligatoires.

Elle écrit à son père, à Joseph et à Hela, à sa chère Bronia. Elle écrit à Kazia Przyborska, son amie de collège. À sa cousine Henriette, qui, mariée à Lwow, en province, est demeurée une 'positiviste*' farouche, elle confie librement des réflexions plus graves, ses découragements et ses espoirs:

Mania à Henriette, 5 avril 1886:

.. Je vis comme Ton a accoutumé de vivre dans ma position, Je donne mes leçons, je lis un peu, mais ce n'est pas facile car l'arrivée de nouveaux invités bouleverse constamment l'emploi du temps normal de la vie. Parfois cela m'irrite beaucoup, car mon Andzia est de cette espèce d'enfants qui profitent avec enthousiasme de chaque interruption du travail, et il n'y a plus moyen, ensuite, de la ramener à la raison. Aujourd'hui, nous avons eu de nouveau une scène, parce qu'elle ne voulait pas se lever à l'heure habituelle, À la fin, j'ai été obligée de la prendre tranquillement par la main et de la sortir de son lit. Intérieurement, je bouillais, Tu ne peux pas imaginer ce que ces petites choses me content: une pareille Estime me rend malade pour plusieurs heures. Mais il fallait bien que j'aie le dernier mot!

... La conversation en société ? Des potins, et encore des potins. Les seuls thèmes de discussions sont les voisins, les bals, les réunions, etc — Pour ce qui est de la danse, on chercherait bien loin de meilleures danseuses que les jeunes filles de cette région. Elles dansent toutes à la perfection. Ce ne sont d'ailleurs pas de mauvaises créatures, certaines sont même intelligentes, mais leur Éducation n'a pas développé leur esprit et les fêtes d'ici, insensées et incessantes, ont achevé de Péparpiller. Quant aux jeunes gens, il y en a peu de gentils et de tant soit peu intelligents. •, Pour les

unes comme pour les autres, des mots tels que 'positivisms', 'question ouvriere', etc.... sont de veitables betes noires — en supposant meme qu'ils les aient jamais entendus, ce qui est Texception. La maison des Z... est relativement tres cultivate. M. Z... est un homme a Tancienne mode, mais plein de bon sens, sympathique et raisonnable. Sa femme est un peu difficile a vivre, mais, lorsqu'on sait s'y prendre avec elle, elle est gentille. Je crois qu'elle m'aime assez.

Si tu voyais comme ma conduite est exemplaire! Je vais a l'eglise chaque dimanche et jour de fete, sans jamais invoquer un mal de tete ou une grippe pour rester a la maison. Je ne parie presque jamais de l'Education sup[^]rieure des femmes. D'une fa[^]on generate, j'observe, dans mes propos, la retenue que m'impose ma condition.

A Paques, j'irai a Varsovie pour quelques jours. Tout en moi saute tellement de joie a cette pensee que je retiens a grand'peine de sauvages cris de bonheur...

Mania a beau decrire avec ironie sa * conduite exemplaire', il y a en elle un etre audacieux et original qui ne peut tolerer longtemps une vie conventionnelle. 'L'idealiste positive*' est toujours la, pressee de se rendre utile, de combattre.

En rencontrant chaque jour, dans les chemins boueux, des petits paysans, des gareons et des filles miserablement vetus, aux visages effrontes sous leurs cheveux de chanvre, la jeune fille a concu un projet. Pourquoi ne mettrait-elle pas en pratique, dans le minuscule univers de Szczuai, les id6es progressistes qui lui sont chores? Elle rfevait, Tan pass6, 'd'eclairer le peuple\ Voici une occasion excellentef Les enfants du village sont, pour la plupart, illettres. Ceux — bien rares — qui vont a l'ecole, y apprennent alphabet russe. Comme ce serait bien de creer un cours clandestin de polonais, d'veiller ces jeunes cerveaux a la beaute de la langue et de Thistoire nationales!

L'institutrice soumet son idee a Mile Z..., et celle-ci, immidiatement conquise, decide de l'aider.

— Riflechissez bien, lui dit Mania pour calmer son enthousiasme. Si nous sommes deioncees, nous serons deportees en Sibeie I

Mais rien n'estplus contagieux que le courage. Dans le regard de Bronaa Z..., Mania lit i'ardeur et la resolution. Il

ne reste plus qu'a obtenir Tautorisation du chef de famille et a commencer dans les chaumieres une discrete propaganda*

Mania a Henriette, 3 septembre 1886:

.. J'aurais pu obtenir un conge pour l'ete, mais je ne savais ou aller, alors je suis restee a Szczuai. Je ne voulais pas d^penser d'argent pour aller dans les Carpathes. J'ai beaucoup d'heures de lecons avec Andzia, je lis avec Bronaa, je fais travailler une heure par jour le fils d'un ouvrier d'ici que je prepare pour l'&ole. De plus, Bronaa et moi, nous donnons pendant deux heures par jour des lecons a des enfants de paysans. C'est presque un petit cours, car nous avons dix Aleves. lis travaillent avec beaucoup de bonne volonte* — pourtant notre tache est parfois tres difficile. Ce qui me console, c'est que, peu a peu, les reultats s'ameiorent, et meme tres vite. J'ai done des journees assez occupees — de plus je m'instruis un peu en travaillant seule...

Ainsi, il ne suffit pas a Mania d'ecouter Andzia anonner ses lemons, de faire travailler Bronaa, d'empêcher Julea — qui, revenu de Varsovie, lui a egalement ete confie, — de s'endormir sur ses livres... La tache achevee, la vaillante fille monte dans sa chambre et attend qu'un bruit de petites bottes dans Tescalier, mele* au tapotement de pieds nus sur les marches, lui annonce l'arrivee de ses disciples. Afin qu'ils puissent commodement tracer leurs batons, leurs jambages, elle a emprunte' une table de sapin, des chaises. Elle a pr&eve sur ses economies de quoi acheter de minces cahiers, et les porte-plume que les doigts gourds manient avec tant de difficulte, Lorsque sept ou huit jeunes bonshommes sont installes dans la grande piece aux rnurs crepis a la chaux, Mania et Bronaa Z, ... ne sont pas de trop pour maintenir l'ordre et pourporter secours aux eleves en perdition qui, reniflant et soumant avec angoisse, ne peuvent 6peler un mot difficile.

lis ne sont pas tous bien laves, les fils et les filles de servantes, de mitayers, d'ouvriers de la sucrerie qui se pressent autour de la robe sombre et des cheveux blonds de Mania, lis ne sentent pas tres bon. Certains d'entre eux sont inattentifs, butes. Mais dans la plupart des regards clairs apparait un desir naif et violent d'accomplir ces exploits

fabuleux: lire, écrire. Et quand Phumble but est atteint, quand les gros caracteres noirs sur blanc ont soudain pris un sens, le tnomphe vaniteux des enfants, Tadmiration eahie des parents illettres qui assistent parfois aux lemons, debout au fond de la chambre, serrent le cceur de la jeune fille.

Elle pense *a* cette grande bonne volonte inemployie, aux dons qui se dissimulent peut-etre chez ces creatures frustes. Devant cet ocean d'ignorance, elle se sent tellement faible, tellement impuissante!

... Une Longue Patience

CES petits paysans ne se doutent pas que * Mademoiselle Marya' medite sombrement sur sa propre ignorance. Ils ne savent pas que le rêve de leur professeur est de redevenir une élève et qu'elle voudrait, au lieu d'enseigner, apprendre.

Dire qu'il la même minute où, une fois de plus, Mania contemple de sa fenêtre les chars qui transportent les betteraves à l'usine, il y a à Berlin, à Vienne, à Petersbourg, à Londres, des milliers et des milliers de jeunes gens qui entendent des leçons et des conférences, qui travaillent dans des laboratoires, des musées, des hôpitaux! Dire, surtout, qu'il l'intérieur de la célèbre Sorbonne on enseigne la biologie, les mathématiques, la sociologie, la chimie, la physique!

Plus que dans n'importe quel autre pays, Mania Salodowsaa souhaiterait aller étudier en France. Le prestige de la France l'éblouit. À Berlin, à Petersbourg, règnent les oppresseurs de la Pologne. En France, on chérit la liberté, on respecte tous les sentiments, toutes les croyances, on accueille, d'où qu'ils viennent, les êtres malheureux et pourchassés. Est-il vrai, est-il possible qu'un jour Mania prenne le train de Paris — que ce grand bonheur lui soit donné ?

Elle en a perdu l'espoir. Les douze premiers mois d'une étouffante vie de province ont miné les illusions d'une jeune fille qui, malgré ses passions intellectuelles et ses rêves, n'est en aucune façon une chimérique. Lorsqu'elle fait le point, Mania a devant elle une situation claire, et, en apparence, sans issue. À Varsovie, il y a son père qui, bientôt, aura besoin d'elle. À Paris, il y a Bronia qu'il faut aider pendant des années encore avant qu'elle puisse gagner un centime. Et au domaine de Szczuài, il y a elle, Marya Salodowsaa, gouvernante. Le projet d'amasser un capital, qui jadis lui semblait réalisable, la fait maintenant sourire. Ce plan était enfantin. D'un endroit comme Szczuài, Ton ne s'évade pas!

Il est beau de sentir, à son abattement, que cette créature de génie n'est pas invulnérable, que, loin de garder une confiance inhumaine, elle souffre et se décourage comme l'enfant de

dix-neuf ans qu'elle est. Il est beau aussi de la voir se contredire et, dans le moment même où elle prétend avoir renoncé à tout, lutter avec un héroïsme forcé contre Ten-sevelissement. Quel instinct puissant la pousse à veiller chaque soir devant sa table de travail, à lire des volumes de sociologie et de physique empruntés à la bibliothèque de l'usine, à augmenter, par une active correspondance avec M. Salodowsai, son bagage de mathématiques ?

La tâche est si ingrate que Ton s'étonne de voir Mania persévérer. Exilée dans cette maison de campagne, elle est privée de direction, de conseils. Elle tatonne, presque au hasard, dans le dédale des connaissances qu'elle voudrait acquérir et que lui exposent sommairement des manuels démodés. Aux moments de désarroi, elle ressemble à ses petits paysans, lorsque, jetant rageusement leur alphabet, ils désespèrent de savoir jamais lire. Et pourtant, avec un entêtement de paysanne, elle poursuit son effort.

* La littérature m'intéressait autant que la sociologie et que les sciences', écrira-t-elle quarante ans plus tard. 'Cependant, au cours de ces années de travail, en essayant peu à peu de découvrir mes préférences repliées, je me tournai finalement vers les mathématiques et la physique...

* Mes Études solitaires étaient hélas de difficulté. Éducation scientifique que j'avais reçue au lycée était très incomplète — bien inférieure au programme du baccalauréat en France. J'essayais de la compléter à ma manière, à l'aide de livres ruinés au petit bonheur. Cette méthode n'était pas très efficace. Pourtant, j'acquis l'habitude du travail indépendant et j'appris un certain nombre de choses qui devaient m'être utiles plus tard...'

La voici maintenant qui décrit, de Szczuài, une de ses journées:

Mania à Henriette, décembre 1886.

.. Avec tout ce que j'ai à faire, il y a des jours où, de huit heures à onze heures et demie, et de deux heures à sept heures et demie, je suis occupée sans cesse. De onze heures et demie à deux heures, il y a la promenade et le déjeuner. Après le thé, je lis avec Andzia si elle a été sage, sinon nous causons, ou bien je prends mon ouvrage qui ne m'ôte jamais d'esprit pendant les leçons. À neuf

heures du soir, je me plonge dans mes livres et je travaille, a moins qu'un evenement impreVu ne m'en empeche.. .

J'ai pris l'habitude de me lever a six heures afin de travailler davantage — mais je ne le puis pas toujours. Un vieil homme tres gentil, le parrain d'Andzia, sejourne ici en ce moment et, a la demande de Mme Z... j'ai du le prier, pour le distraire, de m'apprendre a jouer aux tehees. Il faut aussi que je fasse la quatrieme aux cartes, et cela m'arrache a mes livres.

Je lis en ce moment:

(Ti) La Physique de Daniel, dont j'ai fini le tome I.

(II) La Sociologie de Spencer, en francais.

(III) Les lecons d'anatomie et de physiologie de Paul Bers, en russe.

Je lis plusieurs choses a la fois: Tetude suivie d'un seul sujet pourrait lasser ma precieuse cervelle, deja fort surmenee! Quand je me sens absolument inapte a lire utilement, je resouds des problemes d'algebre et de trigonometric, qui ne supportent pas de fautes d'inattention et qui me remettent dans le droit chemin.

Ma pauvre Bronia m'ecrit de Paris qu'on lui fait des difficult^ avec ses examens, qu'elle travaille beaucoup et que sa sant^ donne des inquietudes.

*. Mes plans pour l'avenir? Je n'en ai pas, ou plutot ils sont si ordinaires et si simples que ce n'est pas la peine d'en parler. Me debrouiller tant que je le pourrai et, quand je ne le pourrai plus, dire adieu a ce bas-monde: le dommage sera petit, les regrets que je laisserai seront courts — aussi courts que pour tant d'autres.

Tels sont actuellement mes seuls projets. Certaines gens pretendent, que malgre' tout, il faut que je goute a cette sorte de fièvre qu'on appelle l'amour. Ceci n'entre absolument pas dans mes plans. Si jadis j'ai pu en avoir d'autres, ils se sont envoies en l'air, je les ai enterres*, enfermes, cachees et oublies — car tu n'ignores pas que les murs sont toujours plus forts que les t^tes qui essayent de les demolir...

Ces vagues pensees de suicide, cette phrase decue et sceptique sur l'amour demandent une explication.

L'explication est simple, banale. Elle pourrait s'appeler 'Le roman d'une jeune fille pauvre'. De nombreux livres sentimentaux ont peint des histoires toutes pareilles a celle-la.

Le commencement de l'histoire c'est que Mania Salodowska est devenue jolie. Elle n'a pas encore la finesse irrielle

que reveleront, quelques annees plus tard, ses portraits. Mais l'adolescente trop joufflue s'est changee en une fille gracieuse et fraiche. Sa peau, ses cheveux sont ravissants* Elle a de beaux poignets, des chevilles minces. Et, bien qu'il ne soit ni regulier, ni parfait, son visage attire l'attention par la moue volontaire de la bouche, par ces yeux gris de cendre, profondement enfonces sous les sourcils, et que Pintensité6 surprenante du regard fait paraître grands.

Lorsque le fils aine de M. et Mme Z..., Casimir, est revenu de Varsovie a Szczuai pour passer des jours de fete, puis de longues vacances, il a trouve dans la maison une gouvernante qui danse a merveille, canote, patine, qui est spirituelle et bien degee, qui improvise des vers aussi bien quelle monte a cheval ou conduit le breaa, qui est difterente enfin — si completement, si mysterieusement differente! — des jeunes personnes qu'il connait Il en est devenu amoureux. Et Mania, Mania qui, sous ses doctrines revolutionnaires, cache un coeur vulnérable, s'est Uprise de cet etudiant tr6s beau, tres gentil...

Elle n'a pas dix-neuf ans. Lui est a peine plus age qu'elle. lis font des projets de mariage.

Rien ne parait s'opposer a leur union. Il est vrai que Mania n'est, a Szczuai, que Mademoiselle Marya'— l'institutrice des enfants. Mais tout le monde Ta prise en affection: M. Z... fait avec elle, a travers champs, de longues promenades. Mme Z... la protege, Bronaa l'adore. Les Z... ont pour elle des attentions particuleres. A plusieurs reprises, lis ont invito chez eux son pere, son frere, ses soeurs. Le jour de son anniversaire, ils offrent a Mania des fleurs, des cadeaux.

C'est done sans trop d'appr^hension, presque avec confiance, que Casimir Z... demande a ses parents s'ils approuvent ces fiancailles.

La reponse ne se fait pas attendre. Le pere s'emporte, la mire manque de s'evanouir. Lui, Casimir, leur entant pre~fere aller choisir une personne qui n'a pas un sou, qui est obligee de se placer 'chez les autres'! Lui qui pourrait, demain, se marier avec la fille la mieue nee et la plus riche de la region! Est-il devenu fou?

En un instant, dans une maison oil Ton se piquait de trailer Mama comme une amie, les barrieres sociales se sont re-

dressees, infranchissables. Le fait que Padolescente est de bonne famille, qu'elle est cultivee, brillante et d'une reputation sans reproche, le fait que son pfer est honorablement connu a Varsovie, rien ne compte devant six petits mots implacables: 'on n'epouse pas une gouvernante .

Sermonn^, apostrophe, secoue, Petudiant sent fondre ses resolutions. Il a peu de caractere. Il craint les reproches, la colore des siens. Et Mania, ulc^ree par le dtJdain de ces etres qui lui sont inferieurs, s'enferme dans une froideur maladroite, dans un mutisme crispe. Elle Ta resolu: jamais plus elle n'accordera une pensee a cette idylle.

Mais il en est de l'amour comme de P ambition. Il ne suffit pas de decreter sa mort pour le faire perir.

Mania n'a pas pu choisir le parti de quitter les Z... Elle craint d'inquieter son p6re. Surtout, elle ne saurait s'offrir le luxe d'abandonner une si bonne place. Maintenant que les economies de Bronia ne sont plus qu'un souvenir, c'est elle, Mania, qui, avec M. Salodowsai, paye les Etudes de son ainee a la Faculty de Medecine. Chaque mois, elle envoie a sa sceur une quinzaine de roubles, quelquefois vingt — pres de la moitie de ses gages. Oil retrouver ces appointements? Entre les Z... et elle, il n'y a eu aucune explication directe, aucune discussion penible. Mieux vaut donc boire Phumiliation et rester a Szczuai, comme si rien ne s'etait passe.

Maiheureuse en amour, decue dans ses reves intellectuels, et mat6riellement fort genee car, lorsqu'elle a aide les uns et les autres, il ne lui reste rien, Mania essaye d'oublier son sort, cette orniere oil elle se sent embourbee a jamais. Elle se tourne vers sa famille. Pas pour appeler & Paide. Pas meme pour crier son amertume. Dans chacune de ses lettres, elle prodigue les conseils, elle offre son appui. Elle veut que les siens aient de belles vies.

Mania b M. Salodowsai, 1886:

.. Avant tout, par-dessus tout, que mon p&re bien-aimi cesse de se desoler a l'idee qu'il ne peut nous aider. Il serait inconfcvable que mon pere fasse, pour nous, plus qu'il n'a fait. Nous avons une bonne education, une solide culture, des caracteres qui ne sont pas les pires que Ton puisse voir... Alors, que mon pere

• • Une Longue Patience 25

ne perde pas courage: nous nous tirerons d'affaire surement. En ce qui me concerne, je serai éternellement reconnaissante à mon père cheri de ce qu'il a fait pour moi, car il a fait énormément. Mon seul chagrin est que nous ne puissions pas payer à mon père notre dette de reconnaissance. Nous ne pouvons que Paimer et le respecter autant qu'il est humainement possible...

Mania & Henriette, 10 decembre 1887:

...Ne crois pas aux bruits de mon prochain mariage, qui sont sans fondement. On a repandu ce potin dans toute la contree, et même à Varsovie; bien qu'il n'y ait pas de ma faute, j'ai peur que cela ne m'attire des ennuis.

Mes projets pour l'avenir sont des plus modestes: mon rêve est d'avoir un coin à moi où je pourrai habiter avec mon père. Le pauvre, je lui manque beaucoup, il souhaiterait ma présence à la maison et il se languit de moi! Et moi, pour retrouver l'indépendance, un domicile, je donnerais la moitié[^] de ma vie.

Si donc la chose se révèle possible, je quitterai Szczuaz — ce qui ne peut cependant se faire avant quelque temps — je m'installerai à Varsovie, je prendrai une place de professeur dans un pensionnat et je gagnerai le complément avec des leçons. C'est tout ce que je souhaite. La vie ne mérite pas que Ton s'en soucie tellement.

Mania à Bronia, 24 Janvier 1888:

Je suis bouleversée par la lecture du roman d'Orzeszaowa, *Sur les bords du Niemen*. Ce livre me hante, je ne sais plus que devenir. Tous nos rêves sont là, toutes les conversations passionnées qui nous mettaient le feu aux joues. J'ai pleuré comme si j'avais trois ans. Pourquoi, pourquoi ces rêves se sont-ils évanouis? J'avais l'ambition de travailler pour le peuple, avec le peuple, et c'est à peine si j'ai pu apprendre à lire à une douzaine d'enfants de village. Quant à éveiller en eux le sentiment de ce qu'ils sont, de leur rôle dans la Société, il n'en est même pas question. Ah! mon Dieu, comme c'est dur... je me sens devenir si mesquine, si vulgaire. Et lorsque, tout à coup, un choc imprévu, comme la lecture de ce roman, m'arrache à une vie asphyxiante, je souffre horriblement.

Mania à Joseph, 18 mars 1888:

Cher petit Jozio, je vais coller sur cette lettre le dernier timbre que je possède, et comme je n'ai littéralement pas un sou — mais pas un f — je ne vous écrirai sans doute plus avant les fêtes, à moins que par hasard un timbre ne tombe entre mes mains.

Le vrai but de ma lettre etait de te souhaiter ta fete, mais crois-moi, si je suis en retard, c'est seulement *a* cause du manque d'argent et de timbres qui m'a persecutee affreusement — et quant *a* en demander, c'est une chose que je n'ai pas encore apprise.

.; .Mon Jozio cheri, si tu savais comme je soupire, comme je vpudrais aller pour quelques jours *a* Varsovie! Je ne parle meme pas de mes vetements qui n'en peuvent plus, et ont besoin de soins... Mais mon ame aussi n'en peut plus. Ah! m'extraire pour quelques jours de cette atmosphere glatee, glacante, des critiques, de la surveillance perpetuelle de mes propres paroles, de Texpression de mon visage, de mes gestes: j'ai besoin de cela comme d'un bain frais par un jour torride. J'ai d'ailleurs beaucoup de raisons pour sounaiter ce changement.

Il y a longtemps que Bronia ne m'a pas ecrit. Sans doute n'a-t-elle pas de timbre non plus... Si toi, tu peux en sacrifier un, ecris-moi, je t'en prie, ficris-moi bien et longuement tout ce qui se passe a la maison, car dans les lettres de pire et de Hela il y a toujours des doteances et je me demande si vraiment tout va aussi mal, et je me tourmente, et *a* ces soucis s'ajoutent des quantity d'ennuis que j'ai ici, et dont je pourrais te parier — mais je ne le veux pas. Si je n'avais pas *a* penser *a* Bronia, je donnerais ma demission aux Z... a l'instant meme et je chercherais une autre place, bien que celle-ci soit si bien payee...

Invasion

TROIS années se sont écoulées depuis que 'Mademoiselle Marya' est institutrice. Trois années monotones: beaucoup de travail et pas d'argent, quelques petites joies, un chagrin. Voici que, par mouvements insensibles, la tragique immobilité de l'existence de la jeune fille s'anime. A Paris, & Varsovie, à Szczuài, certains événements, minimes en apparence, modifient les jeux de la mystérieuse partie où se joue le sort de Mania.

M. Salodowsai, après avoir pris sa retraite de fonctionnaire, s'est mis à la recherche d'un emploi lucratif. Il veut essayer d'aider ses filles. En avril 1888, il accepte un poste ingrat, pénible: la direction d'une maison de correction pour enfants, située à Studzieniec, non loin de Varsovie. L'atmosphère, l'entourage, tout y est déplaisant. Tout, sauf les appointements, relativement élevés, et sur lesquels l'excellent homme prélève une mensualité pour les études de Bronia.

La première chose que fait Bronia est d'enjoindre à Mania de ne plus lui envoyer d'argent. La seconde est de demander à son père de retenir désormais, sur les quarante roubles qu'il lui donne chaque mois, huit roubles destinés à rembourser petit à petit les sommes qu'elle a reçues de sa cadette. À partir de cet instant, la fortune de Mania, repartie de *zero*, augmente. *

Les lettres de l'étudiante en médecine apportent de Paris d'autres nouvelles encore. Elle travaille. Elle passe ses examens avec succès. Et elle est amoureuse! Amoureuse d'un Polonais, Casimir Dlusai, un camarade d'études étincelant de charme et de qualités, et dont la seule particularité incommode est d'être, en Pologne russe, interdit de séjour et menacé de déportation.

À Szczuài, en 1889, la tâche de Mania touche à sa fin. À partir de la Saint-Jean, les Z... n'auront plus besoin de ses services. Il faut trouver une autre place. La jeune institutrice en a vue une en vue, chez de grands industriels qui habitent Varsovie, les F... Ce sera enfin un changement, le changement que Mania appelait si fort!

Mania a Kazia, 13 mars 1889.

Dans cinq semaines, ce sera Piques... Pour moi c'est une date très importante, car a ce moment se decidera mon sort futur. A part la place chez les F... on m'en offre une autre. J'h&ite entre les deux et je ne sais que faire.

.. Je ne pense qu'a Paques. Ma tete flambe, tant elle est embrasee de projets. Je ne sais plus que devenirl Ta Mania sera, jusqu'a son dernier jour, une allumette au-dessus d'autres allumettes...

L'annee qui vient sera pour la jeune fille une treve relativement douce. Mme F... est tres belle, tres elegante, tres riche. Elle a des fourrures, des bijoux. Il y a des robes de Worth dans ses placards et, au salon, son portrait en toilette de soiree. Pendant cette halte, Mania va connaitre, en spectatrice, les choses frivoles et charmantes que la fortune peut offrir a une femme gatee — ccs choses que jamais elle ne poss^dera.

Premiere et derniere rencontre avec le luxe! Elle est rendue agreable par la bonne grace de Mme F... qui, seduite par Texquise Mademoiselle Salodowsaa' chante les louanges de Mania et exige qu'elle soit de tous les go&ters, de tous les bals...

Et soudain, coup de tonnerre: le facteur apporte, un matin, une lettre de Paris. Une pauvre lettre sur papier quadrille, que Bronia a griffonnee entre deux stances a Tampnitheatre et oxi la noble fille offre a Mania, pour Tannee prochaine, l'hospitalit^ dans son nouveau foyer!

Croit-on que Mania, enthousiasmee, va repondre, qu'elle exulte de bonheur, cju'elle arrive? Pas du tout! Les annees d'exil, au lieu d'aignr cette jeune fille extraordinaire, lui ont donné la maladie du scrupule. Le denon du sacrifice la rendrait capable de manquer, expres, sa destinee. Parce qu'elle a promis a son pere d'habiter avec lui, parce qu'elle veut aider sa sceur Hela, aider son frere Joseph, Mania ne veut plus partir! Et voici comment elle reponad a Tinvitation de Bronia:

Mania a Bronia (de Varsovie), 12 mars 1890:

Chere Bronia, j'ai ete bete, je suis bete, et je demeurerai bete pendant tous les jours de ma vie, ou plutdt, pour traduire en style

courant: je n'ai jamais eu, je n'ai pas et je n'aurais jamais de chance.

J'avais rêvé de Paris comme de la redemption, mais depuis longtemps Pespoir d'y aller m'avait quittée. Et maintenant que cette possibilité s'offre à moi, je ne sais plus que faire,... J'ai peur d'en parler à père: je crois que notre projet d'habiter ensemble l'année prochaine lui est *aliénant* au cœur, et qu'il y tient; je voudrais lui donner un peu de bonheur dans sa vieillesse. Et d'autre part, mon cœur se rompt lorsque je pense à mes aptitudes-gauches qui, tout de même, devaient valoir quelque chose. Il y a aussi que j'ai promis à Hela de faire tous mes efforts pour la reprendre à la maison dans un an, et pour lui trouver une situation à Varsovie, Tu ne peux pas savoir comme elle me faisait de la peine! Elle sera toujours l'enfant 'mineure' de notre famille, et je sens qu'il est de mon devoir de veiller sur elle — la pauvre petite en a tellement besoin!

Mais toi, Bronia, je t'en prie, prends en main, de toute ton énergie, les intérêts de Joseph et, même s'il te semble que ce n'est pas ton rôle de quémander auprès de cette Mme S... qui peut le tirer d'affaire, domine ce sentiment. Après tout, l'Évangéliste dit à la lettre: 'Frappez et il vous sera ouvert'. Même s'il te faut sacrifier un peu d'amour-propre, qu'est-ce que cela fait? Une affectueuse demande ne peut offenser. Comme je saurais écrire cette lettre, moi! Il faut exposer à cette dame qu'il ne s'agit pas d'une somme importante, mais seulement de quelques centaines de roubles pour que Joseph puisse rester à Varsovie, y étudier, exercer, que son avenir dépend de cela, que faute de cette aide, de si beaux dons vont être gâchés... Il faut Écrire cela *tout au long*, car, Broneczka chérie, si tu demandes simplement à cette dame de prêter Targent, elle ne prendra pas l'affaire à cœur: ce n'est pas le moyen de réussir. Même si tu as l'impression d'être importune, eh bien quoi? Qu'importe, pourvu que le but soit atteint? D'ailleurs, est-ce une si grande demande? Est-ce que les gens ne sont pas, bien souvent, plus importuns que cela? Avec cette aide, Joseph peut devenir utile à la Société, tandis que s'il part pour la province, il est perdu!

Je t'ennuie avec Hela, avec Joseph et père, avec mon propre avenir manqué. Mon cœur est si noir, si triste, que je sens combien j'ai tort de te parler de tout cela et d'empoisonner ton bonheur. Seule de nous tous, tu as eu ce qu'on appelle la chance. Pardonne-moi, mais vois-tu, tant de choses me font mal qu'il m'est difficile de terminer cette lettre en gaieté

Je t'embrasse tendrement La prochaine fois, je t'écirai phis

longuement et plus gaiement — mais aujourd'hui je me sens exceptionnellement mal dans ce monde. Pense a moi avec tendresse, peut-etre le sentirai-je jusqu'ici.

Bronia insiste, discute. Il lui manque, hélas, l'argument décisif: elle est trop pauvre pour payer les frais de voyage de sa jeune sœur et pour la mettre d'autorité dans le train. Finalement, il est décidé que lorsque Mania aura rempli son engagement chez Mme F..., elle restera pendant un an encore a Varsovie. Elle vivra auprès de son père, récemment libéré de son emploi a Studzieniec, elle augmentera ses Économies en donnant des leçons. Et ensuite, elle partira...

Après la torpeur de la province et l'agitation mondaine des F..., Mania retrouve le climat qui lui est cher: un logis a soi, la présence du vieux professeur Salodowsai, des conversations intéressantes, qui stimulent l'esprit. L'Université Volante lui ouvre de nouveau ses portes mystérieuses. Et, joie incomparable, événement capital: pour la première fois Mania pénètre dans un laboratoire!

C'est au numéro 66 du Faubourg de Cracovie, au fond d'une cour plantée de lilas, un petit bâtiment a un étage qui prend le jour par des fenêtres lilliputiennes. Un cousin de Mania, Joseph Bogusai, y dirige ce qui a été pompeusement nommé le *Musée de l'Industrie et de l'Agriculture*. Ce titre, volontairement préentieux et vague, est une façade destinée aux autorités russes. Un 'musée' n'éveille pas les soupçons! Rien n'empêche, derrière les vitres d'un musée, d'enseigner les sciences a de jeunes Polonais...

* J'avais peu de temps pour travailler dans ce laboratoire', écrira plus tard Marie Curie. * Je ne pouvais généralement y aller que le soir après dîner ou le dimanche, et j'y étais laissée a moi-même. J'essayais de reproduire diverses expériences décrites dans les traités de physique ou de chimie, et les résultats étaient parfois inattendus. De temps en temps, une petite réussite inespérée venait m'encourager, d'autres fois je sombrais dans le désespoir a cause d'accidents ou d'échecs dus a mon inexpérience. Dans l'ensemble, tout en apprenant a mes dépens que le progrès en ces matières n'est ni rapide ni aisé, je développai, au cours de ces premiers essais, mon goût de la recherche expérimentale.

Rentrez chez elle a une heure tardive de la nuit, ayant quitté a regret les électromètres, les tubes a essais, les

balances de precision, Mania se deshabilille et s'end sur son &roït divan. Mais elle ne peut dormir* Une exaltation dif~ttrente de toutes celles qu'elle a connues la retient, palpitante, hors du sommeil. Sa vocation, longtemps imprecise, jaillit, la somme d'obeir a un ordre secret. Lajeune fille est brusquement pressee, persecutee. En prenant dans ses belles mains habiles les eprouvettes du Mus&e de Tlndustrie et de PAgriculture, Mania, magiquement, a rejoint les souvenirs embues de son enfance, les appareils de physique de son pere, immobiles dans leur vitrine, avec lesquels, jadis, elle avait envie de jouer. Elle a renou^ le fil de sa vie.

Si ses nuits sont de fitevre, ses journees sont, en apparence, paisibles. Mania cache a son entourage Timpatience msensie qui la souleve. Elle veut que, pendant ces derniers mois d'intimite, son p&re soit pleinement heureux. Elle s'occupe du mariage de son frere, elle cherche une situation pour Hela. Peut-etre un souci plus ego'iste lempeche-t-il aussi de fixer la date de son d'epart: elle croit encore aimer Casimir Z... Et, bien qu'elle se sente poussee vers Paris par une force imperieuse, ce n'est pas sans dechirement qu'elle envisage un exil de plusieurs annees.

En septembre 1891, alors que Mania est en vacances a Zaaopane, dans les Carpathes, oil elle doit rencontrer Casimir Z..., M. Salodowsai expose a Bronia la situation.

M. Salodowsai, a Bronia:

Mania a dti rester a Zaaopane. Elle ne reviendra que vers le 13, a cause d'une forte toux et d'une grippe qui, lui a dit le medecin local, pourraient ensuite trainer tout Thiver si elle ne s'en d^bar-rasse pas sur place. La petite coquine! Il doit y avoir de sa faute, car elle s'est toujours moquee des precautions et elle n'a jamais daigne adapter son habillement aux conditions atmosph&iques.

Elle m'a Ooit qu'elle eait tres sombre; j'ai peur que son chagrin, et Tincertitude de sa situation ne la minent. Elle a un secret concernant son avenir, dont elle ne doit me parler longuement qu'a son retour. A vrai dire, j'imagine bien de cjuoi il s'agit, et je ne sais si je dois me rejouir ou m'inquieer. Si mes provisions sont exactes, les memes chagrins, venant des memes peraonnes qui lui en ont dfya causes, attendent Mania. Et pourtant, s'il s'agit de bStir une vie selon son c&eur et de faire deux heureux, cela vaut

peut-fetre la peine d'affronter ces obstacles, D'ailleurs, je ne sais rien!

Ton invitation a Paris, qui est tombée sur Mania d'une façon inattendue, lui a donné la fièvre et a ajouté a son désarroi. Je sens avec quelle force elle souhaite de se rapprocher de cette source de science, a laquelle elle rêve sans cesse. Mais les conditions actuelles sont moins favorables et, surtout, si Mania ne me revient pas complètement guérie, je m'opposerai a son départ, en raison des dures conditions où elle se trouverait a Paris pendant l'hiver, Je ne parle pas de tout le reste et je ne tiens pas compte du fait qu'il me serait très pénible de me séparer d'elle, car cette dernière considération est évidemment secondaire. Je lui ai écrit hier, et j'ai essayé de la reconforter. Si elle reste a Varsovie, et même si elle ne trouvait pas de leçons, j'aurai bien, pendant un an, un peu de pain pour elle et pour moi.

J'ai appris avec grande joie que ton Casimir va tout a fait bien. Comme ce serait original que chacune de vous ait son Casimir!...

Cher M. Salodowsai! Au fond de son cœur il n'a pas vraiment envie que sa petite Mania, sa préférée, parte a l'aventure dans le vaste monde. Il souhaiterait vaguement que quelque chose la retienne en Pologne: un mariage avec Casimir Z..., par exemple...

Mais a Zaaopane, entre deux promenades en montagne, les jeunes gens ont eu une explication définitive. Comme, pour la centième fois, Peudiant lui confiait ses hésitations, ses craintes, Mania, excédée, a prononcé la phrase qui coupait les ponts:

— Si vous ne voyez pas le moyen d'éclaircir notre situation, ce n'est pas a moi de vous l'apprendre.

Dans cette longue idylle, au demeurant assez triste, Mania, dira plus tard le professeur Salodowsai, s'est montrée fière et hautaine*.

La jeune fille a rompu le faible lien qui la retenait encore. Elle cesse de contenir sa haine. Elle fait le compte des dures années de patience bouillonnante qu'elle vient de vivre. Il y a huit ans qu'elle a quitté le Gymnase, six ans qu'elle s'est placée comme institutrice* Elle n'est plus l'adolescente qui voyait devant elle toute sa vie. Dans quelques semaines, elle aura vingt-quatre ans!

Et soudain, elle crie, elle appelle Bronia au secours:

Mania a Bronia (de Varsovie) 23 septembre 1891:

. • .Maintenant, Bronia, je te demande une r[^]ponse definitive*
Decide si vraiment tu peux me prendre chez toi, car moi, je peux venir. J'ai de quoi payer mes depenses. Si done, sans te priver beaucoup, tu peux me donner a manger, 6cris-le moi. Ce seraa un grand bonheur, car moralement cela me remettrait d'aplomb, apres les cruelles epreuves que j'ai traverses cet ete, et qui in* flueront sur toute ma vie — mais d'autre part je ne veux pas m'imposer a toi.

Puisque tu attends un enfant, je pourrais peut-etre me rendre utile chez vous. En tout cas, ecris-moi ce qu'il en est. Si seulement ma venue est une chose possible, dis-le moi, et dis-moi quels examens d'entree je devrai subir, et a quelle date, au plus tard, on peut s'inscrire comme etudiante.

Je suis si enervde par la perspective de mon depart que je ne puis te parler de nen d'autre avant d'avoir ta reponse. Je te supplie done de m'ecrire immediatement, et je vous envoie, a tous deux, mes tendresses.

Vous pourriez me caser n'importe ou, je ne vous encombrerai pas, je promets que je ne ferai aucun ennui, aucun desordre. Je t'implore de me repondre, mais tres franchement!

Si Bronia n'a pas repondu par telegramme, e'est que les tetegrammes sont un luxe ruineux. Si Mania ne s'est pas jetee dans le premier train, e'est qu'il lui faut d'abord, avec une parcimonieuse economic, organiser le grand depart. Elle a etale sur une table tous les roubles qu'elle possdde et auxquels son pere, au dernier moment, a ajoute une modeste somme, pour lui tres importante. Et elle a commence ses calculs.

Tant pour le passeport. Tant pour le billet de chemin de fer... Il ne faudrait pas commettre l'&ourderie de prendre, de Varsovie a Paris, une troisi&me classe — la moins *chhrt* en Russie et en France. Dieu merci, il existe sur le parcours allemand des wagons de quatrteme, sans compartiments, presque aussi nus que des wagons de marchandises: un banc sur cnacun des quatre cotes et, au milieu, un espace vide oil, assise sur un pliant, Ton n'est pas si mal!

N'oublions pas les recommandations de la pratique Bronia: emporter de chez soi ce qui est necessaire a la vie, arm de n'avoir a Paris aucune depense imprevue. Le matelas de Mania, sa literie, ses draps, ses serviettes, seront *expidies*

longtemps a Tavance, en petite vitesse. Son linge, fait d'une toile forte, ses vêtements, ses souliers, ses deux chapeaux sont d'aji reunis sur un canape aupres duquel, unique et fastueux achat, bailie, le couvercle leve, une grosse malle de bois, brune et bombée, tres rustique mais tres solide et sur laquelle, amoureusement, la jeune fille a fait peindre en larges lettres noires ses initiales: M. S.!

Le matelas parti, la malle enregistree, il reste a la voyageuse toutes sortes de paquets peu gracieux, qui seront ses compagnons de route: de la nourriture et de la boisson pour trois jours de train, le pliant pour le wagon allemand, des livres, un sac de caramels, une couverture...

Après avoir casé ses colis dans le filet du compartiment et retenu sa place sur la banquette étroite et dure, Mania redescend sur le quai. Comme elle a l'air jeune dans ce gros manteau rape, avec ses joues fraîches et ses yeux gris, qui tincellent aujourd'hui d'une fièvre insolite!

fimue soudain, a nouveau tourmenté de scrupules, elle embrasse son pere, elle le comble de paroles tendres et timides qui sont presque des excuses:

— Je ne vais pas être absente longtemps... deux ans, trois ans au plus! Des que j'aurai complète mes études, passe quelques examens, je reviendrai, et nous habiterons ensemble, et nous ne nous quitterons plus jamais... N'est-ce pas ?

— Oui, ma petite Manusia, murmure le professeur, d'une voix enrouée, en serrant la jeune fille dans ses bras. Reviens vite. Travaille bien. Bonne chance!

Dans la nuit percée de sifflements et de bruits de ferraille, le wagon de quatrième classe traverse l'Allemagne.

Accroupie sur son pliant, les jambes emmitoufflées, serrant autour d'elle ses paquets que, de temps en temps elle re-compte avec soin, Mania savoure sa joie divine* Elle songe au passé, a ce départ féerique, si longtemps attendu. Elle essaye d'imaginer l'avenir. Elle se figure que, bientôt, elle sera de retour dans sa ville natale, qu'elle y deviendra un modeste professeur.

Loin — oh! si loin d'elle, la pensée qu'en montant dans ce train, elle a enfin opté entre l'obscurité et le flambeau, entre la petitesse des jours égaux et une vie immense.

Paris

C E ne sont pas les plus beaux quartiers de Paris que Ton traverse pour aller de La Villette a la Sorbonne, et le trajet n'est ni rapide ni confortable. De la rue d'Allemagne¹ oix habitent Bronia et son mari, un omnibus a trois chevaux et a deux etages, orn6 d'un escalier en vrille qui permet d'atteindre la vertigineuse 'imperiale', conduit a la gare de i'Est De la gare de l'Est a la rue des ficoles, second omnibus,

Naturellement, c'est sur Timperiale' exposee aux intemperies — plus c^conomique et tellement plus amusante! — que grimpe Mania, tenant sous son bras la vieille serviette de cuir qu'elle emportait deja a PUniversite Volante. Au faite de cet observatoire mouvant, les joues durcies par le vent d'hiver, la jeune fille se penche, tend le cou, regarde avidement. Qu'importe la banalite de Finterminable rue Lafayette, qu'importe la morne succession des magasins du boulevard S^bastopol ? Ces boutiques, ces ormes pelés, cette foule, cette odeur de poussiere, tout cela c'est Paris,.. Enfin, enfin Paris!

Comme on se sent jeune, a Paris, comme on se sent puissante, trepidante, gonftee d'espoir! Et, pour une petite Polonaise, quelle merveilleuse impression de delivrance!

A Pinstant ou, ternie par le penible voyage, Mania a d6~barque du train sur le quai enfume de la gare du Nord, Petau familier de la servitude s'est desserre soudain, les 6paules se sont epanouies, les poumons et le cceur se sont sentis a l'aise. C'est la premiere fois que Mania respire l'air d'un pays libre. Et, dans son enthousiasme, tout lui paraît miraculeux. Miraculeux que les badauds flinant sur les trottoirs parlent le langage de leur choix, miraculeux que les libraires vendent sans contrainte les ouvrages du monde entier... Miraculeux surtout que ces avenues droites, inclinees en pente douce vers le coeur de la ville, la conduisent, elle, Mania Salodowsaa, aux portes grandes ouvertes d'une University Et quelle University! La plus fameuse, celle qu'il y a des socles on decrivait deja comme un 'abrege de l'Univers, celle-la m6me

¹ Actuellement avenue Jean-Jaures*

dont Luther disait: 'C'est à Paris que se trouve la plus célèbre et la plus excellente école: on l'appelle la Sorbonne'

L'aventure est digne d'un conte de fées. Et Tomnibus lent, cahoteux, glacial, est un carrosse enchanté qui mène la pauvre princesse blonde de son logis modeste au palais de ses rêves.

Le carrosse traverse la Seine et, autour de Mania, tout devient ravissant: les deux bras du fleuve embrumés, les îles majestueuses et pleines de grâce, les monuments, les places et li»bas, à gauche, les tours de Notre-Dame. Pour monter le boulevard Saint-Michel, les chevaux ralentissent. Échec, se mettent au pas. C'est là! On arrive! L'étudiante saisit sa serviette, ramasse les plis de sa lourde jupe de laine. Dans sa route, elle heurte, par mégarde, une de ses voisines. Timidement, elle s'excuse, en un français hésitant. Et déjà, ayant dégringoté les marches de l'imperiale, la voilà dans la rue, avec un visage intense, courant vers les grilles du palais.

Ce palais du Savoir offre en 1891 un aspect singulier. La Sorbonne, que l'on reconstruit depuis six ans, ressemble à quelque géant serpent python en train de changer de peau. Derrière la longue façade neuve, trop blanche, les bâtiments vieilles datant de Richelieu voisinent avec des chantiers où il résonne le choc des pioches. Ce branle-bas met dans la vie des étudiants un désordre pittoresque. Les cours émigrent d'une salle à une autre, à mesure que les travaux avancent. Des laboratoires provisoires ont dû être installés dans de vieilles maisons désaffectées de la rue Saint-Jacques.

Mais qu'est-ce que cela fait, puisque, cette année comme les autres années, on lit sur l'affiche blanche collée au mur l'avis de la loge du portier:

REPUBLIQUE FRANÇAISE

Faculté des Sciences — Premier semestre

Les cours s'ouvriront à la Sorbonne le 3 novembre 1891

Mots magiques, mots chatoyants...

Avec le petit argent quelle a amassé, rouble à rouble, la jeune fille a conquis le droit d'écouter, parmi les innombrables leçons dont l'horaire compliqué couvre l'affiche, celles qu'il lui plaît de choisir. Elle a sa place dans les *salles de manipulations* où, guidée, conseillée, elle peut, sans encombre,

manier des appareils, reissir des experiences simples. Mania est maintenant — 6, d&ices! — une eudiante a la Faculty des Sciences.

Au fait, elle ne s'appelle plus Mania, ni meme 'Marya': sur sa feuille description elle a ecrit, a la fran9aise, *Marie Salodowsaa*. Mais comme ses condisciples ne parviennent pas a prononcer les syllabes barbares de 'Salodowsaa*' et que la Polonaise n'accorde a personne la liberte de l'appeler Marie, elle garde une sorte d'anonymat mysterieux. Souvent, en rencontrant dans les galeries sonores cette fille vetue avec une distinction austere et miserable, au visage farouche, aux cheveux si lagers, si clairs, des jeunes gens, surpris, se retournent et demandent: 'Qui est-ce?' La reponse, si reponse il y a, est vague: 'C'est une etrangere... Elle a un nom impossible!... Elle est toujours au premier rang, au cours de physique... Elle n'est pas bavarde...' Les garcons suivent des yeux la silhouette gracieuse jusqu'a ce quelle disparaisse dans un couloir, puis ils concluent: 'Beaux cheveux!'

La chevelure cendree, la petite tete slave, demeureront longtemps, pour les etudiants de la Sorbonne, Tunisie 6tat civil de leur camarade sauvage.

Mais les jeunes hommes sont, en ce moment, ce qui interesse le moins cette jeune fille. Elle est fascinee par quelques graves messieurs auxquels elle veut arracher leurs secrets et qui se nomment les 'professeurs de Tenseignement sup(Srieur)'. Selon la regie honorable de l'epoque, ils font leurs cours en cravate blanche, vetus d'habits noirs eternellement taches de craie. Marie vit dans la contemplation de ces habits solennels, de ces barbes grises.

Avant-hier, c'etait le cours de M. Lippmann, si pondere, si logique. Hier, elle a ecoute M. Bouty, dont la tete simiesque recelle des tresors de science. Marie voudrait entendre toutes les lecons, connaitre les vingt-trois professeurs dont les noms sont inscrits sur l'affiche blanche. Il lui semble que jamais elle ne pourra apaiser la grande soif qui est en elle.

Des obstacles imprevis se sont dresses devant elle pendant ces premieres semaines. Elle croyait savoir parfaitement le francais: elle s'est trompee. Des phrases entieres, debitees trop rapidement, lui echappent. Elle croyait possder une culture scientifique suffisante pour suivre aisement les lecons

de l'Universite. Mais les etudes solitaires a la campagne, dans une chambre de gouvernante a 'Szczuai par Przanysz', les connaissances acquises en echangeant des lettres avec M. Salodowsai, les experiences tentees au petit bonheur au Mus^e de PIndustne et de P Agriculture ne sauraient remplacer le solide baccalaureat des lyceens de Paris. En math^a-matiques et en physique, Marie decouvre des trous enormes dans son savoir. Comme il va falloir travailler pour conquerir le titre magnifique quelle convoae a tous les instants: Licenciee es Sciences!

Aujourd'hui, Paul Appell fait son cours. Clarte de Imposition, pittoresque du style. Marie est arrivee une des premieres. Dans Pamphith&itre en gradins, qu'eclaira chichement la lumi&re de decembre, elle a choisi une place en bas, pres de la chaire. Elle dispose methodiquement son porte-plume, et le cahier recouvert de toile grise sur lequel, tout a Pheure, elle prendra des notes, de sa jolie ecriture reguli&re. D'avance elle se recueille, elle concentre son attention, sans meme entendre autour d'elle le bourdonnement grandissant des bavardages, qu'interrompt bnitalement P entree du professeur.

Il est surprenant, le silence tendu que certains maitres savent creer... Les jeunes hommes courbes, aux beaux visages fripes par le travail intellectuel, inscrivent a mesure les Equations que trace au tableau la main du savant. Il n'y a plus ici que des elives passionnes. Place aux mathematiques!

Dans son habit rigide, avec sa barbe carree, Appell est superbe. Sa voix calme articule chaque syllabe avec un peu de lourdeur alsacienne. Ses demonstrations sont si elegantes, si claires, qu'elles semblent escamoter les perils et reduire le Monde a merci. Puissant, tranquille, il s'aventure dans les regions les plus t^anues de la connaissance, il jongle avec les chiffres, avec les astres. Et comme les images ne lui font pas peur, il dit d'un ton naturel, en accompagnant les mots d'un geste aise de grand propruaaire:

— Je prends le soleil, et je le lance...

A son banc, la Polonaise a un sourire d'extase. Sous le vaste front bombe, ses yeux gris, si pales, s'illuminent de bon*heur. Comment peut-on trouver la Science aride? Est-il quelque chose de plus ravissant que les regies immuables qui gouvernent PUnivers, et de plus admirable que l'intelligence

humaine, capable de les d&xmvrir? Comme les romans paraissent vides et les contes de fees prives d'imagination, aupres de ces phenomfenes extraordinaires, relies entre eux par des principes harmonieux, de cet ordre dans le desordre apparent..., Un elan qui ne peut se comparer qu'i l'amour jaillit de Tame de la jeune fille vers Tinfini du Savoir, vers les choses et vers leurs lois.

— Je prends le soleil et je le lance...

Pour entendre cette phrase, prononcee par un savant paisible et majestueux, il valait la peine de lutter et de souffrir au loin, pendant toutes ces annees.

Marie est parfaitement heureuse.

Marie s'est jetee ardemment vers ce que lui offrait sa nouvelle existence. Elle travaille avec fievre. Elle decouvre aussi les joies de la camaraderie, de la solidarity que cree le travail a TUniversite. Mais, trop timide encore pour se lier avec des Franfais, elle se refugie parmi ses compatriotes. Deux mathematiciennes, Miles Krasaowsaa et Dydynsaa, le docteur Motz, le biologiste Danysz, Stanislas Szalay, qui plus tard entrera dans la famille Salodowsai en epousant Hela, le jeune Wojciechowsai — un futur president de la R6publique Polonaise 1 — deviennent ses amis, dans cette colonie qui forme au quartier latin un ilot de Pologne libre.

Ces jeunes gens pauvres organisent des reunions, des soupers de Noel pour lesquels des cuisiniers Wnevoles apprenent les mets de Varsovie: barszcz brulant, couleur d'amarante, choux aux champignons, brochets farcis, gateaux aux graines de pavots, quelques gouttes de vodaa, des deluges de the... Des representations theatrales ont lieu, ou des acteurs amateurs interpr&tent comedies et dramas. Le programme de ces soirees — imprim^ en polonais, s'entend! — est enlumine damages symboliques: dans une plaine couverte de neige, une chaumiere. Plus bas, une mansarde ou un gar^on reveur se penche sur ses livres... Un pere Noel enfin, qui, par une cheminee, deverse des manuels scientifiques dans une salle de laboratoire. Au premier plan une bourse vide* grignot^e par les rats...

Marie participe a ces jouissances. Elle n'a pas le loisir d'apprendre des roles, de jouer la comedie. Mais a une fete patnotique donnee par le sculpteur Waszinaowsai, c'est elle

qui est choisie, dans les tableaux vivants, pour incarner le grand personnage: 'La Pologne brisant ses liens/

Ce soir-li, la severe dtudiante devient une femme inconnue. Vfetue d'une tunique a l'antique, elle porte, drapes autour d'elle, de longs voiles aux couleurs nationales. Ses cheveux blonds encadrent son visage resolu, aux poramettes slaves, et se repandent librement sur ses Épaules. Dans les plis de l'eoffe grenat, elle presente aux emigres l' image de leur race.

Naturellement, Marie a raconte a son pere la soiree chez le sculpteur, et son triomphe personnel en 'Polonia\ Mais le professeur n'est pas enthousiasme:

M. Salodowsai a Marie, 31 Janvier 1892.

Chere Mania, ta derniere lettre m'a attriste. Je deplore que tu aies pris une part si active a l'organisation de cette representation theatrale. Bien que ce soit une chose tout a fait innocente, elle attire l'attention sur les organisateurs, et tu sais certainement qu'il y a a Paris des gens qui contrdient avec le plus grand soin votre conduite, qui notent les noms des personnes qui se mettent en avant et qui envoient ici des renseignements sur elles, a toutes fins utiles.

Ceci peut etre la source de grands ennuis, et meme interdire a ces personnes l'acces de certaines professions. Ainsi, ceux qui veulent gagner plus tard leur pain a Varsovie sans se trouver exposes a divers dangers ont interet a se tenir tres tranquilles, et dans une retraite ou ils demeurent ignores. Les evenements tels que concerts, bals, etc., sont decrits par les correspondants de journaux, qui citent des noms.

Ce serait pour moi un grand chagrin que ton nom ftit un jour mentionn6. C'est pour cela que, dans mes precedentes lettres, je t'ai fait quelques remarques et que je t'ai prtee de rester le plus possible {Uncart...

Est-ce la ferme autorite de M. Salodowsai ? Est-ce plutdt le bon sens de Marie qui reagit contre une agitation sterile ? La jeune fille s'apersoit tres vite que ces distractions anodines l'empfichent de travailler en paix. Elle s'en icarte. Elle n'est pas venue en France pour figurer dans des tableaux vivants, et chacune des minutes qu'elle ne consacre pas a l'etude est une minute perdue.

Autre difficulte: rue d'Allemagne, Texistence est charmante et douce. Mais Marie ne trouve pas Ia le recueillement. Elle

ne peut pas interdire a Casimir de jouer du piano, de recevoir ses amis, ou d'entrer chez elle pendant qu'elle résoud des Equations compliquees, elle ne peut pas empecher les clients des jeunes medecins de faire irruption dans le logement. La nuit, les coups de sonnette la reveillent en sursaut, et les pas des messagers qui viennent chercher Bronia pour l'accouchement de quelque bouchere.

Surtout, il est horriblement incommode d'habiter La Villette: une heure de trajet pour la Sorbonne! Et le prix de deux omnibus est, a la longue, exorbitant.

Un Conseil de guerre familial decide que Marie ira vivre au quartier latin, pres de l'Universite, des laboratoires, des bibliotheques. Les Dlusai insistent pour preter a la jeune fille les quelques francs que coûtera son demenagement. Et, des le lendemain, Marie se met en campagne, visite des mansardes a louer.

Quarante Roubles par Mois

Où i, l'existence de Marie n'est pas encore assez depouillee, assez nue! Les quelques mois vecus rue d'Allemagne ont ete une etape d'acclimatation. Voici que, lentement, la jeune fille s'enfonce dans la solitude. Les etres qu'elle coudoie n'existent pas plus a ses yeux que les murs qu'elle frole, et les conversations entament a peine le silence dont elle enveloppe ses jours. Plus de trois annees durant, elle va mener une vie uniquement vouee a l'etude. Vie conforme a son reve, vie parfaite au sens ou est parfaite celle des moines, celle des missionnaires.

Il faut, d'ailleurs, que cette vie soit d'une simplicité monacale. Dermis que Marie s'est volontairement privée du logement et de la nourriture qu'elle trouvait chez les Dlusai, elle aubvient seule a toutes ses dépenses. Et son revenu — fait de ses économies divisées en tranches et des petites sommes que peut lui envoyer son père — s'enonce comme suit: quarante roubles par mois.

Comment une femme, une étrangère, peut-elle vivre de~cemment a Paris, en 1892, avec quarante roubles par mois, avec *trots francs* par jour, qui doivent payer sa chambre, ses repas, ses vêtements, ses earners et ses livres, ses inscriptions a rUniversité? Tel est le problème a résoudre d'urgence. Mais il n'est jamais arrivé que Marie ne trouvât pas la solution d'un problème !

De propos deibere, elle a supprimé de son programme les distractions, les réunions amicales, le contact avec les humains. De même décide~t-elle que la vie matérielle n'a aucune importance, qu'elle n'existe pas. Forte de ce principe, elle se compose une existence de spartiate, étrange, inhumaine.

Rue Flatters, boulevard du Port-Royal, rue des Feuillantines... Les chambres qu'habite Marie se ressemblent par la modicité du loyer et par 1 inconfort. La première est située dans un pauvre hôtel meubte où logent des manages d'étudiants, des médecins, des officiers de la caserne voisine. Plus tard, la jeune fille, cherchant le calme absolu, louera une

mansarde semblable aux chambres de domestiques, au sommet d'un immeuble bourgeois. Pour quinze ou vingt francs par mois, Ton trouve un reduit minuscule qui prend Ta lumiere par une lucarne donnant directement sur le toit en pente. A travers cette 'tabatiere' apparait un carre de ciel Ni chauffage, ni eclairage, ni eau.

Marie garnit ce local de tous les objets qu'elle possede: un lit pliant, en fer, le matelas qu'elle a apporte de Pologne. Un poele, une table de bois blanc, une chaise de cuisine, une cuvette. Une lampe a petrole, coiffee d'un abat-jour de deux sous. Un broc qu'il faut aller remplir au robinet du palier. Un rechaud a alcool grand eomme une soucoupe, et qui, trois ann6es durant, suffira a cuire les repas. Deux assiettes, un couteau, une fourchette, une cuillere, une tasse, une casserole. Et puis une bouilloire et trois verres ou, selon l'habitude polonaise, l'etudiante verse le the lorsque les Dlusai viennent la voir. Dans les occasions, rarissimes a present, oil elle revolt des visites, l'hospitalite ne pcrd pas ses droits: Marie allume le petit poele, dont le tuyau en zigzags decrit dans la piece des detours compliques. Et elle sort de son coin, en guise de siege, la grosse malle brune et bombee qui d6ja lui tient lieu de commode et d'armoire.

Pas de service: une seule heure de femme de manage surchargerait a l'exces le budget-depenses. Supprimes les frais de transports: par tous les temps, Marie gagne a pied la Sorbonne. Le minimum de charbon: un ou deux sacs de 'boulets' par hi ver, que la jeune fille achate chez le marchand du coin et qu'elle hisse elle-meme, seau par seau, au sixieme etage d'un escalier a marches raides, en s'arretant a chaque palier pour reprendre haleine. Le minimum d'eclairage: des qu'il fait nuit, l'etudiante se refugie dans cet asile bienheureux qui se nomme la bibliotheque Sainte-Genevieve, oil le gaz est allume, oh il fait tiede. Assise, la tete dans ses mains, a une des grandes tables rectangulaires, une Polonaise pauvre pent travailler jusqu'i ce que l'on ferme les portes, a dix heures du soir. Il suffit ensuite d'avoir assez de petrole pour s'eclairer chez soi jusqu'i deux heures du matin... Alors, lesyeuxrougis de fatigue, Marie laisse Ia ses livres et se jette sur son lit.

La seule chose quelle sache faire, dans l'humble domaine pratique, e'est coudre. N'en concluons pas que Marie, dans

un acces de coquetterie, achate parfois *a* vil prix un coupon d'etoffe et se taille une blouse neuve. Elle semble avoir jure, au contraire, de ne jamais quitter ses robes de Varsovie et, lustrees, elimees, raphes, elle les porte sans fin. Mais elle entretient soigneusement ses vetements, elle les nettoie, les raccommode. Elle condescend aussi a fgire la lessive dans sa cuvette, lorsqu'elle est trop fatiguee pour travailler et qu'elle a besoin d'une ' detente'.

Marie n'admet pas qu'elle puisse avoir froid ou faim. Afin de ne pas racheter de charbon — et par distraction aussi! — elle neglige d'allumer le poele au tuyau contourne et elle ecrit des chiffres, des equations, sans s'apercevoir que ses doigts deviennent gourds, que ses epaules frissonnent. Une soupe chaude, un morceau de viande, la reconforteraient. Mais Marie ne sait pas faire la soupe! Marie ne peut pas depenser un franc et perdre une demi-heure pour preparer une escalope! Elle n'entre presque jamais chez le boucher, encore moins au restaurant: e'est trop dier. Pendant des semaines, elle ne mange que du pain beurrc, en buvant du the. Lorsqu'elle a envie d'un festin, elle penetre dans une cremerie du quartier latin oil on lui sert deux ceufs, ou bien elle achate un morceau de chocolat, un fruit.

Travailler!... travailler!... Entierement plong[^]e dans l'etude, enivree par ses progres, Marie se sent de taille *a* apprendre tout ce que les hommes ont decouvert. Elle suit des cours de mathematiques, de physique, de chimie.

Une licence, ce n'est pas assez! Marie decide d'en passer deux: celle de physique et celle de mathematiques. Ses projets, iadis si humbles, s'enflent et s'enrichissent avec une telle rapidity qu'elle n'a pas le temps — ni surtout l'audace — de les confier *a* M. Salodowsai.

Son cerveau est si precis, son intelligence si merveilleusement claire qu'aucun desordre ' slave' ne vient corrompre son effort. Elle est soutenue par une volonte d'airain, par un gofit maniaque de la perfection, par un entetement incroyable. Systematiquement, patiemment, elle atteint chacun de ses buts: elle est recue premiere *a* la ' Licence es Sciences Physiques' en 1893, seconde *a* la ' Licence as Sciences Mathematiques' en 1894.

Pierre Curie

MARIE s'est construit un univers secret d'une implacable rigueur, gouverne par la passion de la Science. L'Affectation familiale, l'attachement à une patrie opprimée y ont aussi leur place. Et c'est tout! Rien d'autre ne compte, rien d'autre n'existe. Ainsi en a décréte une créature de vingt-six ans qui vit seule à Paris et qui, chaque jour, rencontre à la Sorbonne et au laboratoire de jeunes hommes.

Elle est obsédée par ses rêves, harcelée par la misère, surmenée par un travail intense. Elle ignore le loisir et ses dangers. Sa fierté, sa timidité la protègent. Aussi sa méfiance: depuis que les Z... n'ont pas voulu d'elle comme bru, elle est persuadée que les filles sans dot ne trouvent chez les hommes ni dévouement, ni tendresse. Raidie de belles théories et de réflexions amères, elle s'accroche à son indépendance.

Non, il n'est pas surprenant qu'une Polonaise de génie, isolée par une existence aride, se soit gardée pour son œuvre. Mais il est surprenant, il est merveilleux qu'un savant de génie, un Français, se soit gardé pour cette Polonaise, Tait inconsciemment attendue. Il est merveilleux qu'à l'époque où, dans l'appartement de la rue Nowolipai, Marie rêvait de venir étudier à la Sorbonne, Pierre Curie, en revenant de la même Sorbonne où déjà il faisait des découvertes de physique importantes, ait noté dans son journal ces lignes mélancoliques:

... La femme, bien plus que nous, aime la vie pour vivre: les femmes de génie sont rares. Aussi, lorsque poussés par quelque amour mystique, nous voulons entrer dans quelque voie antinaturelle, lorsque nous donnons toutes nos pensées à quelque œuvre qui nous soigne de l'humanité qui nous touche, nous avons à lutter avec les femmes. La mère veut avant tout l'amour de son enfant, dut-il en rester imbecile. La maîtresse veut aussi posséder son amant et trouverait tout naturel que son sacrifice le plus beau, le génie du monde pour une heure d'amour. La lutte, presque toujours, est inégale, car les femmes ont pour elles la bonne cause:

c'est au nom de la vie et de la nature qu'elles essayent de nous ramener.

Les amines ont passe. Pierre Curie, voue corps et ame a la recherche scientifique, n'a . epouse aucune des jeunes filles insignifiantes ou gentilles qu'il lui a ete *donne* de rencontrer. Il a trente-cinq ans. Il n'aime personne.

Lorsque par jeu il feuillette son journal, depuis longtemps abandonne, et qu'il relit ses notes de jadis dont l'encre palit d6j&, six petits mots pleins de regret, de sourde nostalgic arretent son regard:

.. .les femmes de genie sont rares.

Quand j'entrai, Pierre Curie se tenatt dans l'embrasure d'une porte-fenetre, donnant sur un balcon. Il me parut tres jeune, bien qu'il fut age alors de trente-cinq ans. J'ai ete frappee par l'expression de son regard clair et par une legere apparence d'abandon dans sa haute stature. Sa parole un peu lente et reflechie, sa simplicity, son sourire a la fois grave et jeune, inspiraient confiance. Une conversation s'engagea entre nous, bientot amicale: elle avait pour objet des questions de sciences sur lesquelles j'etais heureuse de demander son avis.

Tels sont les termes simples et pudiques qu'emploiera Marie pour decrire cette premiere rencontre, qui a lieu au debut de 1894.

Un Polonais, M. Kowalsai, professeur de physique a TUniversite de Fribourg, sejourne en France avec sa femme, dont Marie a jadis fait la connaissance a Szczuai. Voyage de noces. Voyage scientifique, aussi. M. Kowalsai donne a Paris des conferences, et assiste aux seances de la Society de Physique. Des son arrivee il s'est enquis de Marie, lui a demande amicalement de ses nouvelles. L'etudiante lui a confie ses soucis du moment: la Societe pour l'Encouragement de TIndustrie Nationale lui a commande une etude sur les proprietes magnetiques de divers aciers. Elle a commence ses recherches au laboratoire du professeur Lippmann. Mais il lui faut analyser des mineraux, grouper des echantillons de metaux. Ceci reclame une installation encombrante, trop encombrante pour un laboratoire *deja* surcharge. Et Marie ne sait que faire, dans quel bailment monter ses experiences.

'— J'ai une idee', lui dit Joseph Kowalsai, apr&s quelques instants de reflexion. ' Je connais un savant de grande valeur qui travaille a l'ficole de Physique et de Chimie, rue Lhomond. Peut-etre aurait-il un local disponible. En tout cas, il vous donnera un Conseil. Venez prendre le the chez nous demain soir, apres le diner. Je demanderai a ce jeune homme de venir. Vous devez le connaitre de nom: il s'appelle Pierre Curie.'

Qui est Pierre Curie ?

Un savant francais de genie, a pen pres inconnu dans son pays, mais deja hautement estime par ses confreres Strangers.

Il est ne a Paris, rue Cuvier, le 15 mai 1859. Il est le second fils d'un medecin, le docteur Eugene Curie, lui-meme fils de medecin. La famille est d'origine alsacienne, et protestante. Les Curie, jadis des bourgeois modestes, sont, de generation en generation, devenus des intellectuels, des savants. Le p&re de Pierre, oblige d'exerer la medecine pour gagner sa vie, est un fervent de la recherche scientifique. Il a ete preparateur au laboratoire du Museum et il est Tauteur de travaux sur Tinoculation de la tuberculose.

Ses deux fils, Jacques et Pierre, ont ete, *des l'enfance*, attires par les sciences. D'esprit independant et reveur, Pierre n'a pu se plier a la discipline et au travail systematique des lycees. Il n'a jamais ete a Tcaole. Le docteur Curie, comprenant que ce garcon trop original ne saurait etre un brillant eleve, Ta d'abord instruit lui-meme, puis il Ta confie a un remarquable professeur, M. Bazille.

L'education liberale porte ses fruits: Pierre Curie est bachelier es-sciences a seize ans, licencie a dix-huit. A dix-neuf ans, il est nomme, preparateur du professeur Desains a la Faculte des Sciences — situation qu'il occupera pendant cinq ans. Il fait des recherches avec son frere Jacques, lui-meme licencie et preparateur a la Sorbonne. Les jeunes physiciens annoncent bientot la decouverte d'un phenomene important, la ' piezoelectricity, et leur travail experimental les conduit a inventer un appareil nouveau, dont les applications sont multiples: le *quartz piezoilectrique*, qui sert a mesurer avec precision de faibles quantites d'eiectricite.

En 1883, les deux freres se separent a regret. Jacques est

nomme professeur *a* Montpellier, Pierre devient chef de travaux *a* l'Ecole de Physique et de Chimie de la Ville de Paris. Bien que les 'manipulations' des eleves de l'Ecole lui prennent beaucoup de temps, il poursuit des travaux theoriques sur la physique cristalline. Ces travaux aboutissent *a* Tenoned du Principe de Symetrie, qui deviendra une des bases de la science moderne.

Reprenant ses Etudes experimentales, Pierre Curie invente et construit une balance scientifique ultra-sensible, la 'balance Curie', puis il entreprend des recherches sur le magnetisme et obtient un resultat capital: la decouverte d'une loi fondamentale, la 'loi de Curie'.

Pour ces efforts, couronnes d'eclatants succes, pour les soins constants qu'il prodigue aux trente eleves qui lui sont confies, Pierre Curie recoit de l'fitat Francais en 1894, apres quinze annees de travail, un salaire de trois cents francs par mois — *a* peu pres ce que gagne, dans une usine, un ouvrier specialise.

Mais lorsque le plus celebre savant anglais, lord Kelvin, vient *a* Paris, il ne se contente pas d'aller *a* la Society de Physique entendre les communications de Pierre Curie. Ce vieillard illustre ecrit au jeune physicien, lui parle de ses travaux avec admiration, sollicite des rendez-vous:

Lord Kelvin *a* Pierre Curie, aout 1893:

Cher Monsieur Curie,

Je vous remercie infiniment d'avoir pris la peine de me procurer un appareil qui me permet d'observer si commodement la magnifique decouverte experimentale du quartz piezoelectrique, que vous avez faite avec votre frere.

J'a ecrit une note pour le Philosophical Magazine, precisant que vos travaux etaient anterieurs aux miens. Cette note devrait arriver *a* temps pour paraître dans le numero d'octobre, sinon elle paraîtra certainement en novembre...

3 octobre 1893:

Cher Monsieur Curie,

J'espere arriver demain soir *a* Paris et je vous serais tres reconnaissant si vous pouviez m'indiquer *a* quel moment, d'ici la fin de cette semaine, il vous serait commode de me permettre de venir vous voir *a* votre laboratoire...

Au cours de ces visites, ou les deux hommes discuterent pendant des heures de questions scientifiques, l'etonnement du savant anglais dut etre grand de constater que Pierre Curie travaillait, sans collaborateurs, dans un local piteux, qu'il consacrait a des besognes maigrement payees le plus clair de son temps et que presque personne, a Paris, ne connaissait le nom d'un physicien que lui, lord Kelvin, considerait comme un maitre.

Pierre Curie est encore bien autre chose qu'un physicien remarquable.

Il est Thomme qui, sollicite de poser sa candidature a un poste qui ameliorerait sa situation materielle, repond:

On m'a dit qu'un des professeurs donnerait peut-etre sa demission et que je dois, en ce cas, poser ma candidature a sa succession* Vilaine corvee que celle d'un candidat a une place quelconque, et je ne suis pas habitue" a ce genre d'exercice, demoralisant au premier chef. Je regrette de vous en avoir parle. Je crois que rien n'est plus malsain pour l'esprit que de se laisser aller a des preoccupations de ce genre.

Propose par le directeur de l'Ecole de Physique pour une decoration (les palmes academiques!), il refuse en ces termes:

Monsieur le Directeur,

M. Muzet m'a dit que vous aviez l'intention de me proposer de nouveau au prefet pour la decoration.

Je viens vous prier de n'en rien faire. Si vous me procurez cette distinction, vous me mettez dans l'obligation de la refuser, car je suis bien decide a n'accepter jamais aucune decoration d'aucune sorte. J'espere que vous voudrez bien m'eviter une d-marche qui me rendra quelque peu ridicule aupres de bien des gens.

Si votre intention est de me donner un temoignage d'intere, vous l'avez deja fait, et d'une facon bien plus efficace, dont j'ai ete fort touche en me donnant les moyens de travailler a mon aise.

Agrfeez, je vous prie, l'assurance de mon complet devouement.

Il est aussi — ou du moins il aurait pu etre — un ecrivain. Get homme dont l'instruction fut si fantaisiste, a un style original, elegant, fort:

nomme professeur *a* Montpellier, Pierre devient chef de travaux *a* l'Ecole de Physique et de Chimie de la Ville de Paris. Bien que les 'manipulations' des eleves de l'Ecole lui prennent beaucoup de temps, il poursuit des travaux tWoriques sur la physique cristalline. Ces travaux aboutissent *a* l'enonce du Principe de Symetrie, qui deviendra une des bases de la science moderne.

Reprenant ses etudes experimentales, Pierre Curie invente et construit une balance scientifique ultra-sensible, la 'balance Curie', puis il entreprend des recherches sur le magnetisme et obtient un resultat capital: la decouverte d'une loi fondamentale, la 'loi de Curie'.

Pour ces efforts, couronnes d'eclatants succes, pour les soins constants qu'il prodigue aux trente eleves qui lui sont confes, Pierre Curie regoit de l'fitat Francais en 1894, apres quinze annees de travail, un salaire de trois cents francs par mois — *a* peu pres ce que gagne, dans une usine, un ouvrier specialise.

Mais lorsque le plus celebre savant anglais, lord Kelvin, vient *a* Paris, il ne se contente pas d'aller *a* la Society de Physique entendre les communications de Pierre Curie. Ce vieillard illustre ecrit au jeune physicien, lui parle de ses travaux avec admiration, sollicite des rendez-vous:

Lord Kelvin *a* Pierre Curie, aoftt 1893:

Cher Monsieur Curie,

Je vous remercie infiniment d'avoir pris la peine de me procurer un apparell qui me permet d'observer si commodement la magnifique decouverte experimentale du quartz piezoelectrique, que vous avez faite avec votre frere.

J'a ecrit une note pour le Philosophical Magazine, precisant que vos travaux etaient anterieurs aux miens. Cette note devrait arriver *a* temps pour paraître dans le numero d'octobre, sinon elle paraîtra certainement en novembre...

3 octobre 1893:

Cher Monsieur Curie,

J'espere arriver demain soir *a* Paris et je vous serais tris reconnaissant si vous pouviez m'indiquer *a* quel moment, d'ici la fin de cette semaine, il vous serait commode de me permettre de venir vous voir *a* votre laboratoire..

Au cours de ces visites, oil les deux hommes discuterent pendant des heures de questions scientifiques, Tetonnement du savant anglais dut etre grand de constater que Pierre Curie travaillait, sans collaborateurs, dans un local piteux, qu'il consacrait *a* des besognes maigrement payees le plus clair de son temps et que presque personne, *a* Paris, ne connaissait le nom d'un physicien que lui, lord Kelvin, considerait comme un maitre.

Pierre Curie est encore bien autre chose qu'un physicien remarquable.

Il est Thomme qui, sollicite de poser sa candidature *a* un poste qui ameliorerait sa situation materielle, repond:

On m'a dit qu'un des professeurs donnerait peut-etre sa demission et que je dois, en ce cas, poser ma candidature *a* sa succession. Vilaine corvee que celle d'un candidat *a* une place quelconque, et je ne suis pas habitue *a* ce genre d'exercice, demoralisant au premier chef. Je regrette de vous en avoir parle. Je crois que rien n'est plus malsain pour Tesprit que de se laisser aller *a* des preoccupations de ce genre.

Propose par le directeur de l'ficole de Physique pour une decoration (les palmes academiques!), il refuse en ces termes:

Monsieur le Directeur,

M. Muzet m'a dit que vous aviez Tintention de me proposer de nouveau au prefet pour la decoration.

Je viens vous prier de n'en rien faire. Si vous me procurez cette distinction, vous me mettez dans l'obligation de la refuser, car je suis bien decide *a* n'accepter jamais aucune decoration d'aucune sorte. J'espere que vous voudrez bien m'eviter une d-marche qui me rendra quelque peu ridicule aupres de bien des gens.

Si votre intention est de me donner un temoignage d'interet, vous l'avez deja fait, et d'une facon bien plus efficace, dont j'ai ete fort touche, en me donnant les moyens de travailler *a* mon aise.

Agrez, je vous prie, l'assurance de mon complet deVouement.

Il est aussi — ou du moins il aurait pu fetre — un 6crivauu Cet homme dont l'instruction fut si fantaisiste, *a* un style original, elegant, fort:

' Etourdir de grelots l'esprit qui veut penser.'¹

Pour que, faible comme je le suis, je ne laisse pas ma tete aller a tous les vents, cedant au moindre souffle quelle rencontre, il faudrait que tout fut immobile autour de moi ou que, lance comme une toupie qui ronfle, le mouvement merae me rendit inaccessible aux choses exterieures.

Lorsqu'en train de tourner lentement sur moi-meme, j'essay e de me lancer, un rien, un mot, un recit, un journal, une visite, nVarretent, m'empechent de devenir gyroscope ou toupie, et peuvent reculer ou retarder a jamais l'instant ou, pourvu d'une vitesse suffisante, je pourrais, malgre ce qui m'entoure, me concentrer en moi-meme.

Il nous faut manger, boire, dormir, paresser, aimer, c'est-a-dire toucher aux choses les plus douces de cette vie, et pourtant ne pas succomber. Il faut qu'en faisant tout cela, les pensees anti-naturelles auxquelles on s'est voue restent dominantes et continuent leur cours impassible dans notre pauvre tete. Il faut faire de la vie un reve, et faire d'un reve une realite.

Enfin, il a d'un poete, d'un artiste, la sensibility et Pimagination, les decouragements, les angoisses...

' Que serai-je plus tard ?... ' ecrivait-il dans son journal, en 1881. ' Bien rarement je suis tout a moi: ordinairement, une portion de mon etre est endormie. Il me semble que chaque jour mon esprit s'alourdit. Avant, je me lancais dans des divagations scientifiques ou autres, aujourd'hui j'effleure a peine les sujets et je ne me laisse plus absorber par eux. Et tant, et tant de choses que j'ai a faire!

Mon pauvre esprit, es-tu done si faible que tu ne puisses reagir sur mon corps ? O mes pense'es, que ne pouvez-vous remuer mon pauvre esprit — vous etes done bien peu de chose! Et vous, Orgueil, Ambition, ne pourriez-vous au moins me pousser, et allez-vous me laisser vivre ainsi? C'est en mon imagination que j'aurais le plus con fiance pour me tirer de Porniere. Elle sdduira peut-etre mon esprit, et Tentratnera avec elle. Mais j'ai bien peur qu'elle ne soit morte...'

Le poete, en meme temps que le physicien, a etc* subjugué par Marie Salodowska. Avec une douce tenacity, Pierre Curie cherche a se rapprocher de la jeune fille. Il Ta revue deux ou trois fois aux stances de la Society de Physique, oft elle lcoutait les communications des savants sur des recherches

Victor Hugo. *Le Rot s'amuse.*

nouvelles. Il lui a envoye, en hommage, le 'tirage a part' de sa dernere publication: ' Sur la symetrie dans les phenomenes physiques. Symetrie d'un champ electrique et d'un champ magneique' et, a la premiere page, il a inscrit: 'A Mile Salodowsaa, avec le respect et l'amitie de l'auteur, P. Curie'. Il Ta apercue au laboratoire de Lippmann, dans son sarrau de toile, penchee, silencieuse, sur ses appareils.

Et puis, il a demande a lui rendre visite. Marie lui a donnd son adresse, 11, rue des Feuillantines.

Quelques mois se passent. L'amitie se resserre, l'intimite grandit, a mesure qu'augmentent Testime et Tadmiration r^ciproques, la confiance. Pierre Curie est deji le prisonnier de la Polonaise trop intelligente, trop lucide. Il lui obeit, il ecoute ses avis. C'est pousse, stimuli par elle que bientot il secouera son indolence, redigera ses travaux sur le magnetisme, et passera une Sclatante these de doctorat.

Marie, elle, se croit encore libre. Elle ne semble pas dispoisie a entendre les mots definitifs que le savant n'ose prononcer.

Ce soir, pour la dixieme fois peut-etre, ils sont reunis dans la chambre de la rue des Feuillantines. Il fait beau: c'est la fin d'un apres-midi de juin. Sur la table, aupres des livres de mathematiques a l'aide desquels Marie prepare son examen tout proche, il y a, dans un verre, quelques marguerites blanches, rapportees d'une promenade que Pierre et Marie ont faite ensemble. La jeune fille verse le the, chauffe sur la fidile lampe a alcool.

Le physicien vient de parler, longuement, d'un travail qui le prSocupe. Puis, sans transition:

— Je voudrais que vous connaissiez mes parents, Je vis avec eux dans un petit pavilion, a Sceaux. Ils sont exquis.. •

Il decrit a Marie son pere, un grand vieillard degingande, a Toeil bleu et vif, tres intelligent, bouillant et colerique comme une soupe au lait et pourtant d'une extreme bontS — et sa mere, alourdie par les infirmitSs, mais qui demeure une menagere experte, courageuse et gaie. Il evoque son enfance fantasque, les randomises interminables qu'il faisait jadis dans les bois avec son frere Jacques.

Marie l'ecoute, surprise. Que d'analogies, de correspondances mystereuses! Il suffirait de changer quelques details, de transporter le pavilion de Sceaux dans une rue de

Varsovie pour que la famille Curie devint la famille Salodowsai. Religion *a* part (le docteur Curie, libre-penseur et anticlerical, n'a pas fait baptiser ses fils), c'est le meme milieu sage et plein d'honneur. Meme respect de la culture, meme amour de la science, meme solidarite affectueuse entre parents et enfants, meme goiit passionrie de la nature...

Plus detendue, souriante, Marie raconte ses joyeuses vacances dans la campagne polonaise — cette campagne qu'elle va revoir d'ici quelques semaines.

— Mais vous reviendrez en octobre ? Promettez-moi que vous allez revenir ! Si vous restiez en Pologne, il vous serait impossible de continuer vos etudes. Vous n'avez pas le droit, *a* present, d'abandonner les sciences !

Ces paroles de banale sollicitude trahissent chez Pierre une angoisse profonde. Marie sait que lorsqu'il dit : 'Vous n'avez pas le droit d'abandonner les sciences', il veut dire, surtout : ' Vous n'avez pas le droit de m'abandonner.'

Ils restent un long moment silencieux. Puis Marie, levant vers Pierre ses yeux de cendre, repond, d'une voix encore hesitante :

— Je crois que vous avez raison. Je voudrais beaucoup revenir.

Pierre a reparie plusieurs fois de l'avenir. Il a demande *a* Marie d'etre sa femme. Mais la demarche n'a pas ete heureuse. Jipouser un Francais, quitter *a* jamais sa famille, renoncer *a* son activite patriotique, delaisser la Pologne, ces choses apparaissent *a* Mademoiselle Salodowsaa comme autant de trahisons affreuses. Elle ne peut pas ! Elle ne doit pas ! Elle a brillamment passe son examen et maintenant il laut qu'elle retourne *a* Varsovie, pour l'ete en tout cas, et peut-etre pour toujours. Laisant le jeune savant decourage, lui offrant une amitie dont il ne se contente plus, elle prend le train sans rien promettre.

Il la suit par la pensee. Il voudrait la rejoindre en Suisse, oil elle passe quelques semaines avec son pere, venu *a* sa rencontre, ou bien en Pologne — dans cette Pologne dont il est jaloux. Mais c'est impossible...

Alors, de loin, il continue de plaider sa cause. Oil que soit Marie, durant ces mois d'ete — au Cretatz, *a* Lemberg, *a*

Cracovie, a Varsovie — des lettres tracees d'une Venture maladroite, un peu enfantine, sur le modestc papier a entete de Plscole de Physique Patteignent, essayent de la convaincre, de la ramener, lui rappellent que Pierre Curie P attend.

Ce sont de belles, de merveilleuses lettres...

Pierre Curie a Marie Salodowsaa, 10 aout 1894.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que d'avoir de vos nouvelles. La perspective de rester deux mois sans entendre parler de vous m'etait extremement desagreable: e'est vous dire que votre petit mot a ete le bienvenu.

J'espere que vous faites provision de bon air et que vous nous reviendrez au mois d'octobre. Pour moi, je crois que je ne voyagerai pas, je reste a la campagne, et je suis toute la journde devant ma fenetre ouverte, ou dans le jardin.

Nous nous sommes promis (n'est-il pas vrai?) d'avoir Tun pour Pautre au moins une grande amitie. Pourvu que vous ne changiez pas d'avis! Car il n'y a pas de promesses qui tiennent, ce sont des choses qui ne se commandent pas. Ce serait cependant une belle chose a laquelle je n'ose croire, que de passer la vie Tun pres de Tautre, hypnotises dans nos reves: *votre rive* patriotique, *noire rive* humanitaire et *noire rive* scientifique.

De tous ces reves-la, le dernier seul est, je crois, legitime, Je veux dire par la que nous sommes impuissants a changer P&at social et, s'il n'en etait pas ainsi, nous ne saurions que faire, et en agissant dans un sens quelconque nous ne serions jamais surs de ne pas faire plus de mal que de bien, en retardant quelque Evolution inevitable. Au point de vue scientifique, au contraire, nous pouvons preendre faire quelque chose: le terrain est ici plus solide et toute ctecouverte, si petite qu'elle soit, reste acquise.

Voyez comme tout s'enchaîne... Il est convenu que nous serons de grands amis, mais si dans un an vous quittez la France ce sera vraiment une amitie trop platonique que celle de deux etres qui ne se verront plus. Ne vaudrait-il pas mieux que vous restiez avec moi ? Je sais que cette question vous fache et je ne veux plus vous en parler — puis je me sens tellement indigne de vous, a tous les points de vue...

J'avais *pense* vous demander la permission de vous rencontrer *par hasard* a Fribourg, Mais vous y resterez, n'est il pas vrai, un jour seulement, et ce jour-la vous appartiendrez nEcessairement a nos amis Kowalsai.

Croyez-moi votre tout devoue,

P. CURIE.

Je serais bien heureux si vous vouliez bien m'ecrire et me donner assurance que vous comptez revenir en octobre. En m'ecrivant directement a Sceaux, les lettres m'arrivent plus vite: Pierre Curie, 13, rue des Sablons, a Sceaux (Seine).

Pierre Curie a Marie Salodowsaa, 14 aout 1894:

Je ne me suis pas decide' a venir vous rejoindre, j'ai hesite pendant toute une journee pour aboutir a ce resultat negatif. La premiere impression que j'ai eue, en lisant votre lettre, c'est que vous preferiez que je ne vienne pas. La deuxieme, c'est que vous etiez quand meme bien aimable de me donner la possibility de passer trois jours avec vous, et j'etais sur le point de partir. Puis il m'est venu une sorte de honte de vous poursuivre ainsi presque malgre vous et enfin, ce qui m'a decide a rester, c'est la quasi-certitude que ma presence serait desagreable a votre pere et lui gaterait le plaisir de se promener avec vous.

Maintenant qu'il n'est plus temps, je regrette de ne pas etre parti. N'etait-ce pas, peut-etre, doubler Tamitie que nous avons run pour Pautrc que de passer trois jours ensemble et de prendre la force de ne pas nous oublier pendant les deux mois et demi qui nous s'parent r

Etes-vous fataliste? Vous rappelez-vous le jour de la Mi-Careme? Je vous ai perdue brusquement dans la foule. Il me semble que nos relations amicales seront ainsi brusquement interrompues sans que nous le desirions ni Tun ni Tautre. Je ne suis pas fataliste, mais ce sera probablement une consequence de nos caracteres. Je ne saurai pas agir au moment opportun.

Ce sera du reste fort bien pour vous, car je ne sais pourquoi je me suis mis en tete de vous retenir en France, de vous exiler de votre pays et des vôtres sans avoir rien de bon a vous offrir en (Schange de ce sacrifice.

Je vous trouve un peu pretentieuse quand vous dites que vous etes parfaitement libre. Nous sommes tous, tout au moins, esclaves de nos affections, esclaves des prejuge's de ceux que nous aimons, nous devons aussi gagner notre vie et, par cela, devenir un rouage de machine, etc....

Le plus penible, ce sont les concessions qu'il faut faire aux prejugs de la Societe qui nous entoure: on en fait plus ou moins, selon qu'on se sent plus faible ou plus fort. Si Ton n'en fait pas assez, Ton est ecrase. Si Ton en fait trop, Ton est vil et l'on prend le devot de soi-meme. Me voila loin des principes que j'avais il y a dix ans: je croyais a cette epoque, qu'il fallait Stre excessif en tout et ne faire aucune concession au milieu qui nous entoure. Je

Pierre Cur

croyais qu'il fallait exagerer ses defect
mettais que des chemises bleues comr

Enfin vous voyez, je suis devenu ti
affaibli.

Je vous souhaite beaucoup de plaisir.

Votre ami devout,

p.CURIE

Pierre Curie a Marie Salodowsaa, 7 septembre 1894.

.. Comme vous pouvez le supposer, votre lettre m'inquiete.
Je vous conseille vivement de revenir a Paris au mois d'octobre.
Cela me ferait beaucoup de peine si vous ne reveniez pas cette
annee; mais ce n'est pas par ego'isme d'ami que je vous dis de
revenir. Je crois seulement que vous travaillerez mieux et que
vous ferez ici besogne plus solide et plus utile.

.. Que penseriez-vous de quelqu'un qui songerait a se jeter la
tete la premiere contre un mur de pierres de taille, avec la preten-
tion de le renverser? Cela pourrait etre une idee resultant de trfs
beaux sentiments, mais de fait, cette idee serait ridicule et stupide.
Je crois que certaines questions demandent une solution generate,
mais ne component plus aujourd'hui de solution locale, et que
lorsqu'on s'engage dans une voie qui n'a pas d'issue, on peut faire
beaucoup de mal. Je crois encore que la justice n'est pas de ce
monde et que le systeme le plus fort ou plutot le plus economique
sera celui qui prevaudra. Un homme est extenué par le travail et
vit quand raeme miserable: c'est la une chose revoltante, mais ce
n'est pas pour cela qu'elle cessera. Elle disparaîtra probablement
parce que l'homme est une sorte de machine et qu'il y a avantage,
au point de vue economique, a faire fonctionner une machine
quelconque dans son regime normal, sans la forcer.

Vous avez une facon etonnante de comprendre l'ego'isme: quand
j'avais vingt ans, il m'est arrive un grand malheur, j'ai perdu une
amie d'enfance que j'aimais beaucoup dans des circonstances
terribles —je manque de courage pour vous raconter cela... J'ai
passe ensuite des jours et des nuits avec une idee fixe, j'eprouvais
comme une jouissance a me torturer moi-meme. Puis je m'etais
voud de bonne foi a une existence de pretre, je m'etais promis de
ne plus m'interessar qu'aux choses et de ne plus penser ni a moi
pi aux hommes. Je me suis souvent demande depuis si ce renonce-
ment a l'existence n'eaît pas simplement un artifice dont j'usais
vis-a-vis de moi-meme pour acquerir le droit d'oublier.

La correspondance est-eile libre dans votre pays? J'en doute
fort et je crois qu'il vaut mieux, a l'avemr, ne plus faire dans nos

lettres de dissertations qui, bien que purement philosophiques, pourraient Stre mal interpreters et vous causer des ennuis.

Vous pouvez m'ecrire, si vous le voulez bien, 13, rue des Sablons.

Votre ami devout

PIERRE CURIE.

Pierre Curie a Marie Salodowsaa, 17 septembre 1894.

Votre lettre m'a beaucoup inquiete, je vous sentais troublee, indecise. Votre lettre de Varsovie me tranquillise, je vous sens revenue au calme. Votre portrait me plait beaucoup. Quelle bonne pensee vous avez eue en me Tenvoyant, je vous en remercie de tout mon coeur.

Enfin, vous allez revenir a Paris et cela me fait grand plaisir. Je desire vivement que nous devenions pour le moins des amis inseparables. N'etes-vous pas de cet avis?

Si vous etiez Francaise, vous arriveriez facilement a etre professeur dans un lycee ou dans une ecole normale de jeunes filles. Cette profession vous plairait-elle?

Votre ami bien devoue,

p p

J'ai montre" votre photographie a mon frere. Ai-je eu tort? Il vous trouve tres bien. Il a ajoute:- 'Elle a Pair tres decided, et meme *tetue*.'

Voici octobre. Le coeur de Pierre Curie est gonfle de bon~heur. Marie, scion sa promesse, est revenue a Paris. On la revoit aux cours de la Sorbonne, au laboratoire de Lippmann. Mais cette annde — sa derniere annee en France, croit-elle — elle n'habite plus au quartier latin. Bronia lui a cede une chambre attenante au cabinet de consultations quelle a ouvert, 39 rue de Chateaudun. Comme les Dlusai habitent La Villette et que Bronia ne vient rue de Chateaudun que dans lajournee, Marie pent ainsi travailler en paix.

C'est dans ce logement sombre, un peu triste, que Pierre reprend son tendre plaidoyer.

Marie confie a Bronia ses hesitations, parle de Toffre que lui a faite Pierre de s'expatrier. Elle ne se sent pas le droit d'accepter un tel sacrifice. Mais elle est bouleversee que Pierre ait eu cette pensee.

Ayant appris que la jeune fille a parte de lui aux Dlusai, Pierre tente de ce *cote* une nouvelle offensive. Il va trouver

Bronia, qu'il a deji rencontree plusieurs fois, il la gagne entiirement *a* sa cause, il l'invite avec Marie chez ses parents, *a* Sceaux. La femme du docteur Curie prend Bronia *a* part et d'une voix insistante, touchante, elle lui demande d'inter-venir aupres de sa cadette.

— 'Il n'y a pas un etre au monde qui vaille mon Pierre', repete-t-elle. 'Que votre soeur n'hesite pas. Elle sera plus heureuse avec lui qu'avec personne!'

Dix mois s'ecouleront encore avant que la Polonaise but[^]e accepte l'idee du mariage. En vraie 'intellectuelle' slave, Marie est encombrée de theories sur l'existence et sur ses devoirs. Certaines de ses theories sont genereuses et belles, d'autres ne sont que pueriles. Surtout — et Pierre Ta compris depuis longtemps — ce ne sont pas elles qui font de Marie un etre superieur. Le savant fait bon marche des principes que Marie partage avec quelques milliers de ses compatriotes cultivees. Ce qui le retient et le fascine, e'est son devouement total au travail, e'est son genie qu'il pressent, e'est aussi son courage et sa noblesse. Cette fille gracieuse a le caractere et les dons d'un grand homme.

Les principes? Mais lui aussi a longtemps vecu de principes, dont la vie s'est chargee de lui demontrer l'absurdite. Lui aussi s'eait promis de ne jamais se marier. Il n'a pas de Pologne *a* defendre, mais il a toujours cru le mariage incompatible avec une existence vouee *a* la Science. La fin tragique d'un ardent amour de jeuncsse l'avait fait se replier sur lui-meme, l'avait ecarte des femmes. Il ne voulait plus aimer. Bienfaisant principe qui l'a garde d'une union banale, qui lui a fait attendre la rencontre d'une femme exceptionnelle, d'une femme 'faite pour lui' — d'elle, Marie! Il n'aura pas la stupidite, *a* present, de laisser, au nom d'un principe, echapper la chance d'un grand bonheur, d'une collaboration merveilleuse. Il veut faire sienne la jeune fille, la Polonaise, la physicienne, ces trois personnes qui lui sont devenues indispensables.

Voila ce que, doucement, il demontre *a* Mademoiselle Salodowsaa. Avec ces paroles, avec d'autres aussi, plus tendres, avec la protection qu'il etend sur elle, avec le charme irresistible et profond de sa presence quotidienne, Pierre Curie, peu *a* peu, fait de la solitaire une humaine.

Le 14 juillet 1895, le frère de Marie, Joseph, envoie à celle-ci, de Varsovie, l'affectueuse absolution de la famille Salodowsai:

... Puisque te voilà la fiancée de Monsieur Curie, je t'adresse tout d'abord mes vœux les plus sincères pour que tu trouves à ton côté autant de bonheur et de joie que tu le mérites à mes yeux, et aux yeux de tous ceux qui connaissent ton excellent cœur et ton caractère.

Je pense que tu as raison de suivre ton cœur, et aucune personne équitable ne peut te le reprocher. Te connaissant, je suis persuadée que de toute ton âme tu resteras toujours une Polonaise, et aussi que tu ne cesseras jamais dans ton cœur de faire partie de notre famille. Nous aussi, nous ne cesserons jamais de t'aimer et de te considérer comme des nôtres.

.. Je préfère cent fois te savoir à Paris, heureuse et contente, plutôt que de te voir revenir dans notre pays, brisée par le sacrifice d'une vie entière, et victime d'une conception trop subtile de ton devoir. Nous devons maintenant nous efforcer de nous voir, malgré tout, le plus souvent possible.

... Je t'embrasse cent fois, ma chère Mania, et encore une fois je te souhaite bonheur, joie et réussite. Fais à ton fiancé mes compliments affectueux. Dis-lui que j'accueille en lui, avec bonheur, un futur membre de notre famille et que je lui offre sans réserves mon amitié et ma sympathie. J'espère que lui aussi voudra avoir pour moi de l'amour et de la joie.

Ton frère qui t'aime sincèrement.

JOSEPH.

Le 26 juillet enfin, Marie se réveille, pour la dernière fois, dans le logement de la rue de Chateaudun. Il fait une journée merveilleuse. Le visage de la jeune fille est très beau. Quelque chose y paraît et y resplendit que ses camarades de cours n'ont pas connu. C'est aujourd'hui que Mademoiselle Salodowsa devient Madame Pierre Curie.

Pierre est allé chercher Marie chez elle. Ils doivent, à la gare du Luxembourg, prendre le train de Sceaux ou attendent leurs parents. Sur l'imperiale de l'omnibus, dans le gai soleil, ils montent le boulevard Saint-Michel, et, du haut de leur char triomphal, ils regardent au passage les lieux familiers.

En passant devant la Sorbonne, devant l'entrée de la Faculté des Sciences, Marie a serré un peu plus fort le bras de son compagnon, et elle a cherché son regard, lumineux, apaisé.

Un Jeune Manage

LES fenetres de Tappartement du 24 rue de la Glaci&re, *oh* s'installe le jeune manage en octobre, donnent sur les arbres d'un vaste jardin. C'est le seul charme d'un logis qui manque singulierement de confort.

Marie et Pierre n'ont rien fait pour orner ces trois chambres exiguës. lis ont meme refuse les meubles offerts par le docteur Curie. Chaque canape, chaque fauteuil serait un objet de plus a epousseter le matin, *a* astiquer les jours de nettoyage. Marie ne peut pas, Elle n'a pas le temps! D'ailleurs, *a* quoi bon un canape, un fauteuil, puisque d'un commun accord les Curie ont supprime les reunions et les visites? L'importun qui grimpe quatre etages et vient troubler les epoux dans leur repaire est definitivement rebute en penetrant dans le bureau conjugal aux murs nus, meubte d'une bibliotheque et d'une table de bois blanc. Au bout de la table se trouve la chaise de Marie. A l'autre bout, la chaise de Pierre. Sur la table, des trails de physique, une lampe *a* petrole, un bouquet de fleurs. Rien de plus. Devant les deux chaises, dont aucune n'est pour lui, devant les regards poli-ment etonnes de Pierre et de Marie, le plus audacieux ne peut que fuir'...

L'existence de Pierre est tendue vers un seul ideal: faire de la recherche scientifique, aupres d'une femme bien-aimee qui, elle aussi, vit pour la recherche scientifique. L'existence de Marie est plus dure, parce qu'& la hantise du labeur s'ajoutent les humbles et fatigantes besognes des femmes. Marie ne peut plus negliger la vie mat^rielle, comme *a* l'epoque de ses etudes *a* la Sorbonne. Et son premier achat, au retour des vacances, a ete un cahier de comptes noir qui porte sur la couverture, en lettres d'or, ce grand mot: DEPENSES.

Pierre Curie gagne maintenant cinq cents francs par mois *a* l'ficole de Physique. En attendant que le dip!6me aggregation permette *a* Marie d'enseigner en France, les cinq cents francs sont l'unique ressource du couple.

Cela serait tres bien: avec cette somme, un manage modeste

peut vivre decemment, et Marie a appris & etre economie. Le difficile est de faire tenir en vingt-quatre heures Tecrasante besogne d'une journee. Marie passe la majeure partie de son temps au laboratoire de Tficole, ou on lui a menage une place. Le laboratoire, c'est le bonheur! Seulement, il y a, rue de la Glaciere, un lit a faire, un parquet a balayer. Il faut que Pierre ait des habits en bon etat et que ses repas soient convenables. Et pas de bonne...

Alors Marie se leve tres tot pour aller au marche et, a la fin du jour, revenant de l'ficole au bras de Pierre, elle entre avec son epoux chez l'epicier, chez le laitier. Ou est le temps oil Tinsouciant Mademoiselle Salodowsaa ignorait les etranges ingredients avec lesquels on compose le bouillon? Madame Pierre Curie met son point d'honneur a les connaitre! Des que son mariage a etc decide, Tetudiante a et6 en cachette demander des lemons de cuisine a la vieille Mme Dlusaa et a Bronia. Elle s'est exercee a faire cuire un poulet, des pommes de terre frites. Elle prepare loyalement de sains repas pour Pierre — Tindulgence meme, et si distrait qu'il ne s'ape^oit meme pas de ce grand effort.

Un pueril amour-propre stimule Marie. Quelle mortification serait la sienne si sa belle-mere francaise demandait quelque jour, devant une omelette manquee, ce que Ton peut bien apprendre aux jeunes filles de Varsovie! Elle lit et relit son livre de recettes de cuisine et l'annote consciencieusement en marge, decrivant en des termes d'une rigueur scientifique ses essais, ses echecs et ses reussites.

Petit a petit, elle grandit en sagesse menagere. Le rechaud a gaz qui, plusieurs fois, s'est permis de calciner un roti, connait maintenant ses devoirs. Avant de sortir, Marie rfege la flamme avec une precision de physicienne, puis, jetant un dernier regard inquiet sur les casseroles qu'elle conne au feu, elle ferme la porte du palier, degringole les Stages et rattrape son mari pour faire avec lui le chemin de Pficole.

Dans un quart d'heure, penchee sur d'autres cornues, elle reglera, du meme geste soigneux, la hauteur de flammeed'un bec de laboratoire'.

Huit heures de recherche scientifique, deux ou trois heures de manage: ce n'est pas assez. Le soir, une fois inscrites dans

les pompeuses colonnes du cahier de comptes — *Entretien de Monsieur. Entretien de Madame* — les depenses quotidiennes, Marie Curie s'assied au bout de la table de bois blanc et s'absorbe dans la preparation du concours d'agregation. De l'autre cote de la lampe, Pierre, la tete inclinee, etablit le programme de son nouvel enseignement de PlScole de Physique. Souvent, sentant sur elle le beau regard profond de son epoux, Marie leve les yeux pour recevoir un message d'amour, d'admiration. Un sourire s'echange entre cet homme et cette femme qui s'aiment. Jusqu'a deux ou trois heures du matin, il y a de la lumi&re aux vitres du logis et, dans le bureau aux deux chaises, s'entend le pianissimo ardent de la page tournee, de la plume qui court.

Au Concours d'Aggregation de l'Enseignement Secondaire, Marie Curie est re^ue premiere. Sans un mot, Pierre a jeté un bras protecteur et fier au cou de sa Polonaise. Enlaces, ils ont gagne la rue de la Glaciere... et a l'instant meme on a gonfle les pneus des bicyclettes, rempli les sacs. En route pour l'Auvergne: voyage d'exploration.

Qu'ils sont prodigues, ces epoux, de leurs forces cerebrales et physiques! Leurs vacances elles-memes sont une debauchee d'energie.

' Un souvenir radieux', ecrira plus tard Marie, ' nous est reste d'ung journee de soleil ou, apres une montee longue et penible, nous traversames la prairie verte et fraiche de TAubrac, dans l'air pur des hauts plateaux. Un autre souvenir vivant est celui d'un soir ou, attardes au crepuscule dans la gorge de la Truyere, nous avons 6t6 particulierement seduits par un air populaire qui se mourait au loin, venant d'une barque qui descendait au fil de l'eau. Ayant bien mal prevu nos Stapes, nous n'avons pu regagner notre logis avant l'aube: une rencontre avec des charrettes, dont les chevaux prirent peur de nos bicyclettes, nous obligea a couper a travers des champs laboures. Nous primes ensuite la route, sur le haut plateau baignd par la lumiere irreeile de la lune, tandis que les vaches qui passaient la nuit dans les enclos venaient gravement nous contempler de leurs grands yeux tranquilles...

Seconde annee de manage. Elle ne differe de la premiere que par Petat de sante de Marie, trouble par une grossesse. Mme Curie a desire cet enfant, mais elle est vexee de se sentir

si mal, de ne pouvoir sans fatigue etudier l'aimantation des aciers, debout devant ses appareils.

En juillet 1897, Pierre et Marie, qui depuis deux ans ne se sont prcsque pas quittes d'une heure, se s6parent pour la premiere fois. Le professeur Salodowsai.est venu passer Yh6 en France et, installe avec sa fille a l'Hotel des Roches Grises de Port-Blanc, il veille sur elle en attendant que Pierre, retenu a Paris, puisse les rejoindre.

Au d^but d'aout, Pierre accourt a Port-Blanc. Croit-on qu'attendri par Tetat de Marie, enceinte de huit mois, il va passer aupres d'elle un ete paisible? Pas du tout! Avec une inconscience de fous — ou plutot de savants — les epoux partent en bicyclette pour Brest, couvrant des etapes aussi longues qu'i l'habitude. Marie a affirme qu'elle ne ressentait aucune fatigue, et Pierre n'a pas demande mieux que de la croire. Il a le vague sentiment qu'elle est un etre surnaturel, qui echappe aux lois humaines.

Cette fois pourtant, le corps de la jeune femme demande gnice. Marie est contrainte, a sa vive humiliation, d'ecourter le voyage et de regagner Paris ou, le 12 septembre, elle donne naissance a une fille, Irene.

L'idee d'opter cntre la vie de famille et la carriere scientifique ne traverse meme pas Tesprit de Marie. Elle est resolute a mener de front Tamour, les maternites, la science et a ne tricher avec rien. Passion et volonte, elle y reussit.

La meme annee, a trois mois d'intervalle, Marie Curie met au monde son premier enfant et le resultat de ses premieres recherches...

Par moments, son acrobatique regime de vie parait impossible a soutenir. Sa sante s'est alteree depuis sa grossesse. Casimir Dlusai et le docteur Vauthier, medecin de la famille Curie, parlent d'une lesion tuberculeuse au poumon gauche. Alarmes par l'heredite inquietante de Marie, dont la mere est morte phtisique, ils conseillent quelques mois de sanatorium. Mais l'entfete les ecoute distraitement et refuse net de leur obeir.

La Decouverte du Radium

UNE jeune mariee tient sa maison, lave sa petite fille et met ses casseroles au feu... et dans le pauvre laboratoire de PÉcole de Physique, une savante accomplit la decouverte la plus importante de la science moderne.

Deux licences, le concours d'agregation, une etude sur Paimantation des aciers trempes: tel est, a la fin de 1897, le bilan de Pactivite de Marie qui, a peine remise de ses couches, retourne au travail.

L'etape suivante, dans le developpement logique de sa carriere, c'est le doctorat. Ici quelques semaines d'indecision. Il s'agit de choisir un theme de recherches qui fournisse une mati&re feconde, originale. Marie, passant en revue les plus recents travaux de physique, cherche un sujet de these.

Dans ce debat capital, les avis de Pierre comptent beaucoup. Il est le chef de laboratoire de Marie, son ' patron'. Et c'est un physicien plus age et bien plus experimente qu'elle. A cote de son epoux, elle se regarde un peu comme une apprentie.

Et cependant, le caractfere de la Polonaise, sa nature intime, ont du grandement influencer sur le choix de ce sujet. Marie porte en elle, depuis Penfance, la curiosite et Paudace des explorateurs. C'est cet instinct qui Pa pousse, jadis, a quitter Varsovie pour decouvrir Paris et la Sorbonne, qui lui a fait pr&fifer une chambre solitaire du quartier latin au douillet appartement des Dlusai. Dans les courses en foret, elle prend toujours le sentier non battu, la piste sauvage.

Elle est comme un voyageur songeant a un grand depart. Le voyageur, penche sur la mappemonde, repere dans une lointaine contree un nom etrange qui excite son imagination et decide soudain d'aller *Ia*, et nulle part ailleurs. Marie, feuilletant les comptes rendus des dernieres etudes experimentales, s'arrete aux travaux du physicien francais Henri Becquerel, publies Pannee precedente. Pierre et elle les connaissaient deja. Elle les relit, les itudie avec son **soin coutumier**.

Après la découverte des rayons X par Roentgen, Henri Poincaré avait eu l'idée de rechercher si des rayons semblables aux rayons X n'étaient pas émis par les corps 'fluorescents', sous l'action de la lumière. Attiré par le même problème, Henri Becquerel avait examiné les sels d'un 'métal rare', l'urane. Mais au lieu de trouver le phénomène prévu, il en avait observé un autre, tout différent, incompréhensible: les sels d'urane émettaient *spontanément*, sans action préalable de la lumière, des rayons d'une nature inconnue. Un composé d'urane, placé sur une plaque photographique entourée de papier noir, impressionnait celle-ci à travers le papier. Et, comme les rayons X, ces étonnants rayons 'uraniques' déchargeaient un électroscope en rendant conducteur l'air ambiant.

Henri Becquerel s'était assuré que ces propriétés ne dépendaient pas d'une insolation préliminaire et qu'elles persistaient lorsque le composé d'urane était maintenu longtemps dans l'obscurité. Il avait découvert le phénomène auquel Marie Curie devait donner plus tard le nom de *radioactivité*. Mais l'origine de ce rayonnement demeurait une énigme.

Les rayons de Becquerel intriguent les Curie au plus haut point. D'où peut provenir l'énergie, minime il est vrai, que dégagent constamment les composés d'urane, sous forme de radiations? Et ces radiations, quelle est donc leur nature? Voilà un excellent thème de recherches, une thèse de doctorat. Le sujet tente Marie d'autant plus que le champ d'exploration est vierge: les travaux de Becquerel sont récents et, dans les laboratoires d'Europe, personne, à sa connaissance, n'a encore approfondi l'étude des rayons uraniques. Comme point de départ, et pour toute bibliographie, il existe les communications présentées par Henri Becquerel à l'Académie des Sciences au cours de l'année 1896. Cela va être passionnant de se lancer à l'aventure, dans un domaine inconnu!

Il ne reste plus qu'à trouver un local où Marie puisse monter ses expériences — et ici commencent les difficultés. Plusieurs démarches de Pierre auprès du directeur de l'école de Physique aboutissent à un assez médiocre résultat: la libre disposition est accordée à Marie d'un atelier vitré, situé au

rez-de-chaussee des batiments de l'lscole. C'est une piexe encombre, suintante de vapeur, qui sert de magasin et de salle de machines. Amenagement technique rudimentaire. Confort: neant.

La jeune femme ne se decourage pas. Privee d'une installation electrique adequate et de tout ce qui constitue le materiel de depart des recherches scientifiques, elle trouve le moyen de faire fonctionner ses appareils dans ce reduit.

Ce n'est pas facile. Les instruments de precision ont des ennemis sournois: Thumidite, les changcmnts de temperature. Le climat de ce petit atelier, fatal aux electrometres sensibles, n'est pas excellent non plus pour la sante* de Marie... Mais ceci, n'est-ce pas, n'a aucune importance! Lorsqu'elle a trop froid, la physicienne se venge en notant dans son carnet de travail les degres centigrades qu'indique le thermometre. Le 6 feVrier 1898, nous trouvons ainsi, parmi les formules et les chiffres: 'Temperature dans cylindre, 6° 25/

Six degres, c'est peu, vraiment! Marie pour marquer son blame, a ajoute dix petits points d'exclamation.

Le premier soin de la candidate au doctorat est de mesurer le 'pouvoir d'ionisation' des rayons de l'uranium— c'est-a-dire leur pouvoir de rendre Pair conducteur de l'dlectriciti et de decharger un electroscope. L'excellente m^thode qu'elle emploie — methode qui sera la de du succes de ses experiences — a ete jadis inventee pour l'etude d'autres phenomenes par deux physiciens qu'elle connait bien: Pierre et Jacques Curie. L'installation utilisee par Marie se compose d'une 'chambre d'ionisation', d'un dectrometre Curie et d'un quartz piezoelectrique.

Au bout de quelques semaines, premier resultat: Marie acquiert la certitude que Pintensite de ce rayonnement surprenant est proportionnelle a la quantity d'uranium contenue dans les echantillons examines et que le rayonnement, qui peut etre mesure avec precision, n'est influencee ni par l'etat de combinaison chimique de l'uranium, ni par les circonstances exterieures, telles que 'l'eclaircissement' ou la temperature,

Constatations bien peu sensationnelles pour le profane mais, pour le savant, captivantes. Il arrive tant (te fois, en

physique, qu'un phenom&ne inexplicable puisse etre rattache, apres de breves investigations, a des lois precedemment connues et, de ce fait, perde aussitot son interet pour le chercheur! Ainsi, dans les romans policiers mal faits, si Ton nous apprend au chapitre trois que la femme d'apparence fatale, qui pourrait bien avoir commis le crime, n'est en realite qu'une honnête bourgeoise et mene une vie sans secrets, nous nous sentons bien decourages et nous cessons aussitot de lire.

Ici, rien de tel. Plus Marie penetre dans l'intimite des rayons de Turanium, plus ils lui apparaissent insolites, d'une essence inconnue. Ils ne sont semblables a rien. Ils ne sont affectes par rien. Malgre leur tres faible puissance, ils ont une extraordinaire 'personnalite'.

Tournant et retournant le mystere dans sa tete, braquee vers la verite, Marie pressent et bientot peut affirmer que Tincomprehensible rayonnement est une propriete *atomique*. Et elle se pose une question: bien que le phenomene n'ait *ete* observe qu'avec Turanium, rien ne prouve que l'uranium soit le seul element chimique capable de le provoquer. Pourquoi d'autres corps ne possederaiient-ils pas le meme pouvoir? C'est peut-etre *par hasard* que les rayons ont ete d'abord decouverts dans Puranium, auquel *Hi* sont restes lies dans F esprit des physiciens. Il faut, maijntenant, les chercher ailleurs. ;

Aussitot pense, aussitot fait! Abandonnant Tetude de l'uranium, Marie entreprend Pexamen de *tous les corps chimiques connus*. Et le resultat ne se fait pas attendre. Les composes d'un autre corps, le *thorium*, emettent, eux aussi, des rayons spontanés, semblables a ceux de Turanium, et d'une intensite analogue. La jeune femme avait vu clair: le phenomene n'est nullement l'apanage du seul uranium et il devient n^cessaire de lui donner une denomination distincte. Madame Curie propose le nom de *radioactivite*. Les corps tels que l'uranium et le thorium, doues de cette 'radiancie' particuliere, s'appelleront des *radio-elements*.

La radioactivity intrigue tellement la physicienne qu'elle ne se lasse pas d'etudier— toujours par la meme methode— les matieres les plus diverses. Curiosity, feminine et merveil-leuse curiosity, premiere vertu du savant, que Marie posside

au plus haut point! Au lieu de borner ses observations aux composés simples, sels et oxydes, elle a soudain envie de puiser dans la collection de minéraux de Pficole de Physique et de faire subir à divers échantillons, au hasard, pour s'amuser, cette espèce de visite douanière qu'est l'épreuve de l'électromètre. Pierre Papprouve et choisit avec elle les fragments veinés, durs ou friables, aux formes baroques, qu'elle s'est mis en tête d'examiner.

L'idée de Marie est simple — simple comme les trouvailles du génie. Au 'palier*' de travail où Madame Curie se trouve, des centaines de chercheurs seraient restés 'en panne' pour des mois, peut-être des années. Ayant passé en revue les corps chimiques connus, et découvert — comme Ta fait Marie — le rayonnement du thorium, ils eussent continué de se demander en vain d'où provenait la radioactivité mystérieuse. Marie, elle aussi, s'interroge et s'étonne. Mais sa surprise se traduit en actes féconds. Elle a épuisé les possibilités évidentes: à présent elle se tourne vers Pinsonde, Pinconnu.

Elle sait d'avance ce que va lui apprendre l'examen des minéraux, ou plutôt elle croit le savoir. Les échantillons qui ne recèlent ni uranium, ni thorium, se révéleront totalement 'inactifs'. Les autres, contenant de l'uranium ou du thorium, seront radioactifs.

Les faits confirment ces prévisions. Rejetant les minéraux inactifs, Marie s'attache aux autres, et mesure leur radioactivité. Ici, coup de théâtre: cette radioactivité se révèle *beaucoup plus forte* que celle que l'on pouvait normalement prévoir d'après la quantité* d'uranium ou de thorium contenue dans les produits examinés!

— Ce doit être une erreur d'expérience... pense la jeune femme — car, devant un phénomène inattendu, le doute est la première réaction du savant.

Marie recommence ses mesures, sans s'émouvoir, avec les mêmes produits. Elle les recommence dix fois, vingt fois. Et il lui faut bien se rendre à l'évidence: les quantités d'uranium et de thorium qui se trouvent dans les minéraux ne suffisent nullement à justifier l'intensité exceptionnelle du rayonnement qu'elle observe.

D'où vient cette radioactivité* excessive, anormale? Une

seule explication est possible: les minéraux doivent contenir, en petite quantité, une substance *beaucoup plus fortement radioactive* que l'uranium et le thorium.

Mais quelle substance, puisque dans ses expériences précédentes, Marie a déjà examiné *tous les éléments chimiques connus*?

La savante répond à la question avec la sûreté et la magnifique audace des très grands esprits. Elle émet une hypothèse hardie: les minéraux recèlent certainement une matière radioactive qui est, en même temps, un élément chimique inconnu à ce jour — *un corps nouveau!*

Un corps nouveau! Hypothèse fascinante, tentante... mais hypothèse. Jusqu'ici, la substance puissamment radioactive n'existe que dans l'imagination de Marie et dans celle de Pierre. Mais elle y existe bien! Marie, un jour, dira à Bronia d'une voix contenue, ardente:

— Tu sais, le rayonnement que je ne pouvais m'expliquer vient d'un élément chimique inconnu... L'élément est là; il ne reste qu'à le trouver! Nous en sommes sûrs! Des physiciens auxquels nous en avons parlé croient à une erreur d'expérience, nous conseillent d'être prudents. Mais je suis persuadée que je ne me trompe pas!

Minutes uniques, d'une vie unique. Les profanes se font du chercheur et de sa découverte une idée romanesque qui est totalement fautive. 'L'instant de la découverte' n'existe pas toujours. Les travaux d'un savant sont trop tenus pour que, dans le cours de son pénible travail, la certitude de la réussite crépite soudain comme un éclair et peblouisse de ses feux. Marie, debout devant ses appareils, n'a peut-être pas éprouvé l'ivresse subite du triomphe. L'ivresse s'est répandue sur plusieurs jours de labeur décisif, enfiévrée par une magnifique espérance. Mais il a dû être bien exaltant, le moment où, ayant vérifié par un raisonnement rigoureux de son cerveau qu'elle tenait la piste d'une matière inconnue, Marie a confié ce secret à son aide, à son alliée. Sans qu'aucune parole attendrie fut échangée, les deux sœurs ont dû revivre, en une enivrante bouffée de souvenirs, les années d'attente, les sacrifices mutuels, leur ardue vie d'étudiantes, pleine de rêve et de foi.

Il y a quatre ans à peine, Marie écrivait;

La vie n'est facile pour aucun de nous. Mais quoi, il faut avoir de la perseverance, et surtout de la confiance en soi. Il faut croire que Ton est doué pour quelque chose, et que, cette chose, il faut donc l'atteindre coûte que coûte.

Cette 'chose*' e'tait de jeter la Science sur une voie insoupçonnée.

En une communication à l'Académie, présentée par le professeur Lippmann et publiée aux *Comptes Rendus* de la séance du 12 avril 1898, 'Marie Salodowsaa-Curie' annonce la présence probable dans les minerais de pechblende d'un corps nouveau, doué d'une radioactivité puissante:

.. Deux minéraux d'uranium: la pechblende (oxyde d'urane) et la chalcocite (phosphate de cuivre et d'uranyle) sont beaucoup plus actifs que l'uranium lui-même. Ce fait est très remarquable et porte à croire que ces minéraux peuvent contenir un élément beaucoup plus actif que l'uranium...

C'est la première étape de la découverte du radium.

Par le pouvoir de son intuition, Marie s'est démontrée à elle-même que la substance inconnue *doit être*. Elle en décide l'existence. Mais il reste à forcer son incognito. Il faut maintenant vérifier l'hypothèse par l'expérience, isoler la matière. Il faut pouvoir publier: 'Elle est là. Je l'ai vue.'

Pierre Curie a suivi avec un intérêt passionné les progrès rapides des expériences de sa femme. Sans se mêler directement au travail, il a fréquemment aidé Marie de ses remarques, de ses conseils. Devant le caractère stupéfiant des résultats obtenus, il décide d'abandonner momentanément son étude sur les cristaux et de joindre ses efforts à ceux de Marie pour saisir la substance nouvelle.

Ainsi, lorsque Timmensite d'une tâche pressante suggère, exige une collaboration, un grand physicien apparaît aux côtés de la physicienne — un physicien qui est le compagnon de sa vie.

Trois ans plus tôt, l'amour a uni cet homme et cette femme exceptionnels. L'amour, et peut-être une prescience mystérieuse, un infallible instinct de l'équipe.

Les forces de combat sont maintenant doublees. Dans le petit atelier humide de la rue Lhomond, deux cerveaux, quatre mains cherchent le corps inconnu. Et dorenavant, dans l'oeuvre des Curie, il sera impossible de distinguer la part de chacun. Nous savons que Marie, ayant choisi comme sujet de these l'etude des rayons de l'uranium, a decouvert que d'autres substances etaient, elles aussi, radioactives. Nous savons qu'a la suite d'examen de mineraux, elle a pu annoncer l'existence d'un element chimique nouveau, puissamment radioactif, et que c'est l'importance capitale de ce resultat qui a pousse Pierre Curie a interrompre des recherches toutes differentes pour tenter d'isoler l'element. A present — mai ou juin 1898 — commence une association dans l'effort qui durera huit annees et sera brutalement detruite par un accident mortel.

Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas rechercher ce qui, durant ces huit années, revient a Marie, et ce qui revient a Pierre. Ce serait ce que les epoux n'ont pas voulu. Le g&iie personnel de Pierre Curie nous est connu par l'oeuvre originaire qu'il a accomplie avant la collaboration. Le genie de sa femme nous apparait dans l'intuition premiere de la decouverte, dans ce foudroyant depart. Il nous reapparaîtra solitaire, ce genie, lorsque, veuve, Madame Curie portera sans flechir le poids d'une science nouvelle et que, de recherches en recherches, elle la conduira a son epanouissement harmonieux. Nous avons donc les preuves formelles que, dans cette magnifique alliance d'un homme et d'une femme, l'echange fut egal

Qu'une telle certitude suffise a notre curiosite, a notre admiration. Ne separons plus deux etres pleins d'amour dont les écritures alternent et se melent sur les pages des carnets de travail couvertes de formules, deux etres qui signeront ensemble presque toutes leurs publications scientifiques. Ils écriront: '*Nous avons trouve. • Nous avons observe..*' et, contraints quelquefois par les faits de distinguer leurs roles, ils emploieront cette formule emouvante:

Certains mineraux contenant de l'uranium et du thorium (pechblende, chalcocite, uranite) sont tres actifs au point de vue de l'emission des rayons de Becquerel. *Dans un travail anterieur, l'un de nous a montre* que leur activity est mSme plus grande que celle de l'uranium et du thorium et a emis l'opinion que cet effet etait

dd a quelque autre substance tres active renfermee en petite quantite dans ces mineraux...

(Pierre et Marie Curie, *Comptes Rendus* du 18 juillet 1898.)

Les Curie recherchent la 'substance tres active' dans un minerai d'urane, la pechblende. A l'etat brut, la pechblende s'est revelee quatre fois plus radioactive que l'oxyde d'urane pur qu'elle contient. Mais la composition de ce minerai est connue d'une maniere assez precise... Il faut que l'element nouveau s'y trouve en quantites bien faibles pour avoir echappe jusqu'ici a l'attention des savants, a la rigueur des analyses chimiques!

D'apres leurs calculs — calculs 'pessimistes', comme ceux des vrais physiciens, et qui, entre deux probabilites, s'arretent toujours a la moins souriante — Pierre et Marie estiment que le minerai doit receler au maximum un pour cent de la substance nouvelle. Ils se disent que c'est bien peu... Quelle consternation serait la leur s'ils savaient que Pelement radio-actif inconnu ne figure meme pas, dans la pechblende, pour un *millionieme*!

Patiemment, ils commencent leur prospection, en employant une methode de leur invention, basee sur la radioactivite: ils separent, par les procedes ordinaires de l'analyse chimique, tous les corps dont est constitue la pechblende, puis ils mesurent la radioactivity de chacun des produits obtenus. Par eliminations successives, ils voient peu a peu la radioactivite 'anormale' se refugier dans certaines portions du minerai. Plus leur travail progresse, plus ils restreignent le champ de la recherche. C'est exactement la technique qu'emploient les policiers lorsqu'ils fouillent, un a un, les immeubles d'un quartier pour depister et arreter un malfaiteur.

Mais ici, il n'y a pas qu'un malfaiteur: la radioactivity se concentre principalement dans *deux* fractions chimiques de la pechblende. Pour M. et Mme Curie, c'est le signe de l'existence de deux corps nouveaux distincts. D'^s juillet 1898, ils sont en mesure d'annoncer la d6couverte d'une de ces deux substances.

— Il faut que tu * lui 'trouve un nom! a dit Pierre a sa jeune femme.

Celle qui fut Mile Salodowsaa reflechit un moment en silence. Puis, son coeur s'ellegant vers sa patrie rayee de la carte du monde, elle songe, vaguement, que Pevenement scientifique sera public en Russie, en Allemagne, en Autriche — chez les oppresseurs — et elle repond timidement:

— Si nous Pappelions le 'polonium'?

Dans les *Comptes Rendus* de juillet 1898, on lit:

.. .Nous croyons que la substance que nous avons retiree de la pechblende contient un metal non encore signale, voisin du bis-muth par ses proprietes analytiques. Si Pexistence de ce nouveau metal se confirme, nous proposons de Pappeler *polonium*, du nom du pays d'origine de Tun de nous.

Le choix de ce nom prouve qu'en devenant une Frangaise et une physicienne, Marie n'a pas renie les enthousiasmes de sa jeunesse. Autre chose encore nous le prouve: avant meme que la note pour P Academic des Sciences: ' Sur une substance nouvelle radioactive contenue dans la pechblende' ait paru aux *Comptes Rendus*, Marie en avait envoye le manuscrit dans son pays natal, a ce Joseph Bogusai qui dirige le laboratoire du Musee de FIndustrie et de F Agriculture ou elle tanta jadis ses premieres experiences. La communication fut publiee a Varsovie dans une 'revue mensuelle de photographie' appelee *Swiatlo*, presque en meme temps qu'a Paris.

La vie ne s'est pas modifiee dans le logement de la rue de la Glaciere. Marie et Pierre travaillent encore plus que de coutume, voila tout. Lorsque sont venues les chaleurs de Tete, Marie a trouve le temps d'acheter, aux Halles, des paniers de fruits et, comme a Fhabitude, elle a mis en pots les confitures pour l'hiver, selon des recettes en usage dans la famille Curie. Puis elle a ferme les volets de ses fenetres, qui donnent sur des feuillages rissoles, elle a enregistre a la gare d*Orleans les deux bicyclettes et, ainsi que des milliers d'autres jeunes parisiennes, elle est partie en vacances avec son mari et sa fille.

Le menage a loue une maison de paysans a Auroux, en Auvergne. Quel soulagement de respirer de Pair pur, apres Fatmosphère nocive de la rue Lhomond! Les Curie font des excursions a Mende, au Puy, a Clermont, au Mont-Dore. lis

montent et descendent des cotes, ils visitent des grottes, ils se baignent dans les rivières. Chaque jour, seuls dans la campagne, ils parlent de ce qu'ils appellent leurs 'nouveaux mitaux', le polonium et *Vautre* — celui qui reste à découvrir. En septembre, ils retrouveront l'atelier humide, les minéraux ternes. Et, avec une ardeur fraîche, ils reprendront leurs recherches.

Un chagrin altere pour Marie l'enivrement du travail: les Dlusai sont sur le point de quitter Paris. Ils ont décidé de s'établir en Pologne et de construire à Zaaopane, dans les montagnes des Carpathes, un sanatorium destiné aux tuberculeux. Les adieux de Marie et de Bronia sont très tristes. Marie perd son amie, sa protectrice. Pour la première fois, elle a le sentiment de Pexil.

Quelques notes, tracées par Mme Curie en cette memorable année 1898, nous paraissent dignes d'être citées, malgré leur caractère prosaïque — ou peut-être, à cause de ce caractère.

Celles-ci se trouvent dans la marge d'un livre appelé: 'La Cuisine Bourgeoise', en regard d'une recette de gelée de groseilles:

J'ai pris huit livres de fruits et le menic poids de sucre cristallise. Après une ébullition de dix minutes, j'ai passé le mélange à travers un tamis assez fin. J'ai obtenu quatorze pots de très bonne gelée, non transparente, qui a pris parfaitement.

Dans un cahier d'écolier couvert de toile grise, où la jeune mère a inscrit, jour après jour, le poids de sa petite Irène, son régime et l'apparition de ses dents de lait, on lit à la date du 20 juillet 1898, une semaine après la publication de la découverte du polonium:

Irene fait 'merci' avec la main... elle marche maintenant très bien à quatre pattes, Elle dit: 'Gogli, gogli, go.' Elle reste toute la journée au jardin (Sceaux) sur un tapis. Elle se roule, se lève, s'assoit...

Du 15 août, à Auroux:

Irene a percé sa septième dent, en bas, à gauche. Elle se tient debout une demi-minute toute seule. Depuis trois jours on la baigne dans la rivière. Elle crie, mais aujourd'hui (quatrième bain) elle s'est arrêtée de crier et elle a joué en tapant dans l'eau.

Elle joue avec le chat et court apres lui en poussant des cris de guerre. Elle n'a plus peur des etrangers. Elle chante beaucoup. Elle monte sur la table, quand elle est sur sa chaise...

Trois mois plus tard, le 17 octobre, Marie note avec fierte:

Irene marche tres bien, et ne marche plus a quatre pattes.

Et le 5 Janvier 1899:

Irene a quinze dents!

Entre ces deux notes — celle du 17 octobre 1898 ou Irene ne marche plus a quatre pattes et celle du 5 Janvier 1899 ou elle a quinze dents — et peu apres la note sur les pots de confitures, on trouve une note encore, digne de remarque.

Elle a ~~ete~~^{et} redigee par Marie et Pierre Curie, et par un collaborateur appele G. Bemont. Destinee a l'Academie des Sciences, et publiee dans les *Comptes Rendus* de la seance du 26 decembre 1898, elle annonce l'existence dans la preparation d'un deuxieme element chimique radioactif.

Voici quelques lignes de cette communication:

... Les diverses raisons que nous venons d'enumerer nous portent a croire que la nouvelle substance radioactive renferme un element nouveau, auquel nous proposons de donner le nom de RADIUM.

La nouvelle substance radioactive renferme certainement une tres grande proportion de baryum: malgre cela la radioactivite est considerable. La radioactivite du radium doit donc etre enorme.

Quatre Annees dans un Hangar

UN homme, pris au hasard dans la foule, et qui lit le compte rendu de la decouverte du radium, ne doute pas un instant que le radium existe: les etres dont le sens critique n'a pas ete affine, et en meme temps deforme par une culture specialisee, gardent une imagination fraiche. lis sont prêts a admettre un fait inattendu, si extraordinaire qu'il puisse paraître, et a s'en émerveiller.

Un peu differente est la facon dont un physicien, un confrere des Curie, accueille la nouvelle. Les particularites du polonium et du radium bouleversent les theories fondamentales auxquelles les savants croient depuis des siecles. Comment expliquer le rayonnement spontane des corps radioactifs? Cette decouverte ebranle un monde de notions acquises, et contredit les idees les plus robustement etablies sur la composition de la matiere. Aussi le physicien se tient-il sur la reserve. Il est violemment interesse par le travail de Pierre et de Marie Curie, il en concoit les prolongements infinis, mais il attend, pour se faire une opinion, qu'aient ete obtenus des resultats decisifs.

L'attitude d'un chimiste est plus categorique encore. Par definition, un chimiste ne croit a l'existence d'un corps nouveau que lorsqu'il avuce corps, lorsqu'il Ta touche, pes(£, examine, confronte avec des acides, mis dans un flacon, et lorsqu'il a determine son 'poids atomique'.

Or, jusqu'a present, *personne ria vu de radium*. Personne ne connaît le poids atomique du radium. Et les chimistes, fiddles a leurs principes, concluent: Tas de poids atomique, pas de radium. Montrez-nous du radium, et nous vous croirons'.

Pour montrer du polonium et du radium aux sceptiques, pour prouver a l'univers l'existence de leurs *enfants' et pour achever de s'en convaincre eux-memes, M. et Mme Curie devront travailler pendant quatre ans.

Le but est d'obtenir du radium et du polonium purs. Dans les produits les plus fortement radioactifs que les savants aient prepares, ces deux substances ne figurent qu'& l'etat de traces

insaisissables. Pour isoler les nouveaux metaux, il va falloir traiter de tres grosses quantites de matiere premiere.

Ici trois questions angoissantes se posent:

Comment se procurer une quantite suffisante de minerai ?

Dans quel local effectuer le traitement ?

Avec quel argent payer les frais inevitables du travail ?

La pechblende, ou se cachent polonium et radium, est un minerai precieux que Ton traite aux mines de Saint-Joachimsthal, en Boheme, pour en retirer les sels d'urane utilises dans l'industrie du verre. Des tonnes de pechblende couteraient cher. Beaucoup trop cher pour le menage Curie!...

L'ingeniosite va suppléer a la fortune. D'apres les previsions des deux savants, l'extraction de Turanium devrait laisser intactes les traces de polonium et de radium que contient le minerai. Rien ne suppose donc a ce que Ton retrouve ces traces dans les residus. Or, si la pechblende brute est couteuse, ses residus, apres traitement, n'ont qu'une valeur minime. En demandant a un colloque autrichien une recommandation pour les directeurs de la mine de Saint-Joachimsthal, il ne serait peut-etre pas impossible d'obtenir, a des conditions raisonnables, une quantite importante de ces residus ?

C'est tres simple. Encore fallait-il y penser.

Encore faut-il acheter la matiere premiere et payer son transport a Paris, Pierre et Marie prelevent la somme necessaire sur leurs tres modestes economies. Ils n'ont pas la naivete de demander des credits officiels... Si deux physiciens, qui se trouvent sur la piste d'une decouverte immense, sollicitaient de l'Universite de Paris ou du Gouvernement une subvention pour acheter des residus de pechblende, on leur rirait au nez. En tout cas, leur lettre se perdrait dans les dossiers de quelque bureau, et il leur faudrait attendre des mois avant d'obtenir une reponse, probablement defavorable. Des traditions et des principes de la Revolution fran^aise, qui crea le systeme metrique, fonda l'ecole Normale, et en maintes circonstances encouragea les sciences, l'Etat ne semble avoir retenu, apres plus d'un siecle, que les facheuses paroles prononcees par Fouquier-Tinville a l'audience oil Lavoisier fut condamne a la guillotine: 'La Republique n'a pas besoin de savants'.

Ne pourrait-on, tout au moins, trouver dans un des nombreux batiments qui dependent de la Sorbonne un local de travail convenable et le preter aux Curie? Il parait que non! Apres de vaines demarches, Pierre et Marie reviennent, bredouilles, a leur point de depart, c'est-a-dire a l'Ecole de Physique ou enseigne Pierre, au petit atelier qui abrita les premiers essais de Marie. L'atelier donne sur une cour et, de l'autre cote de la cour, il y a une baraque de bois, un hangar abandonne dont le toit vitre est en si triste etat qu'il laisse passer la pluie. Jadis, la Faculte de Medecine utilisait ce reduit comme salle de dissection, mais depuis bien longtemps l'endroit n'a meme plus etc juge digne d'heberger des cadavres. Pas de plancher: une vague couche de bitume couvre le sol. Comme mobilier, quelques tables de cuisine vetustes, un tableau noir qui a echoue la on ne sait pourquoi, et un vieux poele de ton te, au tuyau rouille.

Un ouvrier ne travaillerait pas volontiers en un pareil lieu. Marie et Pierre s'y rc'signent pourtant. Le hangar a un avantage: il est si peu tentant, si miserable, que personne ne songe a leur en refuser la libre disposition. Le directeur de l'Ecole, Schutzenberger, a constamment temoigne a Pierre Curie de la bienveillance et il regrette, sans doute, de n'avoir pas mieux a lui offrir. Toujours est-il qu'il ne lui offre rien d'autre, et que les epoux, bien contents de n'etre pas sur le pave avec leur materiel, remercient, disent 'que cela fera Faffaire, qu'ils s'arrangeront'.

Tandis qu'ils prennent possession de ce domaine, une rponse leur parvient d'Autriche. Bonnes nouvelles! Par extraordinaire, les residus des recentes extractions d'uranium n'ont pas etc disperses. La matiere inutile a etc entassee dans un terrain vague, plante de pins, qui borde la mine de Saint-Joachimsthal. (irace a l'intervention du professeur Succs et de l'Academic des Sciences de Vienne, le gouvernement autrichien, qui est le proprietaire de cette usine d'fitat, a decide de mettre *gracieusement* une tonne de residus a la disposition des deux lunatiques qui pretendent en avoir besoin. Si ceux-ci desirent recevoir ensuite une quantite plus grande de matiere, elle leur sera cedee par la mine aux conditions les meilleures.

Un matin, une lourde voiture a chevaux, semblable a celles

qui transportent le charbon, s'arrete rue Lhomond, devant rficole de Physique. On previent Pierre et Marie. lis se pr[^]cipitent au dehors, nu-tete, en tabliers de laboratoire. Pierre garde son calme habituel mais Marie, a la vue des sacs que dechargent les hommes de peine, ne peut contenir sa joie. C'est la pechblende, sa pechblende, dont, il y a quelques jours, un avis de la gare de marchandises avait annonce l'arrivee! Toute febrile de curiosite et d'impatience, elle veut, sans attendre, ouvrir un des sacs et contempler son tresor. Elle coupe les ficelles, deplie la toile grossiere. Elle plonge ses deux mains dans le minerai brun et terne auquel des aiguilles de pins de Bohcme sont restees melees.

C'est *Ia* que se cache le radium. C'est de la que Marie va Textraire, dut-elle traiter une montagne de cette chose inerte, qui ressemble a la poussiere des chemins.

Dans une mansarde, Marya Salodowsaa a vecu les moments les plus enivrants de son existence d'etudiante. Marie Curie va connaitre a nouveau, dans une baraque delabree, des joies merveilleuses. Strange recommencement, oil un bonheur apre et subtil (que sans doute pas une femme, avant Marie, n'avait eprouve) choisit par deux fois le decor le plus miserable.

Le hangar de la rue Lhomond est un modele d'inconfort. L'ete il est, a cause du toit vitre, brulant comme une serre. En hiver, on ne sait s'il faut souhaiter le gel ou la pluie. S'il pleut, l'eau tombe goutte a goutte, avec un bruit doux, agacant, sur le sol ou sur les tables de travail, a des endroits que les physiciens reperent pour n'y jamais placer un appareil. S'il gele, on gele. Il n'y a pas de remede. Le poele, meme bourre a blanc, est une deception complete. En s'en approchant & le toucher, Ton recoit un peu de chaleur, mais des que Ton s'eloigne d'un pas, Ton rentre dans la zone de glace.

Il faut bien, d'ailleurs, que Marie et Pierre s'accoutument aux cruantes de la temperature exterieure: Tinstallation technique, inexistante, ne comporte pas de 'hottes* pour appeler au dehors les gaz nuisibles et la plupart des traitements doivent etre faits dans la cour, en plein air. Qu'une averse survienne, et les physiciens **retransportent en hate leurs**

appareils dans le hangar. Afin de continuer leur travail sans être suffoqués, ils établissent des courants d'air en ouvrant la porte et les fenêtres.

C'est dans ces conditions que M. et Mme Curie travailleront de 1896 à 1902.

Au cours de la première année, ils s'occupent ensemble du travail de séparation chimique du radium et du polonium, et ils étudient le rayonnement des produits actifs qu'ils obtiennent. Bientôt, ils jugent plus efficace de séparer leurs efforts. Pierre Curie tente de préciser les propriétés du radium, de faire connaissance avec le nouveau métal. Marie poursuit les traitements qui permettront d'obtenir des sels de radium pur.

Dans cette division du travail, Marie a choisi le 'métier d'homme': elle accomplit une tâche de manœuvre. Sous le hangar, son époux s'absorbe dans des expériences délicates. Dans la cour, vêtue de son vieux sarrau souillé de poussière et de taches d'acides, les cheveux au vent, entourée de fumées qui lui piquent les yeux et la gorge, Marie est, à elle seule, une sorte d'usine.

'J'ai été amenée à traiter jusqu'à vingt ailogrammes de matière à la fois', écrit-elle, 'ce qui avait pour effet de remplir le hangar de grands vases pleins de précipités et de liquides. C'était un travail exténuant que de transporter les récipients, de transvaser les liquides et de remuer, pendant des heures, la matière en ébullition dans une bassine de fonte.'

Mais le radium veut garder son mystère. Il ne met aucune bonne volonté à se faire connaître des humains. Or il est le temps où Marie, naïvement, prévoyait *un pour cent* de radium dans les résidus de pechblende! Le rayonnement de la substance nouvelle est si puissant qu'une quantité infime de radium, disséminée dans le minerai, est la source de phénomènes frappants, que l'on peut observer et mesurer aisément. Le difficile, l'impossible, c'est d'isoler la quantité minuscule, de la séparer de la gangue à laquelle elle est intimement mêlée.

Les journées de travail deviennent des mois, deviennent des années. Pierre et Marie ne perdent pas courage. Cette matière qui leur résiste, les fascine. Unis par leur tendresse et par leurs passions intellectuelles, ils ont, dans un baraquas

de planches, l'existence 'antinaturelle' pour laquelle ils ont été créés, elle comme lui.

'Nous étions, à cette époque, entièrement absorbés par le nouveau domaine qui s'ouvrait devant nous, grâce à une découverte inespérée', écrira Marie. 'Malgré les difficultés de nos conditions de travail, nous nous sentions très heureux. Nos journées s'écoulaient au laboratoire. Dans notre hangar si pauvre régnait une grande tranquillité; parfois, en surveillant quelque opération, nous nous promenions de long en large, causant de travail présent et futur; quand nous avions froid, une tasse de thé chaud, prise auprès du poêle, nous reconfortait. Nous vivions dans une préoccupation unique, comme dans un rêve.'

Lorsque Pierre et Marie quittent un instant leurs appareils et bavardent paisiblement, leurs propos sur ce radium dont ils sont épris passent du transcendant au pueril.

— Je me demande comment 'il' sera, quel sera son aspect, dit un jour Marie avec la curiosité fiévreuse d'un enfant à qui Ton a promis un jouet. Toi, Pierre, sous quelle forme est-ce que tu l'imagines ?

— Je ne sais pas... répond doucement le physicien. Je voudrais, figure-toi, qu'il eût une très belle couleur.

Au cours des années 1899 et 1900, Pierre et Marie publient un mémoire sur la découverte de la 'radioactivité induite' provoquée par le radium, un autre sur les effets de la radioactivité, un autre encore sur la charge électrique transportée par les rayons. Enfin ils rédigent pour le Congrès de Physique de 1900 un rapport général sur les substances radioactives, qui suscite chez les savants un immense intérêt.

Marie a continué de traiter, à l'aiguille, les tonnes de résidus de pitchblende qui lui ont été envoyées, en plusieurs fois, de Saint-Joachimsthal. Avec sa terrible patience, elle a été chaque jour, pendant quatre années, à la fois un savant, un ouvrier spécialisé, un ingénieur et un homme de peine. C'est grâce à son cerveau et à ses muscles que des produits de plus en plus concentrés, de plus en plus riches en radium, ont pris place sur les vieilles tables du hangar.

Madame Curie approche du but. Le temps n'est plus où, debout dans la cour, enveloppée d'acres fumées, elle surveillait de lourdes bassines de matière en fusion. Voudrait-elle venir

l'etape de la purification et de la ' cristallisation fractionnee' des solutions fortement radioactives. C'est a present qu'il faudrait disposer d'un local minutieusement propre, d'appareils parfaitement proteges contre le froid, la chaleur, la saleté!.. . Dans le pauvre hangar ouvert a tous les vents flottent des poussieres de fer et de charbon qui, au desesper de Marie, viennent s'agglomerer aux produits purifies avec tant de soin. Elle a le cceur serre devant ces accidents quotidiens, qui usent son temps et ses forces.

Pierre, lui, est tellement las de l'interminable lutte qu'il serait tres pres de l'abandonner. Entendons-nous: il ne songe pas a delaisser l'etude du radium et de la radioactivite, mais il renoncerait volontiers, pour l'instant, a cette operation particuliere: *preparer du radium pur*. Les obstacles paraissent insurmontables. Ne pourrait-on reprendre plus tard le travail, dans des conditions meilleures? Plus attache a la signification des phenomenes de la nature qu'a leur realite materielle, Pierre Curie est excede de voir les pietres resultats auxquels aboutissent les efforts epuisants de Marie. Il lui conseille un armistice.

Il a compte sans le caractere de sa femme. Marie veut isoler du radium et elle en isolera. Elle meprise la fatigue, la difficulte, et jusqu'aux lacunes de son propre savoir, qui lui compliquent la tache. Elle n'est, apres tout, qu'une *tres* jeune savante. Elle n'a pas encore la silete, la grande culture de Pierre, qui travaille depuis vingt annees, et parfois elle se heurte a des phenomenes ou a des methodes qu'elle connaît mal, et pour lesquels il lui faut, en hate, se documenter.

Tant pis! Le regard bute, sous son grand front, elle s'accroche a ses appareils, a ses coupelles.

En 1902, quarante-cinq mois apres le jour ou les Curie annonçaient l'existence probable du radium, Marie remporte enfin la victoire de cette guerre d'usure. Elle reussit a preparer un decigramme de radium pur, et elle fait une premiere determination du poids atomique de la substance nouvelle, qui est de 225.

Les chimistes incredules — il en restait quelques-uns — n'ont plus qu'i s'incliner devant les faits, devant la surhumaine obstination d'une femme.

Le radium existe officiellement.

Il est neuf heures du soir. Pierre et Marie sont dans leur maison du boulevard Kellermann. Elle leur va bien, cette maison... Du boulevard, on voit trois rangées d'arbres masquent à demi les fortifications, on n'aperçoit qu'un mur triste, une porte minuscule. Mais derrière le pavillon à un étage se trouve, caché à tous les yeux, un étroit jardin de province, assez joli, très silencieux. Et par la 'barrière' de Gentilly, on peut, à bicyclette, s'évader vers la banlieue, vers les bois.

Le vieux docteur Curie s'est retiré dans sa chambre. Marie a baigné et couché sa fille et elle est restée un long moment auprès du petit lit. C'est un rite. Lorsque l'irritation, le soir, ne sent pas sa mère auprès d'elle, elle l'appelle inlassablement de ce 'Me!' qui, pour nous, remplacera à jamais 'Maman'. Et Marie, s'inclinant devant l'implacabilité de ce bébé de quatre ans, gravit l'étagère, s'assied au chevet de l'enfant et reste là, dans l'obscurité, jusqu'à ce que la jeune voix le cède à un souffle léger. Alors seulement elle redescend auprès de Pierre, qui déjà s'impatiente. Malgré sa douceur, c'est le mari le plus envahissant, le plus jaloux. Il s'est si bien habitué à la constante présence de sa femme que la moindre éclipse l'empêche de penser à Païse. Que Marie s'attarde un instant de trop auprès de sa fille et il accueillera son retour d'un reproche navré :

— Tu ne t'occupes que de cette enfant!

Pierre marche lentement par la pièce. Marie s'assied, et fait quelques points à Pourlet inachevé du nouveau tablier d'Irène. Un de ses principes est de ne jamais acheter pour la petite des vêtements tout faits : elle les juge trop ornés et incommodes. Au temps où Bronia habitait Paris, les deux sœurs taillaient ensemble les robes de leurs filles, selon des modèles de leur invention. Ces modèles servent encore à Marie...

Mais ce soir, elle ne peut fixer son attention. Nerveuse, elle se lève, pose son ouvrage. Et, soudain :

— Si nous allions un instant là-bas ?

Elle a eu un accent de supplication bien superflu, car Pierre, comme elle, brûle de retourner au hangar qu'ils ont quitté il y a deux heures. Le radium, fantasque comme un vivant, attachant comme un amour, les rappelle vers sa demeure.

La journee de travail a ete rude, et le plus raisonnable serait que les deux savants prissent du repos. Mais Pierre et Marie ne sont pas toujours raisonnables. Ils mettent leurs manteaux, previennent le docteur Curie de leur fugue et s'esquivent... Ils vont a pied, bras dessus, bras dessous, cchangeant peu de mots. Ayant suivi les rues populeuses de ce quartier excentrique, depasse des ateliers d'usine, des terrains vagues, des immeubles modestes, ils arrivent rue Lhomond, traversent la cour. Pierre met la cle dans la serrure. La porte grince, comme elle a grince mille et mille fois, et les revoici dans leur domaine, dans leur reve.

— N'allume pas! prononce Marie. Puis elle ajoute, avec un petit rire:

— Tu te souviens du jour ou tu m'as dit: 'Je voudrais que le radium eut une belle couleur' ?

La realite qui enchante Pierre et Marie depuis quelques mois est plus adorable encore que le souhait naif de jadis. Le radium a bien autre chose qu'une 'belle couleur': il est spontanement lumineux! Et, dans le hangar sombre ou les precieuses parcelles, en leurs minuscules recipients de verre, sont — faute d'armoires — posees sur des tables, sur des planches clouees au mur, leurs silhouettes phosphorescentes, bleuâtres, brillent, suspendues dans la nuit.

— Regarde... regarde! murmure la jeune femme.

Elle s'avance avec precaution, cherche, trouve a tatons une chaise de paille, s'assied. Dans l'obscurite, dans le silence, les deux visages se tendent vers les pales lueurs, les mystereuses sources de rayons, vers le radium — leur radium! Le corps penche, la tete avide, Marie a repris l'attitude qui etait la sienne, une heure plus tot, au chevet de son bel enfant endormi.

La main de son compagnon effleure ses cheveux.

Elle se souviendra toujours de ce soir de vers luisants, de cette feerie.

La Vie Difficile

L'EXISTENCE de Pierre et de Marie serait entièrement he ure use si les chercheurs pouvaient devouer leurs forces au combat passionnant qu'ils livrent a la nature, dans leur pauvre hangar.

Helas, ils doivent soutenir d'autres lutttes, dont ils ne sortent pas vainqueurs.

Moyennant cinq cents francs par mois, Pierre fait a l'Ecole de Physique un cours de cent vingt lecons, et dirige les manipulations des eleves. Cet enseignement fatigant s'ajoute a son travail de recherches. Tant que les Curie n'avaient pas d'enfants, les cinq cents francs couvraient les depenses du menage. Mais apres la naissance d'Irene, les gages d'une servante, ceux d'une nourrice, ont fortement entame le budget. Pierre et Marie se sont mis en campagne: il faut trouver de nouvelles ressources.

Je connais peu de choses aussi desolantes que les tentatives maladroites et malheureuses de ces grands savants pour s'assurer les deux ou trois mille francs par an qui leur manquent. Le probleme n'est pas simplement d'obtenir un emploi subalterne qui comble le deficit. Pierre Curie, nous le savons, regarde la recherche scientifique comme une necessite vitale. Il lui est plus indispensable de travailler au laboratoire — au hangar, plutot, puisque de laboratoire il n'a point — que de manger, de dormir. Mais son service a l'ecole absorbe la majeure partie de son temps. Plutot que d'ajouter d'autres obligations a celle-la, il faudrait, bien au contraire, allger la tache. Et l'argent manque. Comment faire ?

La solution est simple — trop simple. Si Pierre etait nomme professeur a la Sorbonne, poste pour lequel ses travaux le designent de toute Evidence, il recevrait dix mille francs par an, il donnerait moins d'heures de lecons qu'a Pfitzinger et sa science enrichirait les etudiants, hausserait le prestige de l'University. Et si, a ces fonctions, etait attachee la disposition d'un laboratoire, Pierre n'aurait plus rien a reclamer du destin. Son ambition tient en ces mots: une chaire

de professeur pour gagner sa vie et enseigner de jeunes physiciens, un laboratoire pour travailler. Un laboratoire avec ce qui manque si cruellement au hangar: Pequipement electrique et technique; de la place pour quelques assistants; en hiver, un peu de chaleur...

Folles exigences!... Le poste de professeur, Pierre Curie ne Pobtiendra qu'en 1904, lorsque le monde entier aura proclame sa valeur. Le laboratoire, on ne le lui accordera jamais. La mort est plus prompte que les pouvoirs publics a s'attacher les grands hommes.

C'est que Pierre, si bien fait pour dechiffrer les phenomenes mysterieux, pour lutter de subtilite avec la matiere hostile, est la gaucherie memo quand il laut briguer une place. Premier desavantage: il a du genie, ce qui dans les competitions de personnes suscite d'implacables, de secretes amertumes. Il ignore les combinaisons, Pintrigue. Ses titres les plus legitimes ne lui servent de rien; il ne sait pas les faire valoir.

'Toujours pret a s'effacer devant ses amis ou meme devant ses rivaux, il etait ce qu'on appelle un "detestable candidat"', dira de lui Henri Poincare, qui ajoutera: 'Mais dans notre democratic, les candidats c'est ce qui manque le moins...'

En 1898, une chaire de Chimie-Physique a la Sorbonne est vacante. Pierre Curie se decide a la demander. En equite, sa nomination s'imposerait... Mais il n'a passe ni par Plicole Normale, ni par Pficole Polytechnique, il est prive de Pappui decisif que donnent, a leurs anciens eleves, ces institutions. Au surplus, les decouvertes qu'il a publiees depuis quinze ans ne sont pas 'exactement' du domaine de la Chimie-Physique, affirment certains professeurs pointilleux. Sa candidature est repoussee.

1900... Dans le cahier de comptes, les depenses montent, depassent les recettes. Le vieux docteur Curie habite maintenant avec son fils et, afin de loger sa maisonnee — cinq personnes dont une servante — Marie a loue le pavilion du boulevard Kellermann: quatorze cents francs de loyer. Pousse' par la necessite, Pierre demande et obtient une place de repetiteur a Pficole Polytechnique. Il recevra deux mille cinq cents francs par an pour cette besogne.

Soudain, une proposition inesperee... mais elle ne vient pas de France. La decouverte du radium, sans avoir atteint le grand public, est connue des physiciens. Afin de s'attacher un homme et une femme qu'elle met au premier rang des savants d'Europe, l'Universite de Geneve voudrait faire un effort exceptionnel. Le doyen offre a Pierre Curie une chaire de physique, un traitement de dix mille francs, une indemnite de residence et la direction d'un laboratoire 'dont le credit sera augmente apres entente avec le professeur Curie et auquel seront adjoints deux assistants. Apres examen des ressources du laboratoire, la collection d'instruments de physique sera completee'. Une situation officielle serait accordee a Marie, dans le meme laboratoire.

Facetieux a Poccasion, le sort se permet parfois de vous apporter ce que l'on souhaitait le plus... avec une petite variante qui rend la chose impossible. Il eut suffi que Tentete de la lettre genereuse: 'Republique et Canton de Geneve' se hit: 'University de Paris' pour que le menage Curie fut comble de toutes manieres.

Cette situation genevoise est proposee a Pierre avec tant de cordialite et de deference que, dans un premier mouvement, il l'accepte. En juillet, Marie et lui se rendent en Suisse, et regoivent de leurs collegues un bel accueil. Mais durant Tete naissent les scrupules. Quoi, sacrifier d'abord plusieurs mois, les consacrer a la preparation d'un enseignement important ?... Interrompre momentanement les rechrches sur le radium, qui ne sont pas facilement transportables, renvoyer a plus tard les travaux de purification de la nouvelle substance? C'est trop demander a deux fervents, a deux hantes.

En soupirant, Pierre Curie envoie a Geneve une lettre d'excuses, de remerciements — de demission. Il ecarte la tentation de la facilite et decide, par amour du radium, de rester a Paris, fichangeant une tache contre une autre mieux retribuee, il quitte en octobre l'ficole Polytechnique pour un poste dans l'enseignement du P.C.N.¹ a l'annexe de la Sorbonne, rue Cuvier. Marie, qui veut prendre sa part des besognes, pose sa candidature de professeur a l'ficole Normale Superieure de Jeunes Filles de Sevres, pres de

¹ P.C.N.: Physique, Chimie, Sciences naturelles.

Versailles. Elle recoit du vice-recteur une lettre de nomination:

Madame,

J'ai l'honneur de vous informer que, sur ma proposition, vous êtes chargée pendant l'année scolaire 1900-1901 des conférences de physique en 1^{re} et 2^e année à l'Ecole Normale de Sevres.

Veuillez vous mettre à la disposition de Mademoiselle la Directrice à partir de lundi prochain, 29 courant.

Voilà deux 'réussites'. Le budget est équilibré pour longtemps, — et les Curie s'encombrent d'un énorme surcroît de labeur à l'instant précis où les expériences de radioactivité réclameraient toute leur énergie. On refuse à Pierre la seule situation qui serait digne de lui: une chaire à la Sorbonne. Mais on est trop heureux de confier à ce maître d'accaparantes leçons, d'importance secondaire.

L'effort se répercute sur la puissance de travail des Curie, sur leur santé même. Pierre, surtout, ressent une telle lassitude, qu'il devient urgent de diminuer le nombre de ses 'heures'. Une chaire de minéralogie à la Sorbonne est justement vacante, pour laquelle le savant, auteur de théories décisives sur la physique cristalline, est particulièrement qualifié. Il se présente. Son concurrent l'emporte.

'Avec un grand mérite et une plus grande modestie', a écrit Montaigne, 'On peut être longtemps ignorer.'

Les amis de Pierre Curie cherchent par tous les moyens à le rapprocher de cette inaccessible place de professeur. En 1902, le professeur Mascart insiste auprès de Pierre pour qu'il se présente à l'Académie des Sciences. Son élection est certaine et elle servira grandement, par la suite, sa situation matérielle.

Il hésite, puis obéit sans plaisir. Il se résigne difficilement à faire aux académiciens, selon une tradition qui lui semble abaissante et stupide, les visites d'usage. Mais la Section de Physique de l'Académie se prononce unanimement en sa faveur. Il en est touché, il est candidat. D'habitude par Mascart, il demande audience à chacun des membres de l'illustre Compagnie.

La gloire venue, lorsque les journalistes rechercheront des anecdotes piquantes sur un savant célèbre, l'un d'eux

evoquera en ces termes la tournée de visites de Pierre Curie en mai 1902:

... Monter des étages, sonner, se faire annoncer, dire pourquoi Ton venait, remplissait déjà de honte le candidat malgré lui; mais il lui fallait par-dessus le marché exposer ses titres, dire la bonne opinion qu'il avait de lui-même, vanter sa science, ses travaux — et cela lui semblait au-dessus des forces humaines. Alors, il faisait sincèrement, copieusement l'éloge de son concurrent, disant que M. Amagat était bien mieux qualifié que lui, Curie, pour entrer à l'Institut!

Le 9 juin, Ton publie les résultats de l'élection. Les académiciens, entre Pierre Curie et M. Amagat, ont choisi ce dernier.

L'espoir d'une vie moins dure est abandonné. Faute de la demeure convoitée, les Curie se contentent du hangar pour abriter leurs expériences, et les heures ardentes passées dans la baraque de planches les consolent de leurs échecs. Ils continuent à enseigner. Ils le font avec bonne volonté, sans aigreur. Plus d'un jeune garçon se souviendra avec gratitude des leçons de Pierre, si vivantes, si claires. Plus d'une 'Sevrienne' devra son goût de la Science à Marie, à ce professeur aux cheveux blonds dont l'accent slave fait chanter les savantes démonstrations.

Tirailles entre la recherche et les besoins, ils oublient de manger, de dormir. La régie de vie 'normale', établie jadis par Marie, ses performances de cuisinière, de maîtresse de maison, sont oubliées. Les époux, inconscients de leur folie, usent et abusent de forces qui s'épuisent. À plusieurs reprises, des crises de douleurs dans les membres, d'une intolérable violence, ont obligé Pierre de s'aliter. Marie, soutenue par ses nerfs tendus, n'a pas encore eu de défaillance: depuis qu'elle a vaincu, par une cure de mépris et de journalisme imprudence, Faeces de tuberculose qui inquiétait les siens, elle se juge invulnérable. Mais, sur le petit carnet où elle note régulièrement son poids, le chiffre baisse de semaine en semaine. En quatre années de hangar, Marie maigrit de sept aïlos. Les amis du ménage remarquent sa pâleur, sa mauvaise mine.

Aux avertissements et aux reproches, Pierre et Marie r^pondent ingenuement: 'Mais nous nous reposons. Nous prenons des vacances, Tete/

Ils en prennent, en effet — ou plutot ils croient en prendre. Durant la belle saison, ils errent, comme jadis, d'etape en etape. Se reposer, pour eux, c'est, en 1898, parcourir les Cevennes en bicyclette. Deux ans plus tard, ils suivent les cotes de la Manche, du Havre a Saint-Valery-sur-Somme, puis ils partent pour Tile de Noirmoutiers. En 1901, on les rencontre au Pouldu, en 1902 a Arromanches, en 1903 au T report, puis a Saint-Trojean...

Ces courses leur apportent-elles la detente physique et morale dont ils auraient besoin? On peut en douter. Le responsable est Pierre, qui ne tient pas en place. Apres deux ou trois jours passes dans le meme endroit, il parle de regagner Paris et dit doucement a sa femme:

— Il y a bien longtemps que nous n'avons rien fait!

En 1899, les Curie ont entrepris une expedition lointaine qui leur a procure de grandes joies. Pour la premiere fois depuis son mariage, Marie est retournee dans sa patrie, non pas a Varsovie mais en Pologne autrichienne, dans ce Zaaopane ou les Dlusai construisent leur sanatorium. Tout pres du chantier peuple de masons, la pension 'Eger' heberge un groupe affectueux. Le professeur Salodowsai est la> encore tres agile, rajeuni par le bonheur de voir reunis ses quatre enfants, les quatre menages. Comme les ann6es ont passe vite! Il n'y a pas si longtemps que son garcon, ses trois filles couraient le cachet a Varsovie... Aujourd'hui Joseph, medecin estimi, a femme et enfants. Bronia et Casimir fondent une maison de sante. Hela fait une belle carriere dans Penseignement, tandis que son epoux, Stanislas Szalay, dirige une importante entreprise de photographie Et cette Mania, qui travaille dans un laboratoire et dont on publie les recherches! Chere 'petite coquine' — ainsi qu'il appelait jadis le bebe de la famille...

Trois ans plus tard, en mai 1902, Marie prendra a nouveau le train pour la Pologne. Des lettres lui ont annonce la maladie soudaine de son pere, une operation de la vesicule biliaire, qui a permis d'extraire d'énormes calculs. Elle a d'abord recu des nouvelles rassurantes, puis brusquement, une depeche. C'est

la fin. Marie veut partir *a* l'instant meme. Mais les formalites de passeport sont compliquees; des heures s'ecoulent avant que la paperasserie soit en regie. Apres deux jours et demi de trajet, Marie arrive a Varsovie, dans la maison de Joseph ou habite M. Salodowsai. Trop tard.

Octobre. Pierre et Marie sont de retour au laboratoire. lis sont las. Marie, tout en collaborant aux recherches, redige les resultats de ses travaux de purification du radium. Mais elle est sans courage, elle n'a de gout a rien. Le terrible regime qu'elle inflige depuis si longtemps a son systeme nerveux a des repercussions etranges: la nuit, de legers acces de somnambulisme la font se lever et marcher, inconsciente, par la maison.

L'annee qui vient apportera des evenements malheureux. C'est d'abord une grossesse, interrompue accidentellement par une fausse-couche. Marie prend au tragique cette deception.

Ces tristesses assombrissent la vie de Marie, que mine un autre tourment, le plus grave: Pierre se porte mal. Les violentes crises de douleurs auxquelles il est sujet et que, faute d'indices precis, les medecins ont baptisees rhumatismes, le laissent atrocement abattu. Transperce par la souffrance, il gemit durant des nuits entieres, veille par sa femme terrorisee.

Il faut, pourtant, que Marie fasse son cours a Sevres, il faut que Pierre interroge ses nombreux eleves et surveille leurs manipulations. Loin du laboratoire vainement reve, il faut que les deux physiciens poursuivent leurs experiences minutieuses.

Une fois, une seule fois, Pierre laisse echapper une plainte. Il dit, tres bas:

— Elle est pourtant dure, la vie que nous avons choisie.

Marie essaye de protester, mais elle ne parvient guere a dissimuler son angoisse. Si Pierre est *a* ce point decourage, n'est-ce pas que ses forces le quittent? Peut-etre est-il atteint de quelque maladie terrible, implacable? Et elle, Marie, saura-t-elle vaincre son affreuse fatigue? Depuis des mois, l'idee de la mort rode autour de cette femme, l'obsede.

— Pierre!

Le savant, surpris, se retourne vers Marie, qui Ta appelle avec detresse, d'une voix etranglee.

— Qu'est-ce qu'il y a? Ma cherie, qu'est-ce que tu as?

— Pierre... Si Tun de nous disparaissait... l'autre ne devrait pas lui survivre. Nous ne pourrions exister Tun sans l'autre. N'est-cepas?

Pierre secoue lentement la tete. En prononcant des mots de femme et d'amoureuse, en oubliant un instant sa mission, Marie lui a rappele qu'un savant n'a pas le droit de deserter la Science, l'objet de sa vie.

Il contemple un instant le visage crispe, desole de Marie. Puis il dit fermement:

— Tu te trompes. Quoi qu'il arrive, et dut-on etre comme un corps sans ame, il faudrait travailler tout de meme.

Une These de Doctorat et un Entretien de Cinq Minutes

NÉE en France, la radioactivite conquiert rapidement l'etranger. Des 1900, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche, du Danemara, des lettres de demandes de renseignements, signees des plus grands noms de la science, arrivent rue Lhomond. Les Curie ont avec Sir William Crooaes, avec les professeurs Suess et Boltzmann de Vienne, avec Pexplorateur danois Paulsen des correspondances suivies, ou les 'parents' du radium prodiguent a leurs collegues les explications et les conseils techniques. Dans plusieurs pays, des chercheurs se jettent a la poursuite d'elements radioactifs inconnus; ils esperent aboutir a de nouvelles decouvertes. Chasse fructueuse, au tableau de laquelle s'inscrivent le *mesothorium*, le *radiothorium*, l'*ionium*, le *protactinium*, le *radioplomb*. ..

En 1903, deux savants anglais, Ramsay et Soddy, demontrent que le radium degage continuellement une petite quantite d'un gaz, l'*helium*. C'est le premier exemple connu d'une transformation d'atomes. Un peu plus tard, toujours en Angleterre, Rutherford et Soddy reprennent une hypothese envisagee par Marie Curie des 1900 et publient une saisissante 'theorie des transformations radioactives'. Ils affirment que les radio-elements, meme lorsqu'ils paraissent inalterables, sont en etat d'evolution spontanee: plus leur transformation est rapide, plus leur 'activite' est puissante.

'C'est la une veritable theorie de la transmutation des corps simples, mais non pas comme la comprenaient les alchimistes', ecrit Pierre Curie. 'La matiere inorganique evoluerait necessairement a travers les ages, et suivant des lois immuables.'

Prodigieux radium!... Purifie a l'etat de chlorure, c'est une poudre blanche, terne, que Ton prendrait volontiers pour du vulgaire sel de cuisine. Mais ses proprietes, de mieux en

mieux connues, apparaissent stupefiantes. Son rayonnement, qui le d^{on}a aux Curie, d^{on}ne en intensite toutes les revisions: il est *deux millions de fois* plus fort que celui de l'uranium. Deji la science Ta analyse, diss6que, subdivise en rayons de trois sortes differentes, qui traversent — en se modifiant, il est vrai — les matieres les plus opaques. Seul un epais ecran de plomb peut arreter ces rayons dans leur course invisible.

Le radium a son ombre, son fantome: il produit spontanement un corps gazeux singulier, *Vemanation* du radium, actif lui aussi et qui, meme enferme dans un tube de verre, se d^{on}ne chaque jour suivant une loi rigoureuse. Sa presence sera d^{on}ne dans les eaux de nombreuses sources thermales.

Autre deri aux theories qui semblaient la base inamovible de la physique: le radium degage spontanement de la chaleur. En une heure, il produit une quantite de chaleur capable de fondre son propre poids de glace. Si on le protege contre le refroidissement exterieur, il s'echauffe, et sa temperature peut s'eever de dix degres et plus au-dessus de celle du milieu ambiant.

De quoi n'est-il capable? Il impressionne les plaques photographiques a travers du papier noir; il rend l'atmosphere conductrice d'electricite et decharge ainsi, a distance, des electrosopes; il colore en mauve et en violet les recipients de verre qui ont Thonneur de Tabriter; il ronge et, peu a peu, reduit en poussiere le papier ou Touate dont on Tentoure...

Qu'il soit lumineux, nous le savons deja:

Cette luminosite ne peut etre observee au grand jour, ecrit Marie, 'mais on la voit facilement dans la demi-obscurite. La lumiere emise peut etre assez forte pour que Ton puisse lire en s'elairant avec un peu de produit dans robcurite.

Le radium ne se contente pas, egofetement, de ce don merveilleux. Il rend phosphorescents un grand nombre de corps incapables d'emettre de la lumiere par leurs seuls moyens. Ainsi du diamant:

Le diamant est rendu phosphorescent par Taction du radium et peut etre distingue ainsi des imitations en strass, dont la luminosity 1st tres faible.

Enfin, le rayonnement du radium est 'contagieux'... Contagieux comme un parfum tenace, comme une maladie! Il est impossible de laisser un objet, une plante, un animal, une personne, auprès d'un tube de radium sans qu'ils acquièrent aussitôt une 'activité' notable. Cette contagion, qui brouille les résultats des expériences de précision, est, pour Pierre et Marie Curie, une ennemie de tous les jours.

Lorsque depuis longtemps les Curie ne seront plus, leurs carnets de travail receleront encore, après trente ou quarante années, la vivante, la mystérieuse 'activité', et impressionneront les appareils de mesure!

Radioactivité, dégagement de chaleur, production de gaz helium et d'emanation, auto-destruction spontanée... Que nous sommes loin des théories sur la matière inerte, sur l'atome immuable! Il n'y a pas plus de cinq ans, les savants croyaient notre univers composé de corps bien définis, d'éléments fixes à jamais. Or voici qu'à chaque seconde du temps qui passe, des particules de radium expulsent d'elles-mêmes des atomes de gaz helium et les projettent au dehors avec une force énorme... Le résidu de cette minuscule et terrifiante explosion, que Marie appellera 'le cataclysme de la transformation atomique' est un atome gazeux d'emanation, qui lui-même se transformera en un autre corps radioactif — lequel se transformera à son tour! Voici que les radio-éléments forment d'étranges, de cruelles familles, où chaque membre est créé par la transformation spontanée de la substance mère: le radium est un 'descendant' de Turanium, le polonium est un descendant du radium. Ces corps, à chaque instant créés, se détruisent eux-mêmes, suivant des lois éternelles: chaque radio-élément perd la moitié de sa substance, en un temps qui est *toujours le même* et que Ton nommera sa 'période'. Pour diminuer de moitié, il faut à Turanium quelques milliards d'années, seize cents ans au radium, quatre jours à l'emanation du radium, quelques secondes seulement aux 'descendants' de l'emanation...

Immobile en apparence, la matière abrite des naissances, des collisions, des meurtres, des suicides. Elle abrite des drames, soumis à d'implacables fatalités. Elle abrite la vie et la mort.

Tels sont les faits que la découverte de la radioactivité a

r^veles. Les philosophes n'ont plus qu'a recommencer la philosophic, et les physiciens la physique.

Dernier et emouvant miracle: le radium peut quelque chose pour le bonheur des humains. Il deviendra leur allie contre un mal atroce, le cancer.

Les savants allemands Walahoff et Giesel ayant annonce en 1900 que la substance nouvelle avait des effets physiologiques, Pierre Curie, indifferent au danger, expose aussitot son bras a Taction du radium. A sa joie, une lesion apparait! Dans une note a l'Academie, il decrit avec flegme les symptomes observes.

Henri Becquerel, en transportant dans la poche de son gilet un tube de verre qui contient du radium est brule lui aussi — mais sans T avoir souhaite! fimerveille et furieux, il court chez les Curie, pour se plaindre des exploits de leur enfant terrible. Il declare en maniere de conclusion:

— Ce radium, je Taime, mais je lui en veux!

... Puis il se hate de noter les resultats de son experience involontaire, qui paraîtront aux *Comptes Rendus* du 3 juin 1901, a cote des observations de Pierre.

Frappe de ce surprenant pouvoir des rayons, Pierre etudie Taction du radium sur les animaux. Il collabore avec des medecins de haut rang, les professeurs Bouchard et Balthazard. Leur conviction est bientot faite: en detruisant les cellules malades, le radium guerit des lupus, des tumeurs, certaines formes du cancer. Cette therapeutique prendra le nom de Curietherapie. Des praticiens francais (Daulos, Wicaam, Dominici, Degrais, etc___) appliquent avec succes les premiers traitements a des malades. lis emploient des tubes d'emanation du radium pretes par Marie et Pierre Curie.

'L'action du radium sur la peau a ete etudiee par M. le docteur Daulos al'Hopital Saint-Louis', ecrira Marie. 'Le radium donne a ce point de vue des resultats encourageants: Tepiderme partiellement detruit par son action se reforme a Tetat sain.'

Le radium est *utile* — magnifiquement utile!

On devine les consequences immediates d'une pareille revelation. L'extraction de Tetement nouveau n'a plus seule-

ment l'interet d'une experience. Elle devient indispensable, bienfaisante. Une *Industrie* du radium va naitre.

Pierre et Marie veillent sur les debuts de cette industrie. lis ont prepare de leurs mains — des mains de Marie surtout — le premier gramme de radium qui ait vu le jour, en traitant huit tonnes de residus de pechblende au hangar de l'Ecole de Physique, selon un procede de leur invention. Peu a peu, les proprietes du radium excitent les imaginations et les epoux trouvent des concours efficaces pour organiser la production sur une vaste echelle.

Le traitement massif des mineraux est commence sous la direction d'Andre Debierne a la ' Societe Centrale de Produits Chimiques', qui consent a effectuer l'operation sans y chercher de benefice. En 1902, l'Academie des Sciences accorde aux Curie un credit de vingt mille francs 'pour l'extraction de matieres radioactives '. La purification de cinq tonnes de minerai est aussitot entreprise.

En 1904, un industriel fran^ais intelligent et hardi, Armet de Lisle, a Tidee de fonder une usine qui fabriquera du radium et le fournira aux medecins soignant les tumeurs malignes. Il offre a Pierre et a Marie un local attenant a cette usine, ou ils pourront mener a bien des travaux que la taille exige de leur laboratoire de planches rendait impraticables. Les Curie forment des collaborateurs tels que F. Haudepin et Jacques Danne, a qui Armet de Lisle confiera l'extraction de la substance precieuse.

Marie ne se separera pas de son premier gramme de radium. Elle le leguera plus tard a son laboratoire. Il n'a eu et n'aura jamais que la valeur de son travail acharne. Lorsque le hangar aura croule sous la pioche des demolisseurs et que Madame Curie ne sera plus, ce gramme restera le symbole rayonnant d'une grande oeuvre et de l'epoque hero'ique de deux existences.

Les autres grammes prennent une valeur differente: une valeur-or. Le radium, mis regulierement en vente, devient une des substances les plus cheres du monde. Il est estime a sept cent cinquante mille francs-or le gramme.

Une mature aussi aristocratique merite des commentaires. En Janvier 1904 parait le premier numero d'une revue, *Le Radium*, qui traite exclusivement des produits radioactifs.

Le radium a acquis une personnalite commerciale. Il a sa cote marchande et sa presse. Sur le papier a en-tete de Pusine Armet de Lisle, on lira bientot, en gros caract&res:

SELS DE RADIUM—SUBSTANCES RADIOACTIVES

Adresse telegraphique:

' RADIUM-NOGENT-SUR-MARNE.'

Si ces travaux feconds des savants de plusieurs pays, si cette creation d'une industrie, si ces premiers essais d'une therapeutique ont pu s'accomplir, c'est parce qu'une jeune femme blonde, portee par une curiosite passionnee, a choisi comme sujet de thfese, en 1897, P etude des rayons de Beequerel. C'est parce qu'elle a su deviner dans la pechblende la presence d'un corps nouveau et que, joignant ses efforts *a* ceux de son mari, elle a prouve l'existence de ce corps. C'est parce qu'elle a reussi *a* isoler du radium pur.

Cette jeune femme, la voici, le 25 juin 1903, aupr&s du tableau noir d'une petite salle de la Sorbonne, la 'salle des etudiants', que Ton atteint par un escalier en colimagon, secret et contourne. Plus de cinq annees se sont ecoulees depuis que Marie a attaque son sujet de these. Entrainee dans le tourbillon d'une decouverte immense, elle a longtemps differe l'examen de doctorat dont elle n'avait pas le temps materiel de reunir les elements. Aujourd'hui, elle se presente devant ses juges.

Selon l'usage, elle a fait tenir *a* ses examinateurs, M M . Lippmann, Bouty et Moissan, le texte du travail qu'elle soumet a leur approbation 'Recherches sur les substances radioactives, par Madame Salodowsaa-Curie'. Et — incroy-able ev&nement! — elle s'est achete une robe neuve, toute noire, en 'laine et soie\ Plus exactement, Bronia, venue *a* Paris pour la soutenance de these, a fait honte *a* Marie de ses vetements lustres et Pa emmenee de force dans un magasin. C'est elle qui a parlemente avec la vendeuse, tate les etoffes et decide des retouches, sans se soucier de la figure maussade de sa cadette.

Les trois examinateurs en habit siegent derriere une longue table de chene. **Ils** posent, tour *a* tour, des questions *a* la

candidate. A M. Bouty, a M. Lippmann, son premier maitre, aux traits inspires, subtils, a M. Moissan enfin, dont la barbe impressionnante ne finit jamais, Marie repond d'une voix douce. Tenant un morceau de craie, elle trace parfois au tableau le schema d'un appareil ou les signes d'une formule fondamentale. Elle expose les resultats de ses travaux avec des phrases d'une secheresse technique, des adjectifs ternes. Mais dans le cerveau des physiciens qui l'entourent, vieux et jeunes, pontifes et disciples s'opere une nouvelle 'transmutation'. La froide parole de Marie se change en une image brulante, enthousiasmante: celle d'une des plus grandes decouvertes du siecle.

L'eloquence, les commentaires, sont reprouves des savants. Pour conferer a Marie le grade de docteur, les juges reunis a la Faculte des Sciences emploient a leur tour des mots sans eclat, auxquels leur extreme simplicité, quand on les relit a trente ans de distance, donne une profonde valeur d'emotion.

M, Lippmann, le president, prononce la formule consacree:

— L'Universite de Paris vous accorde le titre de docteur es-sciences physiques, avec la mention 'tres honorable'.

Lorsque les applaudissements discrets des auditeurs se sont tus, il ajoute simplement avec amitie, d'une voix timide de vieil universitaire:

— Et au nom du jury, Madame, je tiens a vous exprimer toutes nos felicitations...

Ces examens austeres, ces ceremonies serieuses et modestes, se deroulant d'une facon identique pour le chercheur de genie et pour le travailleur consciencieux ne sauraient exciter l'ironie.

Elles ont leur style et leur grandeur.

Quelque temps avant cette soutenance de these, et avant que ne se developpat, en France et a l'etranger, le traitement industriel du radium, les Curie ont pris une decision a laquelle ils attachent fort peu d'importance mais qui influera grandement sur le reste de leur vie.

En purifiant la pechblende, en isolant le radium, Marie a invente une technique et cree un procede de fabrication.

Or, depuis que les effets therapeutiques du radium sont connus, l'on recherche partout les mineraux radioactifs. Des

exploitations sont en projet dans plusieurs pays, particulièrement en Belgique et en Amérique. Toutefois, les usines ne pourront produire le 'fabuleux metal' que lorsque leurs ingénieurs connaîtront le secret de la préparation du radium pur.

Ces choses, Pierre les expose à sa femme, un dimanche matin, dans la petite maison du boulevard Kellermann. Tout à Theure, le facteur a apporté une lettre venant des États-Unis. Le savant Ta lue attentivement, Ta repliée et posée sur son bureau.

— Il faut que nous parlions un peu de notre radium, dit-il d'un ton paisible. Son industrie va prendre une grande extension, c'est maintenant certain. Voici, justement, un pli de Buffalo: des techniciens desirant de créer une exploitation en Amérique me prient de les documenter.

— Alors? dit Marie, qui ne prend pas un vif intérêt à la conversation.

— Alors nous avons le choix entre deux solutions. Décrire sans aucune restriction les résultats de nos recherches, y compris les procédés de purification...

Marie a un geste d'approbation, et elle murmure:

— Oui, naturellement.

— Ou bien, continue Pierre, nous pouvons nous considérer comme les propriétaires, les 'inventeurs' du radium. Dans ce cas, avant de publier de quelle manière tu as opéré pour traiter la pechblende, il faudrait breveter cette technique et nous assurer des droits sur la fabrication du radium dans le monde.

Il fait effort pour préciser, d'une façon objective, la situation. Ce n'est pas sa faute si, en prononçant des mots qui lui sont peu familiers: 'breveter', 'nous assurer des droits', sa voix a eu une inflexion de mépris, à peine perceptible.

Marie réfléchit pendant quelques secondes. Puis elle dit:

— C'est impossible. Ce serait contraire à l'esprit scientifique.

Par acquit de conscience, Pierre insiste:

— Je le pense... mais je ne veux pas que nous prenions cette décision à la légère. Notre vie est dure — elle menace de l'être toujours. Et nous avons une fille... peut-être aurons-nous d'autres enfants. Pour eux, pour nous ce brevet

représenterait beaucoup d'argent, la richesse. Ce serait le confort assuré, la suppression des besoins. ..

Il mentionne encore, avec un petit rire, la seule chose à laquelle il lui soit cruel de renoncer:

— Nous pourrions avoir, aussi, un beau laboratoire.

Les yeux de Marie se fixent. Elle considère posément l'idée du gain, de la récompense matérielle. Presqu'aussitôt elle la rejette:

— Les physiciens publient toujours intégralement leurs recherches. Si notre découverte a un avenir commercial, c'est là un hasard dont nous ne saurions profiter. Et le radium va servir à soigner des malades... Il me paraît impossible d'en tirer un avantage.

Elle n'essaie nullement de convaincre son mari. Elle devine qu'il n'a parlé du brevet que par scrupule. Les mots qu'elle prononce avec une entière sûreté expriment leur sentiment à tous deux, leur infaillible conception du rôle de savant.

Dans un silence, Pierre répète, comme un écho, la phrase de Marie:

— Non... ce serait contraire à l'esprit scientifique.

Il est soulagé. Il ajoute, comme s'il réglait une question de détail:

— J'écrirai donc ce soir aux ingénieurs américains en leur donnant les renseignements qu'ils demandent.

'D'accord avec moi,' écrira Marie vingt ans plus tard, 'Pierre Curie renonça à tirer un profit matériel de notre découverte: nous n'avons pris aucun brevet et nous avons publié sans aucune réserve les résultats de nos recherches, ainsi que les procédés de préparation du radium. Nous avons, de plus, donné aux intéressés tous les renseignements qu'ils sollicitaient. Cela a été un grand bienfait pour l'industrie du radium laquelle a pu se développer en toute liberté, d'abord en France, puis à l'étranger, fournissant aux savants et aux médecins les produits dont ils avaient besoin. Cette industrie utilise d'ailleurs encore aujourd'hui presque sans modification les procédés que nous avons indiqués.

.. La "Buffalo Society of Natural Sciences" m'a offert, en souvenir, une publication relative au développement de l'industrie du radium aux États-Unis, accompagnée de reproductions photographiques des lettres dans lesquelles Pierre Curie avait répondu de la manière la plus complète aux questions posées par les ingénieurs américains (1902 et 1903).'

Un quart d'heure apres cette breve conversation d'un dimanche matin, Pierre et Marie franchissent, sur leurs cheres bicyclettes, la porte de la barriere de Gentilly, et, pedalant a bonne allure, ils se dirigent vers les bois de Clamart

Ils ont choisi, *a* jamais, entre la pauvrete et la fortune. Le soir, ils reviennent fatigues, les bras charges de teuillages et de bouquets de fleurs des champs.

L'ennemie

LA 'reunion solennelle generate' du 10 decembre 1903, l'Academie des Sciences de Stocaholm annonce publiquement que le prix Nobel de Physique pour l'annee courante est attribue par moitie a Henri Becquerel, par moitie a M. et Mme Curie, pour leurs decouvertes sur la radioactivite.

Aucun des Curie n'assiste a la seance. Le ministre de France recoit en leur nom, des mains du roi, diplome et medailles d'or. Mai portants, surcharges de travail, Pierre et Marie ont recule devant le long trajet, en plein hiver.

Le professeur Aurivillius a M. et Mme Curie, 14 novembre 1903:

Monsieur et Madame Curie,

Comme j'ai deja eu l'honneur de vous le communiquer telegraphiquement, l'Academie Suedoise des Sciences, dans sa session du 12 novembre, a pris la decision de vous decerner la moitie* du prix Nobel pour la Physique de cette annee, comme temoignage de son appreciation de vos ouvrages communs extraordinaires sur les rayons Becquerel.

Le 10 decembre, a la reunion solennelle generate, seront publiees les decisions — devant jusqu'alors etre tenues *strictement secretes* — des differentes corporations charges de decerner les prix, et a la meme occasion seront aussi distribues les diplomes ainsi que les medailles d'or.

Au nom de l'Academie des Sciences, je viens donc vous inviter a vouloir bien assister a cette reunion pour recevoir votre prix en personne.

Conformement a Particle 9 du statut de la fondation Nobel, vous etes tenus de faire a Stocaholm, dans le courant des six mois qui suivront la reunion, une conference publique ayant trait au travail couronne. Si vous veniez a Stocaholm a la dite epoque, le mieux serait sans doute de vous acquitter de cette charge un des premiers jours apres la reunion, si cet arrangement vous convient.

Esperant que l'Academie aura le grand plaisir de vous voir a Stocaholm, je vous prie, Monsieur et Madame, d'agreer Tassurance de mes sentiments les plus distingues.

Pierre Curie au professeur Aurivillius, 19 novembre 1903:

Monsieur le Secretaire Perpetuel,

Nous sommes tres reconnaissants a l'Academie des Sciences de Stocaholm du grand honneur qu'elle nous fait en nous decernant la moitie du prix Nobel de Physique. Nous vous prions de vouloir bien lui transmettre l'expression de notre gratitude et nos remerciements les plus sinneres.

Il nous est tres difficile de nous rendre en Suede pour la seance solennelle du 10 decembre.

Nous ne pouvons nous absenter a cette epoque de l'annee sans amener un trouble tres grand dans l'enseignement qui est confie a chacun de nous. Dans le cas ou nous irions a cette seance, nous ne pourrions rester que fort peu de temps, et c'est a peine s'il nous serait possible de faire connaissance avec les savants suedois.

Enfin Mme Curie a ete malade cet ete et n'est pas encore parfaement retablie.

Je viens vous demander de reporter a une date ulterieure l'epoque de notre voyage et de la conference. Nous pourrions par exemple aller a Stocaholm a Paques, ou, ce qui conviendrait mieux encore, vers le milieu de juin.

Veuillez agreer, Monsieur le Secretaire Perpetuel, l'assurance de notre respect.

Après ces phrases d'officielle courtoisie, citons une autre lettre — inattendue, stupefiante. Ecrite par Marie en polonais, elle est adressee a son frere. La date est digne de remarque: 11 decembre 1903. Le lendemain de la seance publique de Stocaholm. Le premier jour de gloire! En cet instant, Marie devrait etre enivree par son triomphe. Son aventure n'est-elle pas extraordinaire? Aucune femme n'a jamais atteint la renommee dans le rigoureux domaine de la Science. Elle est la premiere, et jusqu'ici la seule savante celebre dans le Monde!

Marie Curie a Joseph Salodowsai, 11 decembre 1903:

Cher Joseph,

Je vous remercie tendrement, tous deux, de vos lettres. N'oublie pas de remercier Maniusia [fille de Joseph] pour sa petite lettre, si bien ecrite, qui m'a fait grand plaisir. Je lui repondrai des que j'aurai un instant de libre.

Au debut de novembre j'ai eu une sorte de grippe, de laquelle il m'est reste un peu de toux. J'ai ete chez le docteur Landrieux qui

a examine mes poumons et qui n'y a rien trouve de mauvais. En revanche, il m'accuse d'etre anémique. Je me sens forte, pourtant, et je parviens en ce moment a travailler plus qu'en automne, sans trop de fatigue.

Mon mari a ete a Londres pour recevoir la medaille Davy que Ton nous a donnee. Je ne Tai pas accompagne, par crainte de la fatigue.

On nous a donne la moitie* du prix Nobel. Je ne sais pas exactement ce que cela reprdsente, je crois que c'est soixante-dix mille francs environ. Pour nous, c'est une grosse somme. Je ne sais pas quand nous toucherons l'argent; peut-etre sera-ce seuiement lorsque nous irons a Stocaholm. Nous avons l'obligation d'y faire une conference dans les six mois qui suivent le 10 decembre.

Nous ne sommes pas alles a la seance solennelle, car c'etait trop complique a arranger. Je ne me sentais pas la force d'entreprendre un si long voyage (48 heures sans arret et davantage si Ton s'arrete en chemin), a une epoque si peu clemente, dans un pays froid, et sans pouvoir rester la-bas plus de trois ou quatre jours. Nous ne pourrions, sans de grands ennuis, interrompre nos cours pendant une longue periode. Nous n'irons probablement qu'a Paques, et c'est a ce moment seuiement que nous recevrons l'argent.

Nous sommes inondes de lettres, de visites de photographies et de journalistes. On voudrait pouvoir se cacher sous terre pour avoir la paix. Nous avons recu une proposition d'Amerique pour aller faire la-bas une serie de conferences sur nos travaux. lis nous demandent quelle somme nous voulons recevoir. Quelles que soient les conditions, nous avons l'intention de refuser. A grand-peine, nous avons evite* les banquets que Ton voulait organiser en notre honneur. Nous refusons avec l'energie du desespoir et les gens comprennent qu'il n'y a rien a faire.

Mon Irene va bien. Elle frequente une petite ecole, assez loin de la maison. Il est tres difficile, a Paris, de trouver une bonne ecole pour de pet its enfants.

Je vous embrasse tous tendrement, et vous supplie de ne pas m'oublier.

'On nous a donne la moitii du prix Nobel... Je ne sais pas quand nous toucherons Vargent?

Ces mots, traces par une femme qui vient de renoncer volontairement a la fortune, prennent une valeur singuliere. La foudroyante notoriete, les hommages de la presse et du fmblic, les invitations officielles, le pont d'or offert par l'Amerique, Marie ne les mentionne que pour s'en plaindre

aprement. Le prix Nobel ne represente *a* ses yeux qu'une chose: une recompense de soixante-dix mille francs-or accordée par les savants suédois aux travaux de deux de leurs confrères, et qu'il n'est donc pas 'contraire a Tesprit scientifique' d'accepter. Une chance unique de soulager Pierre de ses heures de cours, de sauver sa sante!

Le 2 Janvier 1904, le bienheureux cheque est remis a la succursale de banque de Tavenue des Gobelins qui abrite les minces economies du menage. Pierre peut enfin quitter son enseignement *a l'Ecole* de Physique oix le remplacera un physicien eminent, Paul Langevin, son ancien el&ve. Les Curie prennent, a leur compte, un preparateur particulier: e'est plus simple et plus rapide que d'attendre les collaborateurs fantomes promis par TUniversite. Marie envoie, *a titre de pret*, vingt mille couronnes autrichiennes aux Dlusai, pour faciliter la mise en marche de leur sanatorium. Et le reste de la petite fortune, qui se gonflera bientot des cinquante mille francs du prix Osiris, accorde par moitie a Marie Curie et *a fidouard Branly*, est equitablement divise en rentes fran9aises et en obligations de la ville de Varsovie.

On peut retrouver, dans le cahier de comptes noir, la trace de quelques autres depenses somptuaires. Des cadeaux en esp&ces et des prêts au fr&re de Pierre, aux soeurs de Marie — liberalites que l'extreme discretion de leurs beneficiaires reduira toujours a des proportions modestes. Des cotisations *a des societes* scientifiques...

Des dons: *a des etudiants* polonais, *a une amie* de jeunesse de Marie, *a des garçons* de laboratoire, *a une Sevrienne* dans le besoin... Ayant retrouve dans sa memoire le nom de la femme, tres pauvre, qui jadis lui enseigna avec amour le fran9ais — une Mile de Saint-Aubin, aujourd'hui Mme Kozlowsaa, nee *a Dieppe*, etablie et mariee en Pologne, et dont le grand reve etait de revoir son pays natal — Marie lui ecrit, Tinvite en France, la re9oit dans sa maison et paye son voyage de Varsovie a Paris et de Paris *a Dieppe*. La bonne dame aura des larmes pour parler de cette immense joie inattendue.

Ces bontes, Marie les prodigue sans bruit, judicieusement. Pas de largesses demesurees, pas de caprices. Elle est decidee *a aider*, sa vie durant, ceux qui ont besoin d'elle. Elle veut le

faire selon ses moyens, afin d'être en mesure de continuer toujours.

Elle pense à elle-même, aussi! Elle fait installer, dans le pavillon du boulevard Kellermann, une salle de bains 'moderne' et retapisser une petite pièce dont la tenture était défraîchie. Mais l'idée ne la traverse pas de s'acheter, à l'occasion du prix Nobel, un chapeau neuf. Et, si elle insiste pour que Pierre quitte Flicole de Physique, elle conserve, pour sa part, l'enseignement de Sevres. Elle aime ses élèves et elle se sent de force à garder des élèves qui lui assurent un traitement.

C'est une étrange idée, dira-t-on, que d'énumérer avec minutie les dépenses de deux savants, au moment où la gloire leur ouvre les bras! Je devrais peindre la foule des curieux et des journalistes de tous les pays assiégeant la maison des Curie et le hangar de la rue Lhomond. Je devrais compter les télégrammes qui s'entassent sur la vaste table de travail, les articles publiés par milliers, décrire les lauréats posant devant les photographes.

Je n'en ai pas envie. Je sais que ce brouhaha n'apporta à mes parents que déplaisir. Nous devons chercher leur satisfaction ailleurs que dans ces témoignages. Pierre et Marie sont heureux de voir leur découverte appréciée à sa valeur par les membres de l'Académie suédoise. La joie de leurs proches les émeut, et les soixante-dix mille francs qui allègent le fardeau des besoins quotidiennes sont chez eux les bienvenus. Le reste — ce 'reste' pour lequel les êtres sont capables de tels efforts, et souvent de telles bassesses — ne leur est que gêne et tourment.

Un durable malentendu les sépare du public qui tourne vers eux sa sympathie. Les Curie atteignent, en cette année 1903, au moment peut-être le plus pathétique de leur vie. Ils sont à l'âge où le génie, servi par l'expérience, peut donner son maximum. Ils ont mené à bien, dans une baraque suintante de pluie, la découverte du radium qui émerveille le monde. Mais la mission n'est pas achevée. Leurs cerveaux tiennent en puissance d'autres richesses inconnues. Ils veulent travailler; ils doivent travailler!

La gloire se soucie peu de l'avenir, vers lequel Pierre et

Marie sont tendus. La gloire se jette sur les grands, s'accroche a eux de tout son poids, tente d'arreter leur marche. La publicite donnee au prix Nobel a fixe sur le couple l'attention de millions d'etres, hommes ou femmes, philosophes, ouvriers, professeurs, bourgeois, gens du monde. Ces millions d'etres offrent aux Curie leur ferveur. Mais que de gages ils reclamaient en echange! Les avantages dont, par avance, les savants leur ont fait cadeau — le capital intellectuel de la decouverte, sa force de secours contre un mal terrible — ne leur suffisent pas. Ils releguent la radioactivite, encore embryonnaire, parmi les victoires acquises et se preoccupent moins d'aider a son developpement que de savourer les details pittoresques de sa naissance. Ils veulent forcer l'intimite du surprenant manage a qui un double genie, une vie transparente, un desinteressement total creent deja une legende. Leur hommage avide fouille l'existence de leurs idoles — de leurs victimes — et les depose des uniques tresors qu'elles souhaitaient de conserver: le recueillement et le silence.

Dans les journaux de l'epoque, a cote des photographies de Pierre, de Marie — 'une jeune femme blonde, distinguee, mince de tournure', 'une maman charmante dont la sensibilite exquise voisine avec un esprit curieux de rasonnable' — de leur 'adorable fillette' et de Didi, le chat de gouttieres roule en turban devant le poele de leur salle a manger, paraissent les descriptions eloquentes du petit pavilion et du laboratoire, de ces retraites dont les Curie eussent voulu etre seuls a sentir le charme, a connaitre la pudique misere. La maison du boulevard Kellermann devient la 'demeure du sage', une 'coquette maison, bien loin, dans le Paris inconnu et solitaire, a l'ombre des fortifications, une maison oil s'abrite le bonheur intime de deux grands savants'.

Et voici le hangar a Thonneur:

Derriere le Pantheon, dans une rue etroite, sombre et deserte telle qu'en representent les eaux-fortes illustrant de vieux et melodramatiques romans, la rue Lhomond, entre des maisons noires et lezardees, au bord d'un trottoir tremblant, une miserable baraque dresse sa cloison de bois: c'est l'Ecole Municipale de Physique et de Chimie...

Je traversai une cour dont l'enceinte lamentable avait subi les pires injures du temps, puis une voute solitaire ou resonnerent mes

pas, et je me trouvai dans un cul-de-sac humide ou mourait, dans un coin, entre des planches, un arbre tordu. La, des manieres de cabanes s'etendaient, longues, basses, vitrees, ou j'apercevais des petites flammes droites et des instruments de verre aux formes variees... Nui bruit: un silence profond et triste; Techo de la ville n'arrivait meme pas jusque-la.

Au hasard, je frappai a une porte, et j'entrai dans un laboratoire d'une etonnante simplicity: le sol etait de terre battue et bossee, les murs de platre gache, le toit de lattes peu solides, et la lumiere • penetrerait faiblement par les fenetres poussiereuses. Un jeune homme, penche sur un appareil complique, releva la tete: 'M. Curie, dit-il, il est la.' Et aussitot il reprit son travail. Des minutes s'ecoulerent. Il faisait froid. D'un robinet, des gouttes d'eau tombaient. Deux ou trois bees de gaz brulaient.

Enfin, un homme apparut, grand, maigre, la figure osseuse, la barbe grise et rude, coiffe d'un petit beret use. C'etait M. Curie...

(PAUL ACAER, *L'Echo de Paris*,)

Les Curie ont beau refuser les interviews, condamner leur porte, s'enfermer dans le pauvre laboratoire, desormais historique: leur travail et leur vie privee ne leur appartiennent plus. Leur modestie elle-meme, qui frappe d'etonnement et de respect les journalistes les moins subtils, devient celebre, se change en une chose publique, en un excellent sujet d'article:

...Je tiens a signaler ici un trait de caractere de M. Curie. C'est son profond desintressement et sa modestie parfaite. Cet homme blond, grand, aux epaules un peu courbees et dont les yeux ont un regard d'une extreme douceur, cet homme qui est arrive* a la gloire jeune encore et que sa celebrite n'a point grise, ce savant, ce maitre, n'a qu'une preoccupation, en dehors de ses travaux et du cercle de ses affections familiales. Il voudrait que ses Alevs et les jeunes gens qui viendront plus tard se vouer a la rude besogne scientifique ne risquent pas d'etre arretes dans leur essor par de deplorables questions de vie materielle. Ses propres peines, tous les efforts partages avec Mme Curie, il les oublie pour ne songer qu'a ceci: il y a peut-etre, quelque part en France, des chercheurs dignes d'attention, des hommes de genie inconnus et qui ne pourront rien faire, jamais, parce qu'ils sont obliges de negliger leurs etudes pour gagner la nourriture quotidienne...

Je ne peux rendre l'eloquence vraie, le ton de chaleureuse Amotion avec lequel M. Curie m'a dit cela. Notez que nul ne parle

avec plus de simplicité — dirai-je de bonhomie. Et c'est pourquoi rière Curie méite mieux que notre admiration, il a droit à l'universelle sympathie.

(EUGENE THJSBAULT, *La Petite Republique.*)

Quel étonnant miroir que la gloire! Tantôt fidele, tantôt deformant comme les glaces incurvées des parés de traction, il projette dans l'espace mille images de ses élus, s'empare de leurs moindres gestes... La vie des Curie fournit aux cabarets à la mode des scènes de revue: les journaux ayant annoncé que M. et Mme Curie avaient perdu accidentellement une partie de leur provision de radium, un saetch joue dans un théâtre de Montmartre les représente aussitôt, enfermés dans leur hangar, ne permettant à personne d'y pénétrer, faisant eux-mêmes le ménage et explorant comiquement chaque recoin du décor pour retrouver la substance disparue...

Voici comment l'événement est relaté par Marie:

Marie à Joseph Salodowsai:

Un grand malheur nous a affecté récemment. Au cours d'une opération délicate avec le radium, nous avons perdu une quantité" importante de notre provision, et nous ne pouvons encore comprendre la cause de ce désastre. De ce fait, je me trouve obligée de remettre à plus tard le travail sur le poids atomique du radium que je devais commencer à Pâques. Nous sommes tous deux consternés.

Dans une autre lettre, parlant de ce radium qui est son seul souci, elle écrit:

Marie à Joseph Salodowsai, 23 décembre 1903.

... Il se peut que nous réussissions à préparer une plus grande quantité de cette malencontreuse substance. Pour cela, il faut du minerai et de l'argent. L'argent, nous l'avons à présent, mais jusqu'ici il nous a été impossible d'obtenir du minerai. En ce moment, on nous en fait espérer, et nous allons probablement pouvoir acheter la provision qui nous est nécessaire et que Ton nous refusait. La fabrication se développera donc. Si tu savais combien il faut de temps, de patience et d'argent pour extraire cette minuscule quantité de radium de quelques tonnes de matières!

Telles sont les preoccupations de Marie, treize jours apres l'attribution du prix Nobel. Au cours de ces treize jours, TUnivers a fait a son tour une decouverte: les Curie. Un 'grand couple'! Mais Pierre et Marie n'entrent pas dans la peau de leurs nouveaux personnages.

Les Curie, qui ont supporte sans une plainte la pauvrete, le surmenage et jusqu'a l'injustice des hommes, laissent paraître, pour la première fois de leur vie, une nervosité étrange. A mesure que grandit la renommée, la nervosité s'exaspère.

Pierre Curie a Georges Gouy, 20 mars 1902:

... Comme vous avez pu le voir, la fortune nous favorise en ce moment; mais ces faveurs de la fortune ne vont pas sans de nombreux tracasseries. Jamais nous n'avons été moins tranquilles. Il y a des jours où nous n'avons pas le temps de souffler. Et dire que nous avons rêvé de vivre en sauvages, loin des êtres humains!

L'aversion que la renommée inspire aux Curie a d'autres sources encore que leur passion du travail ou que leur effroi du temps perdu.

Chez Pierre, d'un détachement naturel, l'assaut de la popularité se heurte à des principes de toujours. Il hait les hiérarchies, les classements. Il trouve absurde qu'il y ait des 'premiers en classe', et les décorations que convoitent les grandes personnes lui paraissent aussi superflues que les médailles accordées aux enfants des écoles. Cette attitude, qui lui a fait refuser la croix, est la sienne également dans le domaine de la science. Il ignore l'esprit de compétition et, dans la 'course aux découvertes', il supporte sans chagrin d'être devancé par un confrère. 'Qu'importe que je n'aie pas publié tel travail', a-t-il coutume de dire, 'si un autre le publie'...

Son indifférence presque inhumaine a une influence profonde sur Marie. Mais ce n'est ni pour imiter Pierre, ni pour lui obéir que, durant toute sa vie, elle se dérobera aux témoignages d'admiration. La guerre a la gloire n'est pas chez elle un principe: c'est un instinct. Une irrésistible timidité, une crispation pénible la figent des qu'elle doit affronter la

foule, et provoquent même des troubles qui vont jusqu'à étourdissement, jusqu'au malaise physique.

Enfin, son existence est trop bourrée d'obligations pour qu'elle puisse gaspiller un seul atome d'énergie. Portant à bout de bras le poids de son travail, de son foyer, de sa maternité, de son enseignement, Mme Curie s'avance, comme une acrobate, sur la route difficile. Un seul 'role' de plus à tenir, et l'équilibre est rompu: elle tombe de la corde raide. Femme, mère, savante, professeur, Marie n'a pas une seconde de temps disponible pour jouer les femmes célèbres.

Par des voies diverses, Pierre et Marie arrivent ainsi à la même posture de refus. Des êtres qui ont accompli ensemble une grande œuvre, pourraient accueillir la gloire de façon différente. Pierre eut pu être distant, Marie, vaine... Mais non! Les deux âmes, comme les deux cerveaux, sont d'égale qualité. Les époux traversent victorieusement cette épreuve et, dans leur éloignement des honneurs, ils demeurent unis.

Avouerai-je que j'ai recherché avec passion quelque dérogation à une loi que je trouvais cruelle? J'eusse souhaité qu'un succès prodigieux, qu'une réputation scientifique sans précédent pour une femme, apportassent à ma mère des minutes de bonheur. Que cette magnifique aventure ait fait constamment souffrir son héroïne me semblait trop injuste, et j'eusse donné beaucoup pour découvrir au bas d'une lettre, à travers une confidence, un mouvement de fierté égoïste, un cri ou un soupir de victoire.

C'était un espoir puéril. Marie, promue au rang de 'la célèbre Madame Curie' sera encore heureuse parfois, mais seulement dans le silence de son laboratoire ou dans l'intimité de sa maison. Jour après jour, elle se fera plus terne, plus effacée, plus anonyme, pour échapper à ceux qui veulent la traîner sur la scène, pour n'être pas cette vedette dans laquelle elle ne saurait se reconnaître. Des années durant, aux inconnus qui Tabordent, demandant avec insistance: 'N'êtes-vous pas Mme Curie?' elle répondra d'une voix neutre, domptant un petit sursaut de crainte, se condamnant à l'impassibilité: '— Non... c'est une erreur.'

En présence de ses admirateurs, ou des puissants du jour qui maintenant la traitent en souveraine, elle ne montre,

comme son epoux, que de Petonnement, de la lassitude, une impatience tant bien que mal dissimulee— et, par-dessus tout, de Pennui: Pecrasant le mortel ennui qui la terrasse lorsque des importuns lui parlent, a Paveuglette, de sa decouverte et de son g6nie.

Une anecdote entre mille resume a merveille les reactions des Curie devant ce que Pierre appelle 'les faveurs de la fortune*'. Le couple dine a Pfilysee, chez le President Loubet. Au cours de la soiree, une dame s'approche de Marie et lui demande:

— Voulez-vous que je vous presente au roi de Grece ?

Marie, innocemment, poliment, repond d'une voix douce ces mots trop sincerés:

— Je n'en vois pas Putilite.

Elle s'aper^oit de la stupefaction de la dame — et aussi, avec effroi, que cette dame, qu'elle n'avait pas reconnue, est Mme Loubet. Elle rougit, se reprend, et dit precipitamment:

— Mais... mais naturellement, je ferai ce qu'il vous plaira!... Ce sera comme vous voudrez.

Les Curie ont maintenant une raison nouvelle de vivre 'en sauvages': ils fuient les curieux. Plus que jamais, ils hantent les villages isoles, et s'il leur faut passer la nuit dans une auberge de campagne, ils s'y inscrivent sous un faux nom.

Mais leur meilleur deguisement est encore leur aspect naturel. A voir cet homme degingande, negligemment vetu, poussant a la main une bicyclette dans quelque chemin creux de Bretagne, et la jeune femme qui Paccompagne, accoutree comme une paysanne, qui pourrait evoquer les laureats du prix Nobel ?

Les plus avertis hesitent a les reconnaitre. Un journaliste am6ricain, ayant habilement suivi la trace des physiciens et les ayant rejoints au Pouldu, s'arrete, perplexe, devant leur maison de pecheurs. Son journal Ta envoie interviewer Mme Curie, Tillustre savante. Ou peut-elle etre? Il faut le demander a quelqu'un... a cette brave femme qui, assise pieds nus sur les marches de pierre de la porte, secoue ses espadrilles pleines de sable.

La femme relive la tete, fixe ses yeux de cendre sur Pintrus... et tout a coup, elle ressemble a cent, a mille photo-

graphies parues dans la presse. C'est elle! Le reporter demeure un instant foudroyé, puis il se laisse tomber ? cote de Marie, il tire son calepin.

Voyant que la fuite est impossible, elle se résigne, et répond par des petites phrases courtes aux demandes de son interlocuteur. Oui Pierre Curie et elle ont découvert le radium. Oui, ils continuent leurs expériences...

Cependant, elle brandit ses espadrilles, les bat contre la pierre pour les vider à fond, puis en rechausse ses beaux pieds nus qu'ont égratignés les rochers et les ronces. Superbe occasion pour un journaliste! À nous la scène 'd'intimité', saisie sur le vif par le plus bienfaisant des hasards. Et vite, le bon reporter pousse sa pointe, pose des questions d'ordre moins général. S'il pouvait obtenir quelques confidences sur la jeunesse de Marie, sur ses méthodes de travail, sur la psychologie d'une femme vouée à la Recherche!

Mais à l'instant même, le surprenant visage se ferme. D'une phrase, d'une seule phrase qu'elle répètera souvent comme une devise et qui peint caractère, existence, vocation, d'une phrase qui en dit plus long qu'un livre, Marie met fin à la conversation:

'— En science, nous devons nous intéresser aux choses, non aux personnes.'

[Editor's Note: At this point two chapters have been omitted. The main events recorded in them are: (i) the birth of Eve Curie on 6 December 1904; (ii) the death of Pierre Curie in a street accident in Paris on 19 April 1906; (iii) the election of Marie Curie on 13 May 1906 to the Chair at the Sorbonne, left vacant by the death of her husband.]

Seule

Nous admirions Marie lorsque, soutenue par un homme de genie, elle parvenait tout ensemble a diriger sa maison et a remplir sa part d'une grande tache scientifique. Il ne nous semblait pas possible qu'elle menat une vie plus rude, qu'elle fournit un plus puissant effort.

Comparee a celle qui l'attend, cette condition etait douce. Les responsabilites de *Madame veuve Curie' effraieraient un homme robuste, heureux, vaillant.

Elle doit elever deux jeunes enfants, gagner leur vie et la sienne, tenir avec eclat un poste de professeur. Elle doit, privee de l'apport magistral de Pierre Curie, continuer les recherches entreprises avec ce compagnon. Il faut que ses assistants et ses eleves recoivent d'elle des ordres, des conseils. Reste enfin une mission essentielle: edifier un laboratoire digne des reves decus de Pierre, et ou de jeunes chercheurs pourront developper la science nouvelle de la radioactivite.

En ces lugubres annees, deux etres apportent a Marie du secours. L'un est Marya Kamiensaa, la belle-soeur de Joseph Salodowsai, une femme delicate et douce qui, sur les instances de Bronia, a accepte chez les Curie une situation d'institutrice et d'intendante. Sa presence donne a Marie un peu de cette intimite polonaise dont l'exil l'a trop privee. Lorsque le mauvais etat de sa sœur forcera Mile Kamiensaa a regagner Varsovie, des gouvernantes polonaises, moins sures, moins charmantes, la remplaceront aupres d'Irene et five.

L'autre allie de Marie, le plus precieux, est le docteur Curie. La disparition de Pierre a ete pour lui une epreuve terrible. Mais le vieillard puise dans son rationalisme rigide une certaine qualite de courage dont Marie n'est pas capable. Il meprise les regrets steriles, le culte des tombes. Apres Tenterement, jamais il ne retournera au cimetiere. Puisque rien ne reste de Pierre, il refuse d'etre torture par son fantome.

Sa serenite stoique a sur la veuve une action bienfaisante. Devant son beau-pere, qui s'oblige a mener une vie normale, a parler, a rire, elle a honte de l'hebetude ou la plonge sa peine. Elle essaie, a son tour, de montrer un visage apaise.

La presence du docteur Curie, douce a Marie, est pour ses filles une joie. Sans le vieil homme aux yeux bleus, leur enfance eut ete etouffee par le deuil. Bien plus que leur mere, toujours absente de la maison, toujours retenue a ce LABORATOIRE dont le nom bourdonne sans fin a leurs oreilles, il est leur compagnon de jeux, leur maitre. five est trop jeune encore pour que se cree entre elle et lui une vraie intuite, mais il est l'incomparable ami de l'ainee, de cette enfant lente et farouche, si profondement semblable au fils qu'il a perdu.

Il ne se contente pas d'initier Irene a l'histoire naturelle, a la botanique, de lui communiquer son enthousiasme pour Victor Hugo, de lui ecrire durant Tete des lettres raisonnables, instructives et tres droles, ou miroitent son esprit narquois, son style exquis; il oriente sa vie intellectuelle d'une fa9on decisive. L'equilibre moral de l'actuelle Irene Joliot-Curie, son horreur du chagrin, son attachement implacable au reel, son anticlericalisme, ses sympathies politiques memes, lui viennent en droite ligne de son grand-pere.

Madame Curie entoure cet homme excellent de soins devoirs et tendres. En 1909, les suites d'une congestion pulmonale tiennent le docteur alite pendant une annee entiere. Marie passe tous ses instants de liberte au chevet d'un malade difficile, impatient, qu'elle essaie de distraire.

Le 25 fevrier 1910 s'eteint le grand vieillard.

Pour elever Irene et five, Marie Curie est maintenant laissee a elle-meme. Elle a, sur la premiere Education des enfants, des idees arretees, que les gouvernantes successives interpr&tent avec plus ou moins de bonheur.

Chaque jour de la vie commence par une heure de travail intellectuel ou manuel, que Marie tente de rendre attrayant. Elle guette anxieusement l'eveil des dons de ses filles, et note dans son cahier gris les succes d'Irene en calcul, la precocite musicale d'five.

Aussitdt terming leur tache quotidienne, les petites sont

envoyees au grand air. Par tous les temps, elles font de longues promenades a pied, de Texercice physique. Marie a fait installer, dans le jardin de Sceaux, un portique auquel sont suspendus un trapeze, des anneaux, une corde lisse. Apres s'etre exercees chez elles, les deux filles deviendront les eleves passionnees d'un gymnase ou elles remporteront, par leurs prouesses aux agres, des premiers prix flatteurs.

Leurs mains, leurs membres, sont constamment mis a l'epreuve. Elles font du jardinage, du modelage, de la cuisine, de la couture. Marie, si lasse soit-elle, se force a les accompagner dans leurs courses a bicyclette. L'ete, elle entre avec elles dans les vagues et surveille leurs progres de nageuses.

Elle ne peut quitter Paris pour longtemps, et e'est sous la garde de leur tante Hela Szalay qu'Irene et five passent la majeure partie de leurs vacances. On les voit s'ebattre, avec leurs cousines, sur les plages peu frequences de la Manche ou de TOcean. En 1911, premier voyage en Pologne: Bronia les accueille au sanatorium de Zaaopane. Les petites apprennent a monter a cheval, font en montagne des excursions de plusieurs jours, carpent dans des cabanes de montagnards. Sac au dos, chaussee de soulicrs a clous, Marie les precede dans les sentiers.

Elle ne pousse pas ses enfants aux acrobaties, aux imprudences, mais elle les veut hardies. Il ne sera jamais tolere qu'Irene et Eve aient 'peur dans le noir', qu'elles cachent leur tete sous Toreiller lorsque eclate un orage, qu'elles redoutent les voleurs ou les epidemies. Marie a connu jadis ces terreurs; elle en delivre ses filles. Memo le souvenir de l'accident mortel de Pierre ne fait pas d'elle une surveillante craintive. Tres tot, i onze ou douze ans, les petites sortiront seules. Bientot, elles voyageront sans escorte.

Leur sante morale ne lui tient pas moins a coeur. Elle essaie de les preserver des reveries nostalgiques, des exces de la sensibilite. Elle a pris une decision singuliere: celle de ne jamais parler aux orphelines de leur pere. Ce choix repond chez elle, avant tout, a une impossibility physique. Jusqu'a la fin de ses jours, e'est avec la plus grande difficulte que Marie prononcera les syllabes de 'Pierre', ou 'Pierre Curie', ou 'ton pere', ou 'mon mari', et sa conversation, pour contourner les ilots du souvenir, usera de stratagemes incroy-

ables. Elle ne juge pas ce silence coupable a Tégard de ses filles. Plutot que de les plonger dans une atmosphere de tragedie, elle les prive, et se prive elle-meme, demotions nobles.

N'ayant pas cree dans sa maison le culte du savant disparu, elle n'y etablit pas davantage le culte de la Pologne martyre. Elle veut qu'Irene et Eve apprennent le polonais, qu'elles connaissent et aiment son pays natal. Mais, deliberement, elle en fait de vraies Franyaises. Ah! qu'elles ne se sentent pas dechirees entre deux patries, qu'elles ne souffrent pas en vain pour une race persecutee!

Elle n'a pas fait baptiser ses filles et elle ne leur donne point d'education pieuse. Elle se sent incapable de leur enseigner des dogmes auxquels elle ne croit plus. Surtout, elle redoute pour elles la detresse qu'elle a connue en perdant la ibi. Aucun sectarisme anticlerical en ceci: absolument tolerante, Marie aflirmera maintes fois a ses enfants que si, plus tard, elles souhaitaient de se donner a une religion, elle les en laisserait parfaitement libres.

Elle est contente que les petites ignorent Tenfance malaisee, Tadolescence besogneuse et la jeunesse miserable qui furent les siennes. Cependant, elle ne leur souhaite pas de vivre dans le luxe. A pliisieurs reprises, Marie a eu Foccasion d'assurer a Irene et fiv e une grande fortune. Elle ne Ta pas fait, Devenue veuve, il lui faut statuer sur Tattribuion du gramme de radium que Pierre et elle ont prepare de leurs mains, et qui lui appartient en propre. Contre Pavis du docteur Curie et de pliisieurs membres du Conseil de famille des orphelines, elle decide de faire don a son laboratoire de la precieuse parcelle, qui vaut plus d'un million de francs-or.

Dans son esprit, s'il est incommode d'etre pauvre, il est superflu et choquant d'etre tres riche. La necessite pour ses filles de gagner plus tard leur vie lui semble saine et naturelle.

Le programme d'education etabli avec tant de soiii par Mme Curie comporte une seule lacune: l'education meme — je veux dire les bonnes manieres. Dans la maison en deuil ne sont rectus que des intimes: Andre Debierne, les Perrin, les Chavannes.. • A part ces amis affectueux et indulgents, Irene et fiv e ne voient personne. Si Ir£ne rencontre des Strangers,

elle est prise de panique et refuse obstinément de 'dire bonjour *a la dame*', Elle ne rompra jamais complètement avec cette habitude.

Sourire, être aimable, faire des visites, en recevoir, prononcer des mots de politesse, accomplir les gestes rituels qu'exige l'étiquette, autant d'exploits qu'Irene et five ignorent. Dans dix ans, dans vingt ans, elles s'apercevront que la vie en société a ses exigences, ses lois, et que dire bonjour *a la dame* est, hélas, une nécessité...

Irene ayant acquis son certificat d'études et atteint l'âge d'aller au lycée, Marie cherche le moyen d'instruire sa fille au-dessus des routines.

Cette travailleuse acharnée est hantée par l'idée du surmenage auquel sont condamnés les enfants. Il lui paraît barbare de parquer de jeunes êtres dans des classes mal aérées, de leur voler d'innombrables et stériles 'heures de présence' *a* Page du mouvement et de la course. Elle écrit *a sa sœur Hela*:

... J'ai parfois l'impression qu'il vaudrait mieux noyer les enfants plutôt que de les enfermer dans les écoles actuelles.

Elle veut qu'Irene étudie très peu et très bien. Elle réfléchit, elle consulte ses amis — des professeurs *a la Sorbonne* comme elle, et comme elle des chefs de famille. Sous son impulsion naît le projet d'une sorte de coopérative d'enseignement, ou de grands esprits appliqueront des méthodes de culture nouvelles *a* leurs enfants réunis.

Une ère s'ouvre, d'excitation et d'amusement intense, pour une dizaine de marmots, garçons et filles, qui vont chaque jour écouter une seule leçon donnée par un maître d'école. Un matin, ils envahissent le laboratoire de la Sorbonne où Jean Perrin leur apprend la chimie. Le lendemain, le petit bataillon se transporte *a Fontenay-aux-Roses*: séance de mathématiques par Paul Langevin. Mmes Perrin et Chavannes, le sculpteur Magrou, le professeur Mouton, enseignent la littérature, l'histoire, les langues vivantes, les sciences naturelles, le modelage, le dessin. Enfin, dans un local désaffecté de l'école de Physique, Marie Curie consacre le jeudi

après-midi au cours de physique le plus élémentaire que ces murs aient jamais entendu.

Ses disciples — dont certains sont de futurs savants — garderont un souvenir ébloui de ses leçons passionnantes, de sa familiarité, de sa gentillesse. Grâce à elle, les phénomènes abstraits et ennuyeux peints dans les manuels reçoivent l'illustration la plus pittoresque. Des billes de bicyclettes, trempées dans de l'encre, sont abandonnées sur un plan incliné où, décrivant une parabole, elles vérifient la loi de la chute des corps. Un pendule inscrit ses oscillations régulières sur du papier fumé. Un thermomètre, construit et gradué par les élèves, consent à fonctionner en accord avec les thermomètres officiels, et les enfants en conçoivent un immense orgueil...

Marie leur transmet son amour de la science et son goût de l'effort. Elle leur apprend aussi ses méthodes de travail. Virtuose du calcul mental, elle insiste pour que ses protégés le pratiquent: 'Il faut arriver à ne jamais se tromper', affirme-t-elle; 'le secret est de ne pas aller trop vite.' Qu'une des apprenties crée du désordre en construisant une pile électrique, Marie se fâche tout rouge: 'Ne me dis pas que tu nettoieras 'après'! On ne doit pas salir une table pendant un montage ou une expérience...'

La lauréate du prix Nobel donne parfois à ces bambins ambitieux de simples leçons de bon sens.

— Comment feriez-vous pour garder chaud le liquide contenu dans ce récipient? demande-t-elle un jour.

Aussitôt Francis Perrin, Jean Langevin, Isabelle Chavannes, Irène Curie — les étoiles scientifiques du cours — proposent des solutions ingénieuses: entourer le récipient de laine. L'isoler par des procédés raffinés... et impraticables.

Marie sourit et dit:

— Eh bien, moi, je commencerais par mettre un couvercle.

Sur ces paroles de ménagère s'achève la séance de ce jeudi-là. Déjà la porte s'ouvre, une servante apporte une énorme provision de croissants, de tablettes de chocolat et d'oranges du goûter collectif. Mastiquant et discutant, les enfants se dispersent dans la cour de Pécole.

À l'effacement des moindres gestes de Mme Curie, les journaux de l'époque raillent gaiement l'intrusion — bien discrète et

soigneusement surveillée — des fils et filles de savants dans les laboratoires:

'Ce petit monde qui sait à peine lire et écrire,' dit un écho, 'à toute licence de faire des manipulations, de construire des appareils et d'essayer des réactions... La Sorbonne et l'immeuble de la rue Cuvier n'ont pas encore sauté, mais tout espoir n'est pas perdu!'

L'enseignement collectif prend fin après deux ans. Les parents sont trop surmenés par leur travail personnel pour donner du temps à l'entreprise. Les enfants, qu'attend l'épreuve du baccalauréat, doivent se plonger dans les programmes officiels. Marie choisit pour sa fille un établissement privé, le Collège Sévigné, où le nombre des heures de cours est assez restreint. C'est dans cette excellente école qu'Irène terminera son instruction secondaire et qu'Eve fera plus tard ses études.

Les efforts touchants de Marie, sa volonté de protéger la personnalité de ses filles dès leur petite enfance furent-ils efficaces? Oui et non. 'L'enseignement collectif donna à l'aînée, à défaut d'un bagage littéraire complet, une culture scientifique de premier ordre, qu'elle n'eut recueillie dans aucun lycée. L'éducation morale? Il serait trop beau qu'elle modifiât intimement la nature des êtres, et je ne pense pas qu'après de notre mère nous soyons devenues beaucoup meilleures. Plusieurs choses cependant s'imprimeront en nous d'une façon durable: le goût du travail — mille fois plus vif chez ma sœur que chez moi! — une certaine indifférence à l'argent, et un instinct d'indépendance qui nous laisse toutes deux convaincues qu'en n'importe quelles circonstances nous saurions, sans aide, nous tirer d'affaire.

La lutte contre le chagrin, agissante chez Irène, eut peu de succès dans mon cas. Malgré le secours que tentait de m'apporter notre mère, mes jeunes années ne furent pas heureuses. Sur un seul point, la victoire de Marie fut complète: ses filles lui doivent une bonne santé, de l'adresse physique, l'amour des sports. Telle est, en la matière, la meilleure réussite d'une femme supremement intelligente et généreuse.

Ce n'est pas sans appréhension que je me suis efforcée de saisir les principes qui ont inspiré Marie Curie dans ses

premiers contacts avec nous. Je crains qu'ils ne suggerent un etre mehodique, raidi de parti pris. La realite est diflerente. La creature qui nous voulait invulnerables etait elle-meme trop tendre, trop delicate, trop bien douee pour souffrir. Celle qui nous avait accoutumees a n'etre pas caressantes eut sans doute souhaite, sans se l'avouer, que nous l'embrassions et la cajolions davantage. Celle enfin qui nous voulait peu sensibles se crispait de chagrin au moindre signe d'indifference. Jamais elle ne mit notre 'insensibilite' a l'epreuve en nous punissant de nos incartades. Les represailles classiques, depuis Tinnocente taloche jusqu'a la 'mise au coin*' ou la privation de dessert, etaient chez nous inconnues. Inconnus aussi les cris et les scenes: que ce soit dans la colore ou dans la joie, notre mere ne tolerait pas que Ton elevat le ton. Un jour qu'Irene s'etait montree impertinente, elle voulut 'faire un exemple' et decida de ne plus lui adresser la parole pendant deux jours. Ces heures furent pour Irene et pour elle une epreuve penible — mais, des deux, la chatiee etait Marie: bouleversee, errant miserablement dans la maison morne, elle souffrait plus que sa fille.

Comme beaucoup d'enfants, nous etions sans doute egoistes et peu attentives aux nuances de sentiments. Nous percevions pourtant le charme, la tendresse contenue et la grace cachee de celle qu'a la premiere ligne de nos lettres mouchet^es de taches d'encre, de ces petites lettres stupides que, nouees dans des rubans de confiseur, Marie conserva jusqu'a sa mort, nous appelions 'Me cherie...' 'Ma douce cherie', 'Ma douce' ou bien — le plus souvent: 'Douce Me'.

Douce, trop douce 'Me' que Ton entendait & peine, qui nous parlait presque timidement, qui ne voulait etre ni crainte, ni admiree... Douce Me qui, au fil des annees, negligea completement de nous apprendre qu'elle etait, non pas une mere de famille comme les autres, non pas un professeur ecrase par sa besogne quotidienne, mais une exception sur la terre.

Jamais Marie Curie ne chercha a nous rendre fieres de son oeuvre, de sa gloire. Comment y eut-elle songe, elle qui, devant sa carriere prodigieuse, n'etait qu'hesitation, que resignation, qu'humilite?

Marie Curie a sa niece Hanna Szalay, 6 Janvier 1913:

..Tu m'ecris que tu aurais voulu vivre il y a un siecle... Irene, elle, m'affirme quelle aurait prefere vivre plus tard, dans les siecles a venir. Je pense qu'a chaque epoque on peut avoir une vie interessante et utile. Ce qu'il faut, c'est ne pas la gacher et pouvoir se dire: * J'ai fait ce que j'ai pu.' C'est tout ce que Ton peut exiger de nous, et c'est aussi la seule chose capable de nous apporter un peu de bonheur.

Au printemps dernier, mes filles ont eleve des vers a soie. J'etais tres malade encore et, durant des semaines d'inaction forcee, j'ai longuement observe la formation des cocons. Cela m'a enormement interessee. Ces chenilles si actives, si consciencieuses, travaillant avec tant de bonne volonte et de perseverance, m'ont vraiment impressionnee... En les regardant, je me suis sentie tellement de leur race — quoique peut-etre moins bien organisee qu'elles pour le travail. Moi aussi, j'ai toujours tendu patiemment vers un but unique. Je Tai fait sans avoir la moindre certitude que la etait la verite, en sachant que la vie est fugitive et fragile, qu'elle ne laisse rien derriere elle, que d'autres etres la con[^]oivent tout autrement. Je Tai fait sans doute parce que quelque chose m'y obligeait, tout comme la chenille est obligee de faire son cocon. Elle, la pauvre, doit commencer ce cocon meme s'il lui est impossible de Tachever, en travaillant avec le meme soin. Et si elle n'arrive pas au bout de la tache, elle meurt sans metamorphose, sans recompense.

Que chacun de nous, chere Hania, file son cocon, sans demander pourquoi et a quelle fin.

Succes—Epreuves

UNE physicienne très pale, très mince, dont le visage se fripe un peu et dont les cheveux blonds ont subitement tourne au gris, penetre le matin dans le local de la rue Cuvier, detache d'une patere la blouse de grosse toile dont elle couvre sa robe noire et se met au travail.

Sans que Marie en ait conscience, c'est à cette époque terne de sa vie que son aspect physique aura atteint la perfection. On Ta dit, en avançant en age, les etres acquierent le visage qu'ils meritent. Pour Madame Curie, quelle verite! Si l'adolescente fut simplement 'gentille', si Tetudiante et la jeune mariee eurent beaucoup de grace, la savante murie et meurtrie laisse paraître une beauté frappante. Sa figure slave, qu'illumine la vie de l'esprit, n'avait pas besoin de ces ornements superflus: la fraîcheur et la gaieté... Un air de courage melancolique, une fragilité de plus en plus evidente sont, peu apres la quarantaine, ses nobles parures. C'est cette apparence ideale que Marie Curie gardera aux yeux d'Irene et d'Irène pendant de longues années—jusqu'au jour où elles s'apercevront avec effroi que leur mere est devenue une tres vieille femme.

Professeur, chercheur et directeur de laboratoire, Mme Curie travaille avec la même intensité inouïe. Elle continue d'enseigner à Sevres. À la Sorbonne — où elle a été nommée 'professeur titulaire' en 1908 — elle fait le premier, et pour l'instant le seul cours de radioactivité du monde. Grands efforts! Si, en France, les études secondaires lui semblent defectueuses, elle tient l'enseignement supérieur en vive admiration. Elle veut s'égalier aux maîtres qui, jadis, eblouirent Maria Salodowskaa...

Bientôt, Marie entreprend de rédiger ses leçons. Elle publie en 1910 un magistral *Traité de Radioactivité*. Neuf cent soixante et onze pages de texte suffisent à peine à resumer les connaissances acquises dans ce domaine depuis le jour, si recent, où les Curie annonçaient la découverte du radium!

Le portrait de l'auteur ne figure pas au début de l'œuvre. En regard du titre, Marie a placé la photographie de son

epoux. Deux annees plus tot, en 1908, la meme photographie ornait un autre volume de six cents pages: *Les (Euvres de Pierre Curie*, mises en ordre, corrigees par Marie.

La veuve a compose, pour ce dernier livre, une preface qui retrace la carriere de Pierre. Elle se plaint pudiquement d'une mort injuste:

Les dernieres annees de la vie de Pierre Curie ont etc tres fecondes. Ses facultes intellectuelles etaient en plein developpement, ainsi que son habilete experimentale...

Une nouvelle epoque de sa vie allait s'ouvrir: elle devait etre, avec des moyens (Taction plus puissants, le prolongement naturel d'une carriere scientifique admirable. Le sort n'a pas voulu qu'il en fut ainsi, et nous sommes contrains de nous incliner devant sa decision incomprehensible.

Le nombre des eleves de Mme Curie augmente constamment. Le philanthrope americain Andrew Carnegie a octroye a Marie, en 1907, une serie de bourses annuelles qui permettent d'accueillir rue Cuvier des novices. Iis se joignent aux assistants payes par FUniversite et a quelques travailleurs benevoles. Un grand garcon remarquablement doue, Maurice Curie, le fils de Jacques Curie, se trouve parmi eux. Il commence au laboratoire sa carriere scientifique. Marie est fiere des succes de ce neveu, a qui elle a voue pour toujours une tendresse maternelle.

Sur l'equipe de huit ou dix personnes, veille, avec Madame Curie, un ancien collaborates, un ami sur, un savant d'elite: Andre Debierne.

Marie a un programme de recherches nouvelles. Elle le mene a bien, malgre une sourde alteration de sa sante.

Elle purifie plusieurs decigrammes de chlorure de radium et fait une seconde determinaton du poids atomique de cette substance. Elle s'attaque ensuite a Tisolement du radium-metal. Jusqu'ici, chaque fois qu'elle a prepare du radium 'pur ', il s'agissait de sels de radium (chlorure ou bromure) qui constituent sa seule forme stable. Marie Curie et Andre Debierne reussissent a isoler le metal lui-meme, indemne des alterations dues aux agents atmospheriques. L/operation — une des plus delicates que la science connaisse — ne sera plus jamais repet^e.

Andre Debierne aide Mme Curie a etudier le rayonnement du polonium. Enfin, Marie, en un travail independant, decouvre une methode pour doser le radium par la mesure de son emanation.

Le developpement universel de la Curietherapie exige que des parcelles infimes de la matiere precieuse puissent etre separees avec une rigoureuse precision. Lorsqu'il s'agit de milliemes de milligrammes, la balance n'est pas d'un grand secours. Marie imagine de 'peser' les substances radioactives par les rayons qu'elles emettent. Elle met au point cette technique difficile et cree dans son laboratoire un 'service de mesures' oil des savants, des medecins et meme de simples particuliers pourront faire controler des produits ou des minerals 'actifs', et recevoir un certificat indiquant leur teneur en radium.

En meme temps qu'elle public une *Classification des Radio-Elements* et une *Table des Constantes radioactives*, elle accomplit un autre travail d'importance generale; la preparation du premier etalon international de radium. Ce léger tube de verre que Marie, avec emotion, a scelle de ses mains, contient 21 milligrammes de chlorure de radium pur. Il servira de modele aux etalons disperses plus tard dans les cinq continents et il est depose solennellement au Bureau des Poids et Mesures de Sevres, pres de Paris.

Apres la gloire du manège Curie, c'est maintenant la renommee personnelle de Madame Curie qui monte et se repand en fusée. Des diplomes de docteur *honoris causa*, de membre correspondant des Academies etrangeres, viennent encombrer les tiroirs de la maison de Sceaux, sans que la laureate songe a les mettre en vue, ou meme a en dresser une liste.

La France n'a que deux moyens d'honorer de leur vivant ses grands hommes: la Legion d'honneur et l'Academie. La croix de chevalier est offerte a Marie en 1910, mais, s'inspirant de l'attitude de Pierre Curie, elle la refuse.

Que n'oppose-t-elle la meme resistance aux colloques trop zeles qui la persuadent, quelques mois plus tard, de se presenter a l'Academie des Sciences! A-t-elle oublie les humiliants scrutins qu'a subis son epoux dans la defaite, et meme dans la victoire? Et ignore-t-elle ce reseau d'envie, tout autour d'elle?

Oui, elle Tignore. Et surtout, en Polonaise naive, elle craint de se montrer pretentieuse, ingrate, en refusant la haute distinction scientifique que lui offre — imagine-t-elle — son pays d'adoption.

fidouard Branly, un physicien eminent et un catholique notoire, est son concurrent. Entre 'Curistes' et 'Branlystes', entre libres penseurs et clericaux, entre partisans et adversaires de cette innovation sensationnelle: admettre des femmes a Tlnstitut, la lutte, sur tous les terrains, se dechaine. Marie assiste, impuissante, effrayee, a des polemiques qu'elle n'avait pas pr[^]vues.

Les plus grands savants, Henri Poincare, le docteur Roux, fimile Picard, les professeurs Lippmann, Bouty et Darboux en tete, font campagne pour elle. Mais Tautre camp prepare une defense vigoureuse.

'—Les femmes ne peuvent faire partie de Tlnstitut!', s'ecrie avec une vertueuse indignation M. Amagat, qui fut, huit annees plus tot, Theureux concurrent de Pierre Curie. Des informateurs benevoles viennent, contre F evidence, afHrmer aux catholiques que Marie est juive, a moins qu'ils ne rappellent aux libres penseurs qu'elle est catholique. Le 23 Janvier 1911, jour de F election, le President dit tres haut aux huissiers, en ouvrant la seance:

ⁱ—Laissez entrer tout le monde, les femmes exceptees.'

Et un academicien presque aveugle, vif partisan de Mme Curie, se plaint d'avoir failli voter contre elle, avec un faux bulletin qui lui a ete glisse dans la maien!

A quatre heures, les journalistes surexcites courent rediger des Rapiers' de deception ou de victoire. Il a manque une voix a Marie Curie pour etre elue.

Rue Cuvier, ses assistants, son garcon de laboratoire meme, attendent le verdict avec plus d'impatience que la candidate. Certains du succes, ils ont des le matin achete un gros bouquet, et Font cache sous la table qui porte les balances de precision. La defaite les laisse stupides. Le cceur gros, Louis Ragot, le mecanicien, fait disparaitre Pinutile bouquet. Les jeunes physiciens, silencieux, preparent des phrases de reconfort. lis n'auront pas a les prononcer. Marie parait, sortant de la petite piece qui lui sert de cabinet de travail. Elle ne commentera pas d'un seul mot un echec qui ne la desole guere.

Dans l'histoire de Madame Curie, il semble que l'Académie corrige perpétuellement les gestes de la France. Au mois de décembre de cette même année 1911, l'Académie des Sciences de Stockholm, voulant reconnaître les travaux éclatants accomplis par Madame Curie depuis la mort de son époux, lui accorde le Grand Prix Nobel de Chimie. Jamais un autre lauréat, homme ou femme, ne fut, ne sera jugé digne de recevoir deux fois une telle récompense.

Marie demande à Bronia de faire avec elle le voyage de Suède. Elle emmène aussi sa fille aînée, Irene. L'enfant assiste à la séance solennelle. Vingt-quatre ans plus tard, dans la même salle, elle recevra le même prix...

Outre les réceptions d'usage et le dîner chez le roi, des réjouissances particulières ont été organisées en l'honneur de Marie. Elle gardera un souvenir ravissant d'une fête paysanne, où des centaines de femmes, vêtues de robes aux vives couleurs, portaient sur leur tête des couronnes de bougies allumées, dont chaque mouvement faisait danser les flammes.

Prononçant sa conférence publique, Marie reporte vers l'ombre de Pierre Curie les hommages dont on l'accable.

Avant d'aborder le sujet de la conférence, je tiens à rappeler que la découverte du radium et celle du polonium ont été faites par Pierre Curie en commun avec moi. On doit aussi à Pierre Curie, dans le domaine de la radioactivité, des études fondamentales qu'il a effectuées soit seul, soit en commun avec moi, soit encore en collaboration avec ses élèves.

Le travail chimique qui avait pour but d'isoler le radium à l'état de sel pur et de le caractériser comme un élément nouveau a été effectué spécialement par moi, mais se trouve intimement lié à l'œuvre commune. Je crois donc interpréter exactement la pensée de l'Académie des Sciences en admettant que la haute distinction dont je suis l'objet est motivée par cette œuvre commune et constitue ainsi un hommage à la mémoire de Pierre Curie.

Une grande découverte, une célébrité universelle, deux prix Nobel, attachent à Marie l'admiration de beaucoup de vivants — partant l'animosité de beaucoup d'autres.

En une brusque rafale, la méchanceté s'abat sur elle et tente de l'anéantir. Une campagne perfide se déchaîne à Paris contre cette femme de quarante-quatre ans, si fragile, usée par un labeur écrasant.

Marie, qui a un metier d'homme, a choisi parmi les hommes ses amis, ses confidents. Elle exerce sur ses intimes, sur Tun d'eux surtout, une profonde influence. Il n'en faut pas davantage ! Une savante vouee au travail, dont l'existence fut digne, reservee, et, depuis quelques annees, particulierement pitoyable, est accusee de briser des menages et de deshonorer un nom qu'elle porte avec trop d'eclat.

Il ne m'appartient pas de juger ceux qui donnerent le signal de Tattaque, de dire avec quel desespoir et quelle tragique maladresse, souvent, Marie se debattit. Laissons en paix les journalistes qui eurent le courage d'insulter une femme sans defense, dans le moment meme ou cette femme etait traquee, harcelee de lettres anonymes, menacee publiquement de violences et ou sa vie etait en danger. Quelques-uns d'entre eux vinrent plus tard lui demander pardon, avec des mots de repentir, des larmes... Mais le crime etait commis: Marie avait 6t6 conduite au bord du suicide, de la folie, et, ses forces physiques Tabandonnant, elle avait ete terrassee par une maladie tres grave.

Retenons seulement le trait le moins meurtrier, mais le plus vil, celui qui visera Madame Curie tout au long de sa route. Chaque fois que Toccasion se presente d'abaisser cette creature unique, comme aux penibles jours de 1911, ou de lui refuser un titre, une recompense, un honneur — FAcademie, par exemple — son origine lui est bassement reprochee; traitee tour a tour de Russe, d'Allemande, de Juive et de Polonaise, elle est Tetrang^re' venue a Paris en usurpatrice, afin de conquerir abusivement une haute situation. Mais chaque fois que, par les dons de Marie Curie, la Science est mise a Thonneur, chaque fois qu'en un autre pays on la fete, on lui prodigue des temoignages sans precedent, elle devient aussitot dans les memes feuilles, et sous la signature des memes redacteurs, Tambassadrice de la France', 'la plus pure representante du genie de notre race', 'une gloire nationale\ Avec une egale injustice, la naissance polonaise dont elle est fiere, est alors passee sous silence.

Les grands hommes, toujours, ont subi Tassaut de ceux qui, rageusement, voulaient decouvrir sous Tarmure du genie d'imparfaites creatures humaines. Sans le terrible aimant de la renommee, qui attire sur elle les sympathies et les haines,

Marie Curie n'eut jamais été critiquée, ni calomniée. Elle a maintenant un motif de plus de détester la gloire.

Dans l'adversité, Ton compte ses amis. Des centaines de lettres, signées de noms connus ou inconnus, viennent dire à Marie que ses épreuves soulèvent de la pitié et de l'indignation. André Debierne, M. et Mme Jean Perrin, M. et Mme Chavannes, une exquise amie anglaise, Mrs Ayrton, bien d'autres encore, parmi lesquels ses assistants et ses élèves, se battent pour elle. Dans le monde universitaire, des personnes qui la connaissaient à peine se rapprochent d'elle spontanément, tels le mathématicien finile Borel et sa femme, qui entourent Marie d'une délicate sollicitude et tentent de sauver sa santé en l'emmenant en Italie prendre quelque repos. Avec son frère Joseph, avec Bronia et Hela accourues en France pour l'aider, son plus ferme défenseur est le frère de Pierre, Jacques Curie.

Ces élans, ces affections, rendent un peu de courage à Marie. Mais sa dépression physique s'accuse de jour en jour. Elle ne se sent plus la force de faire le trajet de Sceaux et elle a loué à Paris, 36 quai de Bethune, un appartement où elle compte habiter *des* Janvier 1912. Elle ne tiendra pas jusqu'à cette date: le 29 décembre on la transporte, mourante, condamnée, dans une maison de santé. Après deux mois de lutte, elle triomphe pourtant du mal, mais les profondes lésions dont sont atteints ses reins réclament une opération. Consultée, Marie, qui n'est plus qu'un être exsangue, le lieu de toutes les souffrances, demande que l'intervention chirurgicale soit pratiquée en mars seulement. Elle veut assister, à la fin de janvier, à un congrès de physique!

Elle est opérée et merveilleusement soignée par le grand chirurgien Charles Walther. Toutefois sa santé est pour longtemps compromise. Marie montre une navrante maigreur et ne peut guère se tenir debout. Les crises de fièvre et de douleurs rénales qu'elle supporte sans plaintes obligeront toute autre femme à une existence d'infirme.

Traquée par les maux physiques et la vilénie humaine, elle se cache comme une bête aux abois. Sa sœur a loué pour elle, au nom de 'Dlusaa', une maison à Brunoy, près de Paris. La malade y passe quelque temps, puis elle s'installe

incognito a Thonon, pour de mornes semaines de cure. L'ete, son amie, Mrs Ayrton, la recoit avec ses filles dans une paisible villa de la cote anglaise. Elle y trouve soins et protection.

La sante de Madame Curie s'ameliore. Pendant Tet6 de 1913, Marie essaie ses forces en parcourant a pied TEngadine, rucasaca au dos. Ses filles Taccompagnent, avec leur gouvernante, et l'quipe d'excursionnistes comprend encore le savant Albert Einstein et son fils. Une charmante 'camaraderie de genies' lie, depuis plusieurs annees, Mme Curie et Einstein. lis s'admirent Tun T autre, leur amitie est franche, fidele, et, tantot en fransais, tantot en allemand, ils aiment a poursuivre d'interminables discussions de physique theorique.

En France, toutes tempetes oubliees, la savante est au zenith de la gloire. Depuis deux ans, Tarchitecte Nenot construit pour elle, sur des terrains de la rue Pierre-Curie, Tlnstitut du Radium.

Les choses ne sont pas allees toutes seules. Au lendemain de la mort de Pierre Curie, les pouvoirs publics avaient propose a Marie d'ouvrir une souscription nationale pour Tedification d'un laboratoire. La veuve, ne voulant pas que Ton battit monnaie de T accident mortel de la rue Dauphine, avait refuse. Les autorites retomberent dans leur lethargic Mais en 1909, le docteur Roux, directeur de Tlnstitut Pasteur, eut Tidee genereuse de fonder un laboratoire pour Marie Curie. Elle eut ainsi quitte la Sorbonne et fut devenue une etoile de Tlnstitut Pasteur.

Les chefs de l'Universite dressent soudain Toreille... Laisser partir Mme Curie? Impossible! Il faut, coute que coute, la retenir dans les cadres officiels!

Une entente entre le docteur Roux et le vice-recteur Liard met fin aux discussions. A frais communs — 400,000 francs-or chacun — l'Universite et Tlnstitut Pasteur creent Tlnstitut du Radium, qui comprendra deux parties distinctes: un laboratoire de radioactivite, place sous la direction de Marie Curie; un laboratoire de recherches biologiques et de Curietherapie, ou un savant et medecin eminent, le professeur Claude Regaud, organisera les etudes sur le cancer ainsi que le traitement des malades. Ces institutions jumelles travailleront en cooperation, afin de developper la science du radium

Et voila Marie courant de la rue Cuvier au chantier de construction, dessinant des plans, discutant avec Tarchitecte! Cette femme grisonnante a les idees les plus neuves, les plus 'modernes'. Elle pense a ses travaux personnels, certes. Mais surtout elle veut batir un laboratoire qui soit encore utilisable dans trente ans, dans cinquante ans, lorsque depuis longtemps elle ne sera que poussie. Elle exige de vastes locaux, de grandes fenetres qui inondent de soleil les salles de recherches. L'innovation couteuse dut-elle indigner les ingenieurs du gouvernement, il lui faut un ascenseur...

Quant au jardin, — le plus cher souci de notre paysanne — elle le compose avec amour. Sourde aux bonnes raisons de ceux qui veulent economiser de la place*, elle defend avec aprete chaque metre du terrain qui separe les batiments. Elle choisit un a un, en connaisseur, les jeunes arbres, et les fait mettre en terre sous ses yeux, bien avant que les fondations ne soient jetees. Elle confie a ses collaborateurs:

'— En achetant "mes" platanes et mes tilleuls tout de suite, je gagne deux ans. Lorsque nous ouvrirons le laboratoire, les arbres auront pousse, les massifs seront en fleurs. Mais, chut! Je n'ai parle de rien a M. Nenot!'

Et une petite flamme de jeun< sse et de gaiete reparait dans ses yeux de cendre.

Elle plante elle-meme les rosiers grimpants, maniant la beche, tassant la terre avec ses mains au pied des murs inacheves. Chaque jour, elle les arrose. Quand elle se redresse, il semble que Ia, debout dans le vent, elle guette la montee des pierres mortes, des plantes vivantes.

Elle n'a pas cesse de travailler rue Cuvier, et c'est Ia que son ancien garcon de laboratoire, Petit, vient la trouver, un matin. Le brave homme est violemment emu: a l'ficole de Physique aussi, Ton construit des salles de travail, des amphitheatres de cours. Et le hangar, la pauvre baraque moisie de Pierre et Marie, va tomber sous la pioche des demolisseurs.

Avec Thumble ami des jours passes, Marie arrive rue Lhomond pour le dernier adieu. Le hangar est la, intact encore. Par un soin pieux, le tableau noir n'a jamais ete touche, et il porte quelques lignes de Pecriture de Pierre. Il semble que la porte va s'ouvrir, et livrer passage a une haute silhouette familiere.

Rue Lhomond, rue Cuvier, rue Pierre-Curie... Les trois adresses, les trois Stapes. En ce jour, Marie a refait, sans meme s'en apercevoir, le chemin de sa belle et cruelle vie de savante. Devant elle, Pavenir se dessine clairement. Au laboratoire de biologie, que Ton vient d'achever, les assistants du professeur Regaud sont deji a Poeuvre et, le soir, on voit briller dans le pavilion neuf les fenetres eclairees. Dans quelques mois, Marie, a son tour, quittera le P.C.N, et transporter ses appareils rue Pierre-Curie.

Cette victoire surprend Pheroine alors qu'elle n'est plus ni jeune, ni forte, et qu'elle a perdu le bonheur. Qu'importe, puisqu'une equipe fraiche Pentoure, puisque des chercheurs enthousiastes sont prêts a lutter avec elle! Non, il n'est pas trop tard!

Des vitriers chantent et sifflent a tous les etages du petit immeuble blanc. Au-dessus de la porte d'entrée se lisent deja, graves dans la pierre, ces mots: INSTITUT DU RADIUM — PAVILLON CURIE.

Devant les murs robustes, Pexaltante inscription, Marie evoque la parole de Pasteur:

Si les conquetes utiles a Phumanite touchent votre coeur, si vous restez confondus devant les effets surprenants de la telegraphie electrique, du daguerreotype, de Panesthesie et de tant d'autresl d^couvertes admirables: si vous etes jaloux de la part que votre pays pent revendiquer dans Pepanouissement de ces merveilles — prenez interet, je vous en conjure, a ces demeures sacrees que l'or designe du nom expressif de laboratoires. Demandez qu'on W multiplie et qu'on les orne. Ce sont les temples de Pavenir, de richesse et du bien-etre. C'est Ia que l'humanite grandit, si fortifie et devient meilleure. Elle y apprend a lire dans les ceuvrej de la nature, ceuvres de progres et d'harmonie universelle, tandit que ses reuvres a elle sont trop souvent celles de la barbaric, du fanatisme et de la destruction...

En ce merveilleux mois de juillet, le 'temple de l'avenir' de la rue Pierre-Curie est enfin termine. Il n'attend plus que son radium, ses travailleurs, sa directrice.

Seulement, ce mois de juillet est celui de 1914.

La Guerre

MARIE a loue, pour Tete, une villa en Bretagne. Irene et Eve s'y trouvent deja, avec une gouvernante et une cuisiniere, et leur mere a promis de venir les rejoindre le 3 aout. La fin de Tannic scolaire la retient a Paris. Elle est accoutumee de rester ainsi toute seule, par la canicule, dans l'appartement desert du quai de Bethune, sans meme une femme de chambre pour s'occuper d'elle. Elle passe ses journées au laboratoire et, tard le soir, elle regagne sa demeure, a laquelle une concierge donne des soins assez vagues,

Marie a ses filles, i^{e r} aout 1914:

Chere Irene, chere five, les choses semblent tourner mal: nous attendons la mobilisation d'un moment a Pautre. Je ne sais si je pourrai partir. Ne vous affolez pas, soyez calmes et courageuses. Si la guerre n'eclate pas, j'irai vous retrouver lundi. Sinon, je resterai ici et je vous ferai venir aussitot que cela sera possible.
f Toi et moi, Irene, nous chercherons a nous rendre utiles.

2 aout:

Mes cheres filles, la mobilisation est commencentee, et les Allemands sont entres en France sans declaration de guerre. Nous ne communiquerons pas facilement pendant quelque temps.

Paris est calme et fait bonne impression, malgre le chagrin des depart.

6 aout:

Ma chere Irene, moi aussi je desire vivement vous ramener ici, mais c'est impossible pour le moment. Soyez patientes.

Les Allemands traversent la Belgique en livrant des combats. La brave petite Belgique n'a pas accepte de les laisser passer sans se deTendre... Tous les Francais ont bon espoir et pensent que la lutte, quoique rude, tournera bien.

Le pays polonais est occupe par les Allemands. Qu'en restera-t-il apres leur passage ? Je ne sais rien de ma famille.

Un vide extraordinaire s'est fait autour de Marie. Ses collegues, tous les travailleurs du laboratoire, ont rallte leur

regiment. Aupres d'elle ne reste que son mecanicien, Louis Ragot, un cardiaque dont la mobilisation n'a pas voulu, et une petite femme de service haute comme trois pommes.

La Polonaise oublie que la France n'est que son pays d'adoption. La mere de famille ne songe pas a se rapprocher de ses enfants. La creature souffrante, fragile, dedaigne ses maux, et la savante remet a des temps meilleurs ses travaux personnels. Marie n'a qu'une pensee: servir sa seconde patrie. Dans Poccasion terrible, une fois de plus se revelent son intuition et son initiative.

Elle ecarte la solution facile, qui serait de fermer le laboratoire et de devenir, comme beaucoup de Francaises courageuses, une infirmiere aux voiles blancs... S'etant imm^diatement documentee sur Porganisation des services sanitaires, elle y decouvre une lacune dont les autorites ne semblent pas se soucier, mais qui lui parait tragique: les hopitaux de l'arriere, ceux du front, sont a peu pres d^pourvus d'installations de rayons X!

On sait que la decouverte des rayons X par Roentgen, en 1895, a permis d'explorer, sans le secours de la chirurgie, l'interieur du corps humain, de 'voir' et de photographier les os et les organes. En 1914, il n'existe encore en France qu'un nombre restreint d'appareils Roentgen, utilises par des medecins radiographes. Le Service de Sante militaire a pr^vu, pour la guerre, des installations dans certains gros centres, juges dignes de ce luxe. C'est tout.

Un luxe, le dispositif magique grace auquel on peut decouvrir et localiser par 'transparence' la balle de fusil, Teclat d'obus caches dans la blessure ?

Les travaux de Marie n'ont jamais porte sur les rayons X mais, a la Sorbonne, elle leur a chaque annee consacre plusieurs lecons. Elle connait admirablement la question. Par une transposition spontanee de ses connaissances scientifiques, elle prevoit ce que Thorrible carnage reclamera: il faut creer d'urgence des postes et des postes de radiologic...

Marie a reconnu le terrain, pris son elan. En quelques heures, elle dresse l'inventaire des appareils qui existent aux laboratoires de l'University, le sien y compris, et elle fait une tournee chez les constructeurs. Tout le materiel a rayons X qui peut etre utilise est reuni, puis distribue dans les hopitaux

de la region parisienne. Des manipulateurs ben&voles sont recrutes parmi les professeurs, les ingenieurs, les savants.

Mais comment secourir les blesses qui affluent, *a* une cadence effrayante, dans les ambulances encore depourvues ? Certaines d'entre elles n'ont meme pas d'installation electrique sur laquelle brancher les appareils...

Mme Curie imagine une solution. Elle cree, aux frais de l'Union des Femmes de France, la premiere Voiture radiologique*. Dans une automobile ordinaire, elle a dispose un appareillage Roentgen et une dynamo qui, actionn^e par le moteur de la voiture, fournit le courant necessaire. Ce poste mobile complet circule d'hopital en hopital *db*s aout 1914. A lui seul, il assure Texamen des blesses evacues sur Paris pendant la bataille de la Marne.

L'avance rapide des AUemands place Marie devant un cas de conscience. Doit-elle rejoindre ses filles en Bretagne ou demeurer a Paris ? Et si Tenvahisseur menace d'occuper la capitale, suivra-t-elle dans la retraite les organisations sanitaires ?

Elle considere calmement ces eventualites et prend sa decision. Elle restera *a* Paris, quoi qu'il arrive. La tache bien-faisante qu'elle a entreprise ne la retient pas seule. Elle songe a son laboratoire, aux instruments delicats qui reposent rue Cuvier, aux salles neuves de la rue Pierre-Curie. 'Si je suis *la*\ se dit-elle, 'peut-etre les Allemands n'oseront-ils pas les saccager. Mais si je pars, tout disparaitra.'

Ainsi raisonne-t-elle, non sans hypocrisie, et decouvre-t-elle des excuses logiques a Tinstinct qui la guide. Cette Marie tetue, tenace, n'aime pas Faction de fuir. Avoir peur, c'est servir l'adversaire. Pour rien au monde, elle ne donnerait *a* un ennemi triomphant la satisfaction de penetrer dans un Laboratoire Curie deserte.

Elle confie *a* son beau-frere Jacques ses filles, qu'elle prepare *a* une separation:

Marie *a* Irrne, 28 aout 1914:

.. On commence *a* prevoir la possibility d'un investissement de Paris, auquel cas nous pourrions etre couples. Si cela arrive, supporte-le avec courage, car nos desirs personnels ne sont rien devant la grande partie qui se joue maintenant. Tu dois te sentir respon-

sable de ta sœur, et veiller sur elle si nous devons être séparés pendant plus longtemps que je ne le prévoyais.

Si Marie envisage avec sérénité de vivre dans un Paris investi, bombardé ou même conquis, il est un trésor qu'elle veut protéger contre l'agresseur: le gramme de radium que possède le laboratoire. Elle n'oserait confier à aucun messager la parcelle précieuse, et elle décide de la transporter elle-même à Bordeaux.

Voici, dans un des trains bondés qui emportent les personnalités officielles et les fonctionnaires, Marie, en cache-pousière d'alpaga noir, chargée d'un petit sac de nuit... et d'un gramme de radium, c'est-à-dire d'une caisse pesante où, à l'abri de leur chape de plomb, veillent les tubes minuscules. Mme Curie a trouvé miraculeusement un bout de banquette et elle a pu caser devant elle le lourd colis. Résolument sourde aux conversations pessimistes dont s'emplît le wagon, elle contemple par la fenêtre la campagne ensoleillée. Mais là encore, tout lui parle de défaite. Sur la route nationale qui longe la voie ferrée, coule une file ininterrompue d'automobiles s'enfuyant vers l'ouest.

Bordeaux est envahi par les Français. Les porteurs, les taxis et les chambres d'hôtels y sont également introuvables. À la tombée de la nuit, Marie est encore debout sur la place de la gare, auprès d'un fardeau qu'elle n'a pas la force de transporter. La foule la bouscule sans altérer son humeur. Elle s'amuse de sa situation... Devra-t-elle, jusqu'au lendemain, monter la garde à côté de cette caisse, qui vaut un million de francs? Non, Un employé de ministère, son compagnon de voyage, la reconnaît, vient à son secours. Ce sauveur lui procure une chambre dans un appartement privé. Le gramme de radium est mis à l'abri. Le matin venu, Marie dépose dans un coffre de banque son encombrant trésor et, rassurée, elle reprend le chemin de Paris.

À Teller, elle avait passé inaperçue, mais son départ vers la capitale excite de vifs commentaires. Un attroupement se forme autour de ce phénomène: 'la dame qui retourne Izbas'. La Mame' se garde bien de révéler son identité mais, plus loquace qu'à l'ordinaire, elle tente d'apaiser les rumeurs alarmantes et affirme doucement que Paris 'tiendra', que ses habitants ne courent aucun danger...

Le convoi de troupes oil, seul 'civil', elle s'est hissee, avance avec une lenteur incroyable. Plusieurs fois, Ton s'arrete en pleins champs, pendant des heures. Marie accepte un gros morceau de pain qu'un soldat a tire de sa musette. Depuis la veille, depuis son depart du laboratoire, elle n'a eu le temps de rien manger. Elle meurt de faim.

Paris, silencieux, menace, lui semble, dans l'exquise lumtere de ce debut de septembre, d'une beaute et d'un prix jamais atteints. Faudra-t-il perdre un tel joyau? Mais *deja* une nouvelle se repand par les rues, avec la violence d'un raz de maree. Mme Curie, couverte de la poussiere du voyage, se precipite, s'enquiert: l'offensive des Allemands est rompue, la bataille de la Marne est commencee!

Mme Curie a tout prevu: que la guerre serait longue, meurtriere, que, de plus en plus, il faudrait operer les blesses sur place, et que chirurgiens et radiologues devraient etre *a* pied d'oeuvre, dans les ambulances du front — enfin, que les voitures radiologiques seraient appelees a rendre des services inappreciables.

Ces voitures, surnommees dans la zone des armees les 'petites Curie', Marie les eqmpe une *a* une au laboratoire, sans se soucier de l'indifference ou de la sourde hostilite des bureaucrates. Notre timide est devenue soudain un personnage exigeant et autoritaire. Elle harcele les fonctionnaires indolents, reclame d'eux les laissez-passer, les bons de commande, les visas. lis font des difficultes, brandissent des reglements... ' — I l ne faut pas que les civils nous embetentP: tel est Tesprit qui anime beaucoup d'entre eux. Mais Marie s'accroche, discute, triomphe.

Elle ranfonne aprement les particuliers. Des femmes genereuses, comme la marquise de Ganay, la princesse Murat, lui donnent ou lui pretent leurs limousines, qu'elle transforme aussitot en postes radiologiques. '—Je vous rendrai votre voiture apres la guerre', promet-elle avec une assurance candide. 'Vraiment, si elle n'est pas hors d'usage, je vous la rendrai!'

Des vingt voitures qu'elle met ainsi en service, Marie en conserve une pour son usage personnel: une Renault *a* nez plat, carrossee comme un camion de livraison. Roulant sur ce

char, dont la caisse, d'un gris réglementaire, s'orne d'une croix rouge et d'un drapeau français peints à même la toile, elle mène une vie d'aventurier, de grand capitaine.

Un télégramme, un coup de téléphone avertissent Mme Curie qu'une ambulance encombrée de blessés réclame d'urgence un poste de radiologie. Marie vérifie l'équipement de sa voiture. Tandis que le chauffeur militaire fait le plein d'essence, elle va prendre chez elle son manteau sombre, son petit chapeau de voyage, rond et mou, qui a perdu forme et couleur, et son bagage: un sac de cuir jaune, craquelé, écorché. Elle monte à côté du conducteur, sur le siège exposé au vent, et bientôt la vaillante automobile fonce à toute vitesse — c'est-à-dire au modeste '50 de moyenne' qu'elle ne peut dépasser — vers Amiens, vers Ypres, vers Verdun.

Après des arrêts, des palabres avec des sentinelles méfiantes, apparaît l'hôpital. Au travail! Mme Curie choisit rapidement une pièce comme salle de radiologie, elle y fait transporter les caisses. Elle déballe ses instruments, assemble les pièces démontables. On déroule le câble qui reliera l'appareil à la dynamo restée sur la voiture. Un signe au chauffeur qui met en marche la dynamo, et Marie vérifie l'intensité du courant. Avant de commencer l'examen des blessés, elle prépare encore l'écran radioscopique, range à portée de sa main les gants et les lunettes de protection, les crayons spéciaux pour marquer les repères, le fil à plomb qui sert à localiser les projectiles. Elle a fait l'obscurité en bouchant la fenêtre avec des rideaux noirs — ou même avec de simples couvertures d'hôpital. À côté, dans un cabinet de photographie improvisé, sont placés les 'bains' où seront développées les plaques. Il y a une demi-heure seulement que Marie est arrivée, et tout est prêt.

Dix blessés, cinquante blessés, cent blessés... Des heures passent, et parfois des jours. Tant qu'il reste des patients, Marie vit dans la chambre noire. Avant de quitter l'hôpital, elle cherche le moyen d'y installer un poste de radiologie fixe. Enfin, ayant emballé son matériel, elle monte sur le siège de sa roulotte magique, et repart vers Paris.

L'ambulance la reverra bientôt. Elle a remué ciel et terre pour se procurer un appareil, et elle vient l'installer. Un manipulateur l'accompagne, qu'elle attend jusqu'à ce qu'on ne sait où,

instruit on ne sait comment. Desormais, Phopital, muni d'une salle de rayons X, n'aura plus besoin d'elle.

En plus des vingt ventures qu'elle a equipees, Marie installe ainsi *deux cents salles* de radiologic. Le nombre des blesses secourus par ces 220 postes, fixes ou mobiles — postes crees et montes personnellement par Mme Curie—depasse le million.

Sa science, son courage, ne sont pas seuls a la soutcnir. Marie possede au plus haut degre le don de se 'debrouiller', et elle pratique avec maestria cette super-methode que la guerre a baptisee 'le systeme D'. Le chauffeur n'est-il pas disponible? Elle prend le volant de sa Renault et la mine cahin-caha sur les mauvaises routes. On peut la voir, par grand froid, tourner energiquement la manivelle du moteur recalcitrant. On peut la voir peser sur le eric pour changer une roue, ou bien, attentive, les sourcils fronces, nettoyer avec des gestes de savante un carburateur encrasse. Emporte-t-elle des appareils par le train? Elle les place clle-meme dans le fourgon. A Tarrivee, c'est encore elle qui decharge, deballe, veille a ce que rien ne s'egare.

Indifferente au manque de confort, elle ne reclame pas d'egards particuliers, de traitement de faveur. Jamais femme calibre ne fut moins ecomm bran te. Elle oublie de déjeuner, de diner, elle dort n'importe ou — dans une petite chambre d'infirmiere ou bien, comme a l'hopital d'Hoogstade, en plein air, sous une tente de camping. Sans effort, Tetudiante qui jadis bravait le froid dans une mansarde, est devenue un soldat de la Grande Guerre.

Lorsqu'une heure de repit lui est accordee, Mme Curie s'assied parfois sur un banc, dans le jardin de la rue Pierre-Curie oilgrandissent sescherstilleuls. Elleregarderinstitutdu Radium, neuf et desert. Elle songc a ses collaborateurs, tous au front, a son assistant prefere\ le Polonais Jean Danysz, mort en heros. Elle soupire. Quand finira la sanglante horreur? Et quand pourra-t-elle reprendre son travail scientifique?

Elle ne s'alanguit pas en des reveries steriles et, sans cesser de faire la guerre, elle prepare la paix. Elle trouve le moyen de demerger le laboratoire de la rue Cuvier, de Pinstaller rue Pierre-Curie. Emballant, chargeant, dctehargeant, conduisant son automobile radiologique d'une demeure a l' autre, elle

accomplit un travail de fourmi dont apparait bientot le resultat: le nouveau laboratoire est pret! Marie complete son oeuvre en protegeant par une impressionnante fortification de sacs de sable Tannexe qui abrite les matieres radioactives. Des 1915, elle a rapporte de Bordeaux sa provision de radium et Ta mise au service du pays.

Le radium, comme les rayons X, a, sur le corps humain, diverses actions therapeutiques. Marie consacre son gramme de radium a un'service d'emanation': tous les huit jours, elle 'trait' le radium du gaz qu'il degage, et enferme Temanation dans des tubes qui sont ensuite envoyes a l'hopital du Grand Palais et dans d'autres centres sanitaires. lis serviront a la guerison des cicatrices 'vicieuses' et de maintes lesions de la peau.

Voitures radiologiques, postes radiologiques, service d'emanation... Ce n'est pas assez. Le manque de manipulateurs specialises preoccupe Marie. Elle propose au Gouvernement de fonder et d'assurer un enseignement de radiologic. Bientot, une vingtaine d'eteves se reunissent a l'Institut du Radium pour le premier cours. Le programme comprend des lesons tWoriques sur Pelectricite et les rayons X, des exercices pratiques, de Panatomie. Professeurs: Mme Curie, Irène Curie, et une femme charmante et savante, Mile Klein.

Les cent cinquante infirmieres-radiologues que forme Marie de 1916 a 1918 sont recrutees dans tous les milieux. Certaines d'entre elles sont fort peu instruites. Le prestige de Mme Curie d'abord les intimide, mais elles sont vite conquises par Taccueil cordial de la physicienne. Marie a le don de mettre la science a la portee d'esprits simples. Le gout de la besogne bien faite est en elle si fort, que lorsqu'une apprentie — une ancienne femme de chambre — reussit pour la premiere fois a developper a la perfection une plaque de radiographic, elle s'en rejouit comme d'un triomphe personnel.

Les allies de la France font, a leur tour, appel a la competence de Madame Curie. Depuis 1914, elle a rendu de frequentes visites aux hopitaux beiges. En 1918, elle remplit une mission en Italie du Nord, oil elle etudie les ressources du pays en matieres radioactives. Un peu plus tard, elle accueillera dans son laboratoire une vingtaine de soldats du corps expeditionnaire americain, qu'elle initiera a la Radioactivity.

La Paix

Les Vacances a Larcouest

LE monde retrouve le calme. Marie, avec une confiance qui ira en s'affaiblissant, suit de loin les travaux de ceux qui organisent la paix.

Cette idealiste devait, tout naturellement, etre seduite par les doctrines wilsonniennes, avoir foi en la Sociee des Nations. Elle reve d'un traite qui efface vraiment les rancunes et les haines: '— Ou bien il faut exterminer les Allemands jusqu'au dernier, ce que je ne saurais preconiser', dit-elle parfois, 'ou bien il faut leur donner une paix qu'ils puissent supporter...'

Les relations reprennent entre savants des pays vainqueurs et vaincus. Mme Curie montre une volonte sincere d'oublier les luttes rdcentes. Pourtant, elle se garde des manifestations de fraternite et d'enthuiasme auxquelles se livrent certains de ses collegues. Elle demande volontiers, avant de recevoir un physicien allemand: * A-t-il signe le Manifeste des Quatre-vingt-treize? Si oui, elle se montre simplement courtoise. Si non, elle est plus amicale et parle librement de science avec son confrere, comme si la guerre n'avait pas eu lieu.

Ce trait, d'une valeur ephemere, illustre Tidee tres haute que se fait Marie des devoirs des intellectuels aux jours de trouble. Elle ne pense pas que les grands esprits puissent rester 'au-dessus de la melee*: durant quatre annees, elle a loyalement servi la France, elle a sauve des vies humaines. Mais il est certains actes dont elle n'admet pas que les intellectuels se rendent complices. Mme Curie blame les ^crivains et les savants d'outre-Rhin qui ont signe le Manifeste, comme elle blamera, plus tard, les savants russes qui approuveront publiquement les procedes de la police sovietique. Un intellectuel trahit sa mission s'il n'est pas le plus constant defenseur de la civilisation et de la liberty de pensee.

Marie n'est devenue ni belliqueuse ni sectaire en prenant part a la grande lutte. C'est une savante pure que nous retrouvons, en 1919, a la tete de son laboratoire.

EUe a appelle avec ferveur Tinstant ou les batiments de la rue Pierre-Curie bourdonneraient d'activite. Son premier souei est de ne pas gacher i'oeuvre d'exception accomplie pendant la guerre. Le service d'emanation, la distribution des tubes 'actifs' aux hopitaux se poursuivent sous la direction du docteur Regaud, qui, demobilise a repris possession du pavilion de biologic Au pavilion de physique, Mme Curie et ses collaborators se penchent sur les experiences interrompues en 1914, en commencent de nouvelles.

Une vie plus normale permet a Marie de se preoccuper de Pavenir d'Irene et d'Eve — deux filles solides, aussi grandes qu'elle. L'ainee, une etudiante de vingt et un ans, calme, rnerveilleusement equilibree, n'a jamais hesite *un* instant sur sa vocation. Elle veut etre une physicienne, elle veut, tres precisement, etudier le radium. C'est avec une simplicity, un naturel dignes d'admiration qu'Irene Curies'engage sur la route suivie par Pierre et Marie Curie. Elle ne se demande pas si sa carriere sera aussi brillante ou moins brillante que celle de sa mere, elle ne se sent pas opprimee par un trop grand nom. Son amour sincere de la science, ses dons, ne lui inspirent qu'une ambition; travailler, a tout jamais, dans ce laboratoire qu'elle a vu const ruire et ou, des 1918, elle est nom mee *preparatcur delegue'.

L'exemple heureux d'Irene fait trop facilement croire a Marie que les jeunes etres s'orientent aisement dans le labyrinthe de la vie. Elle est deconcertee par les angoisses et les revirements d'Eve. Un respect noble et excessif du libre arbitre des enfants, une surestimation de leur sagesse la retiennent d'exercer son autorite sur Tadolescente. Elle souhaiterait qu'Eve devint un medecin et etudiat les applications therapeutiques du radium. Pourtant, elle ne lui impose pas cette direction. Avec une solidarite inlassable, elle soutient chacun des projets capricieux de sa fille. Elle se rejouit de lui voir etudier la musique, elle lui laisse le choix de ses professeurs, de ses methodes de travail... Elle accable de liberte un etre mine par le doute et qui eut cu besoin d'obeir a de fcrmes indications. Comment apercevrait-elle son erreur, elle que Finfaillible instinct du genie a menee vers son destin, malgre d'immenses obstacles?

Sa tendresse veillera jusqu'i la fin sur les filles si diflterentes

qu'elle a mises au monde, sans jamais marquer entre elles de preference. Irene et Eve trouveront en elle, dans toutes les circonstances de leur vie, une protectrice, une chaleureuse allied. Lorsque, plus tard, Irene aura a son tour des enfants, Marie entourera les deux generations de ses soins et de ses craintes.

Marie a Irene et Frederic Joliot-Curie, 29 decembre 1928:

Mes chers enfants,

Je vous envoie mes souhaits de bonne annee ~- e'est-a-dire une annee de bonne sante, de bonne humeur, de bon travail, une annee pendant laquelle vous aurez chaque jour plaisir a vivre, sans attendre que les jours soient passes pour leur trouver de l'agrement et sans mettre tout espoir cPagrement uniquement dans les jours a venir. Plus on vieillit et plus on sent que savoir jouir du present est un don precieux, comparable a un etat de grace.

Je pense a votre petite Hclene, et je forme des souhaits pour son bonheur. Il est si emouvant de voir evoluer ce petit etre qui attend tout de vous avec une confiance sans limites, et qui croit certainement que vous pouvez vous interposer entre lui et toute souffrance. Un jour, elle saura que votre pouvoir ne va pas jusque-la — et cependant, Ton sounaiterait de pouvoir faire cela pour ses enfants. Tout au moins leur doit-on tous les efforts pour qiTils aient une bonne sante, une enfancce paisible et sereine dans *une* ambiance d'affection, ou leur belle confiance dure aussi longtemps que possible.

Marie a ses filles, 3 septembre 1919:

... Je pense souvent a l'annee de travail qui s'ouvre devant nous. Je pense aussi a chacune de vous et a ce que vous me donnez de douceur, de joies et de soucis. Vous etes en veVite pour moi une grande richessc, et je souhaite que la vie me reserve encore avec vous quelques bonnes annees d'existence commune.

Est ce que sa sante s'ameliore apres les extenuantes annecs de guerre ? Est-ce Papatsement de la vieillesc qui commence ? Madame Curie devient plus sereine. L'etau du deuil et de la maladie s'est desserre, le temps a emousse les tourments..•

Marie a Bronia, i^e r aout 1921:

... J'ai tellement souffert, dans ma vie, que je suis a bout de spuffrance: seule une veritable catastrophe pourrait encore

m'atteindre. J'ai appris la resignation et j'essaye de trouver quelques petites joies dans la grisaille de la vie quotidienne,

Dis-toi que tu peux batir des maisons, planter des arbres, cultiver des fleurs, les regarder pousser et ne penser a rien d'autre. Nous n'avons plus beaucoup de vie devant nous, alors pourquoi nous tourmenter encore ?

Irene et five, qui ont grandi aupres d'une femme en lutte avec la douleur, decouvrent une compagne nouvelle, au visage plus age que naguere, au cœeur et au corps plus jeunes. Irene, sportive infatigable, encourage sa mere a imiter ses exploits, fait avec elle de longues excursions a pied, l'emmene patiner, monter a cheval, et meme faire un peu de sai.

L'ete, Marie retrouve ses filles en Bretagne. A Larcouest, dans un pays ravissant qu'aucune foule vulgaire n'encombre, les trois amies passent des vacances feeriques.

La population de ce hameau, situe au bord de la Manche, pres de Paimpol, se compose uniquement de marins, de cultivateurs... et de professeurs a la Sorbonne. La decouverte de Larcouest par l'historien Charles Seignobos et le biologiste Louis Lapique en 1895 a pris, dans le groupe des universitaires, l'importance du voyage de Christophe Colomb. Mme Curie, tard venue dans une colonie de savants qu'un journaliste spirituel surnommera 'Fort-la-Science', a d'abord vecu chez l'habitant, puis elle a loue une villa, puis elle l'a achetee. Elle a choisi sur la lande — dominant une mer paisible, parsemee d'innombrables iles, grandes ou minuscules, qui empechent les vagues du large d'approcher de la cote — Tendoit le plus isole, le plus evente. Elle a fait construire des maisons-phares. Les demeures d'ete qu'elle loue, celles que plus tard elle fera construire se ressemblent toutes: dans un grand terrain, une villa exigue. Des pieces mal arrangees, presque delabrees, garnies de pauvres meubles. Et une vue sublime.

Les rares passants que Marie rencontre chaque matin — des vieilles femmes courbees, des paysans aux mouvements lents, des enfants dont le sourire montre des dents gâtées — prononcent un sonore: 'Bonjour, Madame Cu-ii-u-rie!' oil l'accent breton fait trainer les syllabes. Marie, sans chercher a fuir, sourit, et ripond du meme ton: 'Bonjour, Madame Le

Goff. •. Bonjour, Monsieur Quintin' ou simplement * Bonjour!' si, *a* sa honte, elle ne reconnait pas l'interlocuteur. Les habitants d'un village n'accordent qu'i bon escient ces saluts tranquilles, d'egal *a* egal, ou il n'y a ni indiscretion, ni curiosite, mais de Famine seulement. Ce n'est pas le radium — le 'radiome' — ce n'est pas le fait 'qu'on parle d'elle dans les journaux' qui ont valu *a* Marie cette marque d'estime. Elle en a ete jugee digne apres deux ou trois saisons, lorsque les Bretonnes aux cheveux tires sous les coiffes *a* pointes blanches ont reconnu en elle une des leurs, une paysanne.

La maison de Madame Curie n'est qu'une demeure entre dix autres. La maison de Larcouest qui compte, le centre de la colonie, le palais de la mondanite, est une cnaumifre basse, habillee jusqu'au faite de vigne-vierge, de passiflore, de fuchsia grim pant. La chaumiere s'appelle, en breton, Taschen-Vihan: Me petit champ du verger'. Taschen possede un jardin en pente ou les fleurs, plantees sans art apparent, forment de longues rangees aux couleurs eclatantes. Sauf par vent d'est, la porte de Taschen est toujours grande ouverte. *ha* habite un jeune enchanteur de soixante-dix ans, Charles Seignobos, professeur d'histoire a la Sorbonne. C'est un vieillard tres petit, tres agile, un peu bossu, eternellement vetu d'un complet de flanelle blanche a filets noirs, rapide et jauni. Les gens du pays l'appellent' Monsieur Seigno' et ses amis ' Capitaine '. Les mots ne sauraient dire de quel culte charmant il est l'objet, ni surtout par quels traits de sa nature il merite la veneration et la tendresse qui Tentourent. Ce celibataire, ce vieux garcon, a toujours eu Taffection de tous les hommes, et plus de femmes qu'aucun pacha: trente, quarante compagnes, agees de deux *a* quatre-vingts ans...

Par un sentier capricieux et raide, Marie descend vers Taschen. Une quinzaine d'adeptes sont *deja* reunis devant la maison et flanent en attendant Vembarquement pour les iles. L'apparition de Mme Curie ne suscite aucune emotion dans cette assemblee, qui tient du convoi d'emigrants et de la troupe de romanichels. Charles Seignobos, dont le regard exquis se dissimule derriere des lorgnons de myope, salue Marie d'un gentil et bourru: 'Ah! *voila* Madame Curie. Bonjour, bonjour!' Quelques autres bonjours en echo, et Marie, s'asseyant par terre, prend place dans le cercle.

Elle porte un chapeau de toile delavee, une vieille jupe, et Pinusable vareuse de molleton noir que, pour quelques francs, *la* tailleur du bourg, Elisa Leff, confectionne selon un module qui est le meme pour les hommes et pour les femmes, les savants et les pecheurs. Ses pieds sont nus, dans des espadrilles. Elle a pose dcvant elle un sac semblable a quinze autres sacs eparpilles sur l'herbe, et que gonflent un peignoir de bain, un maillot.

Quelle ne serait pas la ioie d'un reporter, brusquernent admis dans le groupe paisible! Il faut litteralement prendre garde pour ne pas marcher sur quelque membre de TInstitut paresseusement allonge sur le sol, pour ne pas bousculer un prix Nobel. Les competences abondent. Voulez-vous parler physique? Void Jean Perrin, Marie Curie, Andre Dcbierne, Victor Auger. Mathematiques, calcul integral? Adressez-vous a Emile Borel, drape dans un peignoir comme un empereur romain dans sa toge. Biologic? Astro-physique? Louis Lopicque, Charles Maurain vous repondront. Et quant a Tenchanteur, a Charles Seignobos, les nombreux enfants de la colonie se confient avec effroi qu'il sait toute son Histoire*...

Mais le miracle de cette reunion d'universitaires, c'est que Ton ne parle jamais physique, histoire, biologic ou mathematiques. C'est que Ton ignore le respect, les hierarchies, et jusqu'aux conventions de la politesse. Ici, l'humanite ne se divise pas en pontifes et en disciples, en vieux et en jeunes. Elle comprend quatre categories d'individus: les 'philistins' non inities, etrangers de passage egares dans le clan et qu'il sied d'cxpulser le plus vite possible. Les 'elephants', qui sont les amis peu doues pour la vie nautique: on les tolere en les criblant de quolibets. Puis viennent les Larcouestiens dignes de ce nom, les 'marins'. Enfin, les super-marins, techniciens des courants de la baie, virtuoses du crawl et de l'aviron, denommes 'crocodiles'. Mme Curie, qui n'a jamais ete un 'philistin', ne saurait briguer le titre de 'crocodile'. Elle est devenue un 'marin' apris un court stage 'd'ieiphan*.

Charles Seignobos compte ses ouailles et donne le signal du depart. De la flottille de bateaux mouillies pres de la cote — deux voiliers, cinq ou six canots a rames — les marins de service, Eve Curie et Jean Maurain, ont detache le 'grand

canot' et le 'canot anglais', et les ont amenes a la godille dcvant Paccostage, ou les roches decoupees ferment un embarcadere naturel. La troupe des navigateurs est dej& sur la berge. La voix saccadee, sarcastique et gaie de Seignobos crie: 'Embarquez, embarquez!' Et, tandis que les canots s'emplissent de passagers: 'Quelle est la premiere equipe? Je prends le chef de nage! Madame Curie ira a P aviron de pointe, Perrin et Borel aux gros avirons, et Francis a la barre/

Ces ordres, qui laisseraient perplexes maints intellectuels, sont immediatement suivis. Quatre rameurs — quatre professeurs a la Sorbonne, quatre celebrites — s'installent a leur banc et, tenant chacun un lourd aviron de mer, attendent avec soumission le commandement: 'Avant partout!' que lancera le jeune Francis Perrin, maitre tout-puissant a bord puisqu'il tient le gouvernail. Charles Seignobos donne le premier coup de rame et indique le rythme a ses coequipiers. Derriere lui, Jean Perrin tire sur son aviron avec une telle force qu'il fait pivoter Pembracation. Derriere Perrin il y a itmilc Borel et derriere Borel, tout a Pavant, Marie Curie qui 'souque* en cadence.

Le canot blanc et vert avance regulierement sur la mer ensoleillee. Les seVeres observations du barreur brisent le silence: 'Le deuxieme aviron de tribord ne foit ricn!' (fimile Borel tente de nier sa faute, mais bientot il se resigne et, domptant son indolence, tire plus fort sur la rame.) ⁴ L'aviron de pointe ne suit pas son chef de nage!' (Confuse, Marie Curie corrige son mouvement, et s'applique a 'nager* en mesure.)

La belle voix chaude de Mme Charles Maurain attaque les premieres notes d'une 'chanson a ramer', bientot reprise en chœur par les passagers masses a l'arriere:

Mon pere a fait batir maison
(Tirons done sur nos avirons)
Par quatre-vingts jeunes macons.,.

Un léger vent de 'norois* — le vent du beau temps — emporte la melodic lente et scandee vers la seconde embarcation, qui a prts de Pavance et que Pon aperçoit de Pautre cote de la baie. Les rameurs du canot anglais entonnent a leur tour une des trois ou quatre cents chansons anciennes qui composent

le repertoire de la colonic et que Charles Seignobos enseigne a chaque generation de Larcouestiens:

Sont trois jeunes garçons qui partent pour les lies
 Qui partent pour les lies sont
 Sont trois jeunes garçons...

Deux ou trois chansons menent le grand canot a la pointe de la Trinity. Le barreur consulte sa montre et crie: 'C'est la relive!' Marie Curie, Perrin, Borel, Seignobos cedent la place a quatre autres membres de l'enseignement superieur. Il faut une nouvelle equipe de rameurs pour traverser de biais le courant violent du chenal et atteindre Roch Vras, le gros rocher violet, File deserte ou, presque chaque matin, les Larcouestiens viennent se baigner.

Les hommes se deshabillent pres des canots vides, sur la rive couverte de goemons bruns, les femmes dans un recoin tapisse d'herbe elastique et grasse qui, de tout temps, s'est appele 'la cabine des dames'. Une des premieres, Marie reparait, en maillot de bain noir, et entre dans la men La berge est a pic, et a peine s'est-on plonge que Ton perd pied.

L'irnage de Marie Curie nageant a Roch Vras, dans une eau fraiche, profonde, d'une purete, d'une transparence ideales, est un des souvenirs les plus ravissants que je garde de ma mire. Kile ne pratique pas le * crawl' et le 'trudgeon', chers a ses lilies et a leurs camarades. Methodiquement entraine par Irine et five, elle a appris un 'over arm stroae' de bon style. Sa grace, son elegance innee ont fait le reste. On oublie ses cheveux gris, caches sous le bonnet de bain, et son visage ridi, pour admirer le corps mince et souple, les jolis bras blancs, et ces gestes vifs et charmants de jeune fille.

Madame Curie est extremement fiire de son agilite, de ses talents nautiques. Entre elle et ses colligues de la Sorbonne existent de sournioises rivalites sportives. Marie observe, dans la petite crique de Roch Vras, les savants et les femmes de savants qui nagent une * coupe' ou une 'brasse' honorables, a moins qu'impuissants a avancer ils ne flottent sur place, en s'agitant desesperement. Elle mesure implacablement les trajets parcourus par ses adversaires et, sans jamais proposer ouvertement une course, elle s'entraine a battre les records de

vitesse et de distance du corps enseignant de l'University. Ses lilies sont a la fois ses maitres et ses confidentes:

— Je crois que je nage mieux que M. Borel, remarque parfois Marie innocemment.

— Oh, beaucoup mieux, Me... Cela ne se compare meme pas!

— Jean Perrin a fait une belle performance, aujourd'hui. Mais hier, j'avais 6t6 plus loin que lui, tu te souviens?

— Je t'ai vue, c'etait tres bien. Tu as fait de grands progr&s depuis Tannee derniere!

Elle adore ces compliments, qu'elle sait sincercs. Elle est une des metlleures nageuses de sa generation.

Apres le bain, elle se chauffe au soleil, elle mange un quignon de pain sec, en attendant le moment du depart. Elle a de petites exclamations de bonheur: 'Comme on est bien! Ou encore, devant l'exaltant paysage de rochers, de ciel et d'eau: 'Comme c'est beau!' Ces brefs jugements sont les seuls commentaires sur Larcouest tolérés par les colons. Il est tellement admis que ce pays est le plus delicieux du monde, que la mer y es nlus bleue — oui, blcue, bleue comme en Mediterranee — plus accueillante, plus variee que partout ailleurs que Ton n'en parle jamais, pas plus que Ton ne parle du genie scientifique des Larcouestiens de marque, Seuls, les 'philistins' abo relent lyriquement ces sujets pour s'interrompre bientot, glaces par Tironie generale.

Midi. La mer s'est videe et, par la 'passe d'Anterren', les canots naviguent prudemment entre les herbiers, qui semblent des paturages humides. Les chansons succedent aux chansons, les relives aux relives. Et voici, au-dessous de la maison de Taschen, la cote, Taccostagc — ou plutot le banc de goemons qui, par basses eaux, tient lieu de débarcadere. Pieds nus, jambes nues, Marie releve sa jupe et, brandissant d'une main ses espadrilles et son peignoir de bain, elle chemine bravement vers la terre ferme, dans une vaseodorante et noire ou elle enfonce jusqu'aux chevilles. Le Larcoucstien qui, par deference pour son age, lui offrirait du secours ou demanderait a porter son sac, provoquerait sa stupeur, sa reprobation. Ici personne n'aide personne, et Particle premier de la loi du clan s'enonce comme suit: 'PAS DA ZELE

Les marins se quittent, vont déjeuner. A deux heures, ita

se reuniront de nouveau a Taschen, avant la quotidienne promenade sur l'*Eglantine*, le yacht aux voiles blanches sans lequel Larcouest ne serait plus Larcouest. Mme Curie, cette fois, manque a Fappel. Le farniente du bateau a voiles la fatigue. Toute seule dans sa maison-phare, elle corrige quelque redaction scientifique, ou bien, prenant ses outils, sa beche, son secateur, elle s'occupe du jardin. De ses combats avec les ajoncs et les ronces, de ses mysterieux travaux de plantation, elle sort egratignee au sang, les jambes stries de griffures, les mains terreuses, lardees d'epines. Il faut s'estimer heureux si le dommage s'arrete la. Irene et five retrouvent parfois leur entreprenante mere avec une cheville foulee, avec un doigt a demi ecrase par un coup de marteau malheureux...

Vers six heures, Marie descend a Paccostage pour un second bain, puis, rhabillee, elle entre a Taschen par la porte-toujours-ouverte. Dans un fauteuil, derriere la large fenetre qui donne sur la baie, est assise une femme tres vieille, tres spirituelle, tres jolie, Mme Marillier. Elle habite la maison et, de cette place, elle guette chaque soir le retour des navigateurs. Marie attend aupres d'elle que paraissent, sur la mer palie, les voiles de l'*Eglantine*, dorees par le soleil couchant. Apres les manoeuvres du débarquement, la troupe des passagers remonte le sentier. Voici Irene et five, les bras bronzes, dans leurs robes de quatre sous, les cheveux ornes d'oeillets rouges du jardin que, selon une tradition immuable, Charles Seignobos leur a offerts avant de partir en promenade. Leurs regards brillants disent Penivrement d'une excursion dans Pembouchure du Trieux ou bien d'une escale a Pile de Modez, ou une herbe rase incite a d'epuisantes parties de 'barres'. Tout le monde, meme le Capitaine de soixante-dix ans, prend part a ce jeu, oil diplomes et prix Nobel ne servent de rien. Les savants qui courent vite y gardent leur prestige. Les moins agiles doivent supporter la condescendance des chefs de camp¹ et, dans les echanges de prisonniers, sont traites comme une tourbe d'esclaves.

Ces moeurs d'enfants ou de sauvages, vivant demi-nus dans Peau et dans le vent, intoxicueront plus tard tous les milieux, des plus elegants aux plus simples. Mais en ces annees d'apres-guerre, elles suscitent les critiques choquees des non-inities.

Devancant la mode de quelque quinze ans, nous aurons decouvert la vie nautique, les courses de nage, les bains de soleil, le camping dans les iles desertes. Nous connaissons la tranquille impudeur des sportifs, et donnons peu de pensee a notre toilette: un maillot de bain cent fois repris⁶, une vareuse, deux paires d'espadrilles, deux ou trois robes de coton confectionn[^]es a la maison forment notre garde-robe d'ete. Un jour, dans un Larcouest decadent, envahi de 'philistins' et — horreur! — depoeitise par de vrombissants canots a petrole, la coquetterie fera son apparition...

Apres le diner, Mme Curie, enveloppee d'une pelerine velue qu'elle possede depuis quinze ou vingt ans, se promene a grands pas, bras dessus, bras dessous avec ses filles. Par de noirs sentiers, les trois silhouettes gagnent Taschen — toujours Taschen! Dans la salle commune, pour la troisieme fois de la journee, sont assemblees les Larcouestiens. Autour de la table, on joue 'aux lettres'. Marie, une des plus habiles a former de mots compliques avec les caracteres de carton tires d'un sac, a la cote d'un champion. On se dispute sa collaboration.

D'autres colons, groupes autour des lampes a petrole, lisent ou font des parties d'echecs.

Les jours de gala, des acteurs-auteurs-amateurs interpreted, devant un public 'en or', des charades, des chansons mimees, des revues oil sont celebres les tenements heroiques de la saison: une course mouvementee entre deux embarcations rivales; le transport perilieux d'une enorme roche qui obstruait l'accostage — operation de grande envergure, menee a bien par des techniciens surexcites; les mefaits du vent d'est, honni de tous; un naufrage tragi-comique; les crimes d'un fantomatique blaireau, periodiquement accuse de devaster le potager de Taschen...

Comment evoquer un charme unique, fait de lumiere, de chansons, de rires puerils, de beaux silences, d'une camaraderie libre et desinvolté qui unit les adolescents et leurs aines ? Cette existence ou il ne se passe presque rien, oil chaque jour ressemble au precedent, laissera a Marie Curie et a ses filles les souvenirs les plus riches. Malgre la simplicité de Pentourage, elle representee toujours pour moi le dernier mot du

luxue. Sur aucune plage, aucun milliardaire n'a pu tirer de Tocdan des plaisirs plus vifs, plus raffines, plus rares que les clairvoyants sportsmen de la Sorbonne dans ce coin de Bretagne. Et, puisque le cadre de Faventure n'est qu'un charmant village — charmant comme beaucoup d'autres, sans doute — il faut bien reporter sur les savants qui s'y reunissent chaque annee le m£rite d'une reussite eclatante.

Lecteurs,—je me le suis demande plusieurs fois, en ecrivant cette biographie — n'allez-vous pas, songeant a d'autres lectures, vous arreter, murmurer avec un sourire d'ironie: 'Que de braves gens, mon Dieu!... Que de coeurs droits, que de solidarite, que de confiance!'

Eh! oui... Les 'personnages sympathiques*' abondent dans ce recit. Je n'y peux rien: ils ont existe, et tels que j'essaye de les peindre. Les compagnons de Marie, depuis ceux qui Font vue naître jusqu'aux amis des derniers jours, fourniraient de pauvres sujets d'analyse a nos romanciers epris de sombres couleurs. fitranges, anormales families que ces Salodowsai, ces Curie, ou parents et enfants ne se haissent pas, ou la tendresse conduit les etres, ou Ton n'ecoute pas aux portes, ou Ton ne reve ni de trahisons ni d'Writages, ou Ton ne tue personne — oil Ton est meme parfaitement honnete! fitranges milieux que ces cercles d'universitaires fran£ais ou polonais, imparfaits comme tons les groupes d'humains, mais voues a un meme ideal que n'altera jamais Pamertume ou la perfidie...

J'ai etale sur la table les atouts de notre bonheur breton. Peut-etre haussera-t-on les epaules en pensant que le snobisme ni les querelles n'animaient secretement ces vacances enchantees. A Larcouest, Pobservateur le plus penetrant eut *itt* bien incapable de distinguer le grand savant du chercheur modeste, le pauvre du riche. Pas une seule fois, dans le soleil ou les ondes de Bretagne, je n'ai entendu parler d'argent. Notre ain£, Charles Seignobos, nous donnait la leipon la plus haute et la plus discrete. Sans se proclamer le champion de theories ou de doctrines, ce vieil homme liberal avait fait de son bien le bien de tous. La maison-a-la-porte-ouverte, le yacht *Eglantine*, les canots, lui appartenaient et lui appartenent encore, mais personne moins que lui n'en etait le proprietaire. Et lorsque, dans sa demeure illuminee de lampions, se donnait un bal, Paccordeon qui jouait polaa, lanciers et

'derobes' locales faisait tournoyer en couples meles les domestiques et les patrons, les membres de rlnstitut et les filles de cultivateurs, les marins bretons et les Parisiennes.

Notre mere, silencieuse, assistait a ces fetes. Ses amies, qui connaissaient le point vulnérable de cette femme timide, a Tabord reserve, presque severe, ne manquaient jamais de lui dire qu'Irene dansait bien ou qu'five portait une jolie robe Et, soudain, sur le visage fatigue de Marie Curie, paraissait un exquis sourire de fierte.

L'Amerique

UN matin de mai 1920, une dame est introduite dans la minuscule salle d'attente de l'Institut du Radium. Elle s'appelle Mrs William Brown Meloney, elle dirige a New-York un grand magazine. Il est impossible de reconnaitre en elle une femme d'affaires. Elle est petite, tres frele, presque infirme: un accident de jeunesse l'a condamnée a une legere claudication. Elle a des cheveux gris, et, dans un beau visage pale, de poetiques yeux noirs, immenses. Elle demande en tremblant, a la femme de service qui lui ouvre la porte, si Mme Curie n'a pas oublie le rendez-vous qu'elle lui a accorde...

Ce rendez-vous, elle l'attend depuis des annees. Mrs Meloney est un des etres, de plus en plus nombreux, que la vie et l'oeuvre de Marie Curie exalte. Et comme Idealiste americaine est en meme temps un grand reporter, elle a fait des efforts acharnes pour se rapprocher de son idole.

Après plusieurs demandes d'interviews restees sans reponse, Mrs Meloney a fait porter a Marie, par un physicien de ses amis, une derniere supplique qui portait ces mots:

... Mon pere, un medecin me disait toujours qu'il est impossible d'exagerer le peu d'importance des etres. Mais il y a vingt ans que vous etes importante a mes yeux, Madame, et je veux seulement vous voir pendant quelques minutes.

Le lendemain, Marie la recevait dans son laboratoire.

*La porte s'ouvrit', & vint Mrs Meloney, 'et je vis entrer une femme pale et timide, avec le visage le plus triste que j'aie jamais vu. Elle portait une robe de coton noir. Sa figure magnifique, patiente et douce, avait l'expression absente et detachee des etres voues a l'etude. Soudain, j'eus l'impression d'etre une intruse.

Ma timidite se fit plus grande encore que celle de Mme Curie. Depuis plus de vingt ans j'etais un reporter professionnel, pourtant je n'arrivais pas a poser une seule question a cette femme sans defense, vetue de coton noir. J'essayai de lui expliquer que les Americaines s'interessaient a sa grande oeuvre, je tachai de m'ex-

cuser de mon indiscretion. Pour me mettre a Taise, Mme Curie para de l' Amerique

— L' Amerique possede environ cinquante grammes de radium, me dit-elle. Quatre a Baltimore, six a Denver, sept a New Y ora...

Elle continua Enumeration, nommant la residence de chaque parcelle.

— Et en France ? demandai-je.

— Mon laboratoire possede un peu plus d'un gramme de radium.

— Vous n'avez qu'un gramme de radium ?

— Moi ? Ohlmoijen'enaipasdutout ! Ce gramme appartient a mon laboratoire.

...Je parlai de brevet, des benefices qui avaient du faire de Mme Curie une femme tres riche. Elle dit paisiblement :

— Le radium ne doit enrichir personne. C'est un element. Il appartient a tout le monde.

— Si vous pouviez, dans le monde entier, designer une chose dont vous avez envie, demandai-je impulsivement, que choisiriez-vous ?

C'etait ui*ⁿ question stupide — mais qui se revela fatidique.

...Cette semaine-la, j'appris que la valeur commerciale d'un gramme de radium etait de cent mille dollars. J'appris aussi que le laboratoire de Mme Curie, quoique presque neuf, ne possedait pas de moyens de travail suffisants, et que sa provision de radium etait entierement consacree a la preparation des tubes d'emanation pour les traitements medicaux.'

Imagine-t-on la surprise, rahurissement de cette Americaine cultivee ? Mrs Meloney connait, pour les avoir visites, les puissants laboratoires des fitats-tJnis, celui d'Edison, semblable a un palais. Aupres de ces demeures grandioses, Tlnstitut du Radium, neuf, decent, mais construit a l'echelle modeste des batiments universitaires francais, parait miserable. Mrs Meloney connait aussi les usines de Pittsburgh ou Ton traite les mineraux de radium. Elle revolt leurs panaches de fumees noires, et les longues files de wagons charges de la carnotite qui recele la mature predeuse...

La voici a Paris, dans un bureau mal meubie, en tete-i-tete avec la femme qui a decouvert le radium. Elle lui demande :

— Que souhaiteriez-vous posseder ?

Et Mme Curie repond doucement :

— J'aurais besoin d'un gramme de radium afin de pour-

suivre mes recherches, mais je ne puis l'acheter. Le radium est trop cher pour moi.

Mrs Meloney conçoit un projet magnifique: elle veut que ses compatriotes offrent un gramme de radium à Mme Curie. De retour à New-York, elle tente de persuader dix femmes riches, dix milliardaires, de donner chacune dix mille dollars pour acheter ce présent. Sans succès. Elle ne trouve que trois mécènes disposés à faire un tel geste. *—Pourquoi chercher dix femmes riches?' se dit-elle alors. *Pourquoi ne pas organiser une souscription parmi toutes les femmes d'Amérique ?'

Aux États-Unis, rien n'est impossible. Mrs Meloney crée un comité dont les membres actifs sont Mrs William Vaughn Moody, Mrs Robert G. Mead, Mrs Nicholas F. Brady, les docteurs Robert Abbe et Francis Carter Wood. Elle lance, dans chacune des villes du Nouveau-Monde, la campagne nationale du *Marie Curie Radium Fund*. Et, moins d'un an après sa visite à 'la femme vêtue de son noir', elle écrit à Mme Curie: 'L'argent est trouvé, le radium est à vous!'

Les Américaines offrent à Marie Curie une aide généreuse. Mais en échange, elles lui demandent gentiment, amicalement: Pourquoi ne viendriez-vous pas nous voir? Nous voulons vous connaître.'

Marie hésite. Elle a toujours redouté la foule. Le faste et les épreuves d'une visite en Amérique, dans le pays le plus assoiffé de publicité du monde, l'épouvantent.

Mrs Meloney insiste, balaie une à une ses objections.

— Vous dites que vous ne voulez pas vous séparer de vos filles? Nous invitons vos filles. Les solennités vous fatiguent? Nous établirons le programme de réceptions le plus raisonnable. Venez! Nous vous ferons faire un beau voyage et le gramme de radium vous sera remis à la Maison Blanche, par le Président des États-Unis en personne.

Mme Curie est touchée. Elle dompte ses craintes et, à cinquante-quatre ans, accepte pour la première fois de sa vie les obligations d'un grand voyage officiel.

Ses filles, enchantées de l'aventure, font des préparatifs de départ, five oblige sa mère à acheter une ou deux robes, et la persuade de laisser à Paris ses toilettes favorites — les plus usées, les plus fanées. Autour de Mme Curie, tout le monde

s'agite. Les journaux décrivent les cérémonies qui attendent Marie de l'autre côté de l'Atlantique, et les pouvoirs publics cherchent de quelles distinctions ils pourraient parer la savante afin qu'elle arrive aux États-Unis avec des titres honorifiques dignes de sa réputation. Il est peu compréhensible, pour les Américains, que Mme Curie ne fasse pas partie de l'Académie des Sciences de Paris. Il est surprenant qu'elle n'ait pas la Légion d'honneur... Vite, on lui offre la croix, mais, pour la seconde fois, elle la refuse. Elle demandera plus tard que ce ruban de chevalier soit accordé à Mrs Meloney.

Sur l'initiative de la revue *Je sais tout*, une fête d'adieux en l'honneur de Marie Curie est donnée à l'Opéra, le 27 avril 1921, au profit de l'Institut du Radium.

Leon Berard, le professeur Jean Perrin, le docteur Claude Regaud, prononcent des discours. Puis se déroule un programme artistique interprété par les acteurs et les musiciens illustres qu'a su réunir Sacha Guitry, l'organisateur de la représentation. Sarah Bernhardt, déjà âgée, infirme, et Lucien Guitry s'associent à cet hommage.

Quelques jours plus tard, Mme Curie est à bord de *Volympic*. Ses deux filles voyagent avec elle. Pour les trois femmes, pour leurs robes, une seule malle: mais elles occupent le plus somptueux appartement du paquebot. Marie a d'instinctives moues de paysanne méfiante devant les meubles trop luxueux, les mets trop compliqués. Enfermée à double tour, fuyant les importuns, elle essaye d'oublier sa mission officielle en évoquant les souvenirs humbles et tranquilles de sa vie familière:

Mme Curie à Mme Jean Perrin, 10 mai 1921:

Chère Henriette, j'ai trouvé à bord votre gentille lettre. Elle m'a fait du bien, car ce n'est pas sans appréhension que je quittais la France pour cette lointaine équipée, si peu conforme à mes goûts et à mes habitudes.

Je n'ai pas aimé la traversée; la mer a été morose, sombre et bruyante. Sans être malade, j'étais Stourdie, et je suis restée dans mon appartement la plus grande partie du temps. Mes filles semblent bien contentes. Mrs Meloney, qui voyage avec nous, fait ce qu'elle peut pour les apprivoiser. Elle est aussi bonne, aussi amicale qu'on peut l'être.

... Je pense a Larcouest, aux bons moments que nous y passerons bientdt avec nos amis, au jardin ou vous viendrez chercher quelques heures paisibles, a la mer bleue et douce que nous aimons toutes deux et qui est plus accueillante que cet ocean taciturne et froid. Je pense encore au petit enfant qu'attend votre fille, et qui sera le plus jeune membre de notre groupe amical — le premier de la nouvelle generation. Apres lui naitront, je l'espere, beaucoup d'autres enfants de nos enfants...

New-York, svelte, hardie, ravissante, apparait dans une brume de beau temps. Mrs Meloney vient avertir Marie que les journalistes, les photographes et les operateurs de cinema l'attendent. Une foule enorme, massee sur le quai de débarquement, guette l'arrivee de la savante. Les curieux pieineront durant cinq heures avant d'apercevoir celle que les journaux, en des manchettes geantes, nomment la 'bien-faitrice de la race humaine'. On distingue des bataillons de girls-scouts et d'etudiantes, une delegation de trois cents femmes qui agitent des roses rouges et blanches: elles representent les organisations polonaises des Etats-Unis. Les couleurs eclatantes des drapeaux americains, francais et polonais, flottent au-dessus de milliers d'epaules pressées, de figures avides.

Sur le pont superieur de l'*Olympic*, on a installe Marie dans un fauteuil. On lui a enleve son chapeau, on lui a pris son sac a main. Les hurlements imperieux des photographes — 'Regardez par ici, madame Curie! Tournez la tete a droite!... Levez la tete! Regardez par ici! Par ici! Par ici!' — dominent les declics incessants des quarante appareils de photographique et de cinema, braques en un demi-cercle menagant sur son visage etonne et las.

Irene et Eve servent de gardes du corps pendant ces semaines epuisantes et passionnantes. Les deux jeunes filles ne pourront se faire une idee bien nette des Etats-Unis a travers les deplacements en wagon special, les diners de cinq cents couverts, l'ovation des foules et les assauts des reporters. Il faut, pour penetrer le charme d'un grand pays, plus de Hberté et de calme. La 'tournee Barnum*' ne leur apprendra donc pas grand'chose sur l'Amérique. Elle leur offrira, en revanche, certaines revelations sur leur mere...

Les efforts acharnés de Mme Curie pour demeurer dans l'ombre ont été, en France, partiellement couronnés de succès: Marie a réussi à convaincre ses compatriotes, et jusqu'à ses proches, qu'un grand savant n'est pas un personnage important. Des l'arrivée à New-York, le voile tombe, la vérité apparaît. Irene et Eve découvrent soudain ce que la femme effacée auprès de qui elles ont toujours vécu représente pour l'Univers.

Chaque discours, chaque mouvement de foule, chaque article de journal apporte le même message. Avant de la connaître, les Américains entouraient Mme Curie d'un véritable culte, la mettaient au premier rang des vivants. Maintenant que la voici parmi eux, des milliers d'êtres subissent le * SIMPLE CHARME DE LA VISITEUSE FATIGUÉE*, ressentent un coup de foudre pour la 'PETITE FEMME TIMIDE', la 'SAVANTE PAUVREMENT VÊTUE'_____

Dans l'appartement de Mrs Meloney, qui déborde de fleurs — un horticulteur que le radium a guéri d'un cancer surveillait avec amour, depuis deux mois, la pousse et l'éclosion des roses magnifiques qu'il voulait offrir à Marie — un Conseil de guerre fixe le programme du voyage. Toutes les villes, tous les collèges, toutes les universités d'Amérique invitent Mme Curie. Des médailles, des titres honorifiques, des doctorats *honoris causa* lui sont destinés par douzaines...

— Naturellement, vous avez apporté votre robe universitaire ? s'informe Mrs Meloney. Pour ces cérémonies, elle est indispensable!

Le sourire innocent de Marie provoque la consternation générale. Marie n'a pas apporté de robe universitaire pour l'excellente raison qu'elle n'en possédait jamais. Les maîtres de la Sorbonne doivent avoir une robe. Mais Mme Curie, seul professeur de son sexe, a laissé aux hommes la joie de se commander cette toilette.

Un tailleur, appelé d'urgence, confectionne en hâte le majestueux vêtement de faille noire à revers de velours, sur lequel se poseront les chapes éclatantes qui accompagnent les titres de docteur. Aux essayages, Marie s'impatiente, affirme que les manches la gênent, que l'étoffe est trop lourde — surtout que la soie irrite ses pauvres doigts abîmés par le radium.

Le 13 mai, enfin, tout est pret. Apres un dejeuner chez Mrs Andrew Carnegie et une rapide visite de New York, Mme Curie, Mrs Meloney, Irene et five partent pour le meteorique voyage.

Voicile grand jour, HOMMAGE A UN GENIE ... UNE BRILLANTE ASSISTANCE REUNIE A LA MAISON BLANCHE HONORE UNE FEMME ILLUSTRE. ... Le 20 mai, a Washington, le president Harding offre a Mme Curie le gramme de radium — ou plutot son symbole. Un coffret garni de plomb a ete specialement construit pour abriter les tubes. Mais ces tubes sont si precieux — si dangereux aussi, par leur rayonnement — qu'on les a laisses en securite a Tusine. C'est un coffret contenant un *radium imitation' qui est expose sur une table, au centre de l'East Room ou se pressent des diplomates, des hauts fonctionnaires de la magistrature, de Tarmee, de la marine, des repr^sentants de l'Universite.

Quatre heures. Une porte s'ouvre a deux battants pour l'entree du cortege: Mrs Harding au bras de M. Jusserand, ambassadeur de France. Puis Mme Curie au bras du president Harding. Puis Mrs Meloney, Irene et five Curie, les dames du 'Marie Curie Committee'.

Les discours commencent. Le dernier est celui du president des fitats-Unis. Il s'adresse avec cordialite a la *noble creature, a Tepouse devouee, a la mere aimante qui, en dehors de son oeuvre ecrasante, a rempli toutes les taches de la femme \ Il donne a Marie un rouleau de parchemin none d'un ruban tricolore, et il lui passe au cou un collier de moire d'ou pend une minuscule cle d*or: la cle du coffret.

On ecoute religieusement les breves paroles de gratitude de Marie. Puis, dans un brouhaha joyeux, les invites passent au Blue Room pour defiler devant la savante. Mme Curie, assise sur une chaise, sourit silencieusement a ceux qui, un a un, s'ava^ent vers elle. Ses filles serrent les mains a sa place et, selon la nationality des interlocuteurs que Mrs Harding leur pr^sente, prononcent des formules de politesse en anglais, en polonais, en francais. Il ne reste plus ensuite qu'a reformer le cortege et a sortir sur le perron, oil attend l'armee des photographes.

Les privileges qui assistent a la fete, les journalistes qui

annoncent *a* grand fracas: L'inventeur du radium re?oit de ses amis americains un tresor inestimable* seraient bien surpris d'apprendre que Marie Curie s'est par avance depouillee du gramme de radium que lui a remis le president Harding. La veille de la ceremonie, lorsque Mrs Meloney a soumis *a* son approbation le parchemin de donation, elle a lu le document avec soin. Puis elle a dit posement:

— Il faut modifier cet acte. Le radium que m'offre l'Amérique doit appartenir *a* la Science pour toujours. Tant que je vivrai, il va sans dire que je l'emploierai uniquement *a* des travaux scientifiques. Mais si nous laissons les choses en l'état, le radium deviendrait apres ma mort le patrimoine de personnes privees — de mes filles. C'est impossible. Je desire en faire don *a* mon laboratoire. Pouvons-nous faire venir un avocat?

— Mais... oui! *a* dit Mrs Meloney, un peu interloquee. Puisque vous le voulez, nous nous occuperons de ces formalites la semaine prochaine.

— Pas la semaine prochaine. Pas demain. Ce soir. L'acte de donation va entrer en vigueur, et je puis mourir dans quelques heures.

Un homme de loi, decouvert *a* grand'peine *a* cette heure tardive, a redige avec Marie l'acte additionnel. Elle l'a signe immediatement.

Philadelphia Titres honorifiques. Doctorats. Des cadeaux sont echanges entre Mme Curie et les sommités scientifiques et industrielles de la ville. Le directeur d'une usine offre *a* la savante cinquante milligrammes de mesothorium. Les membres de la celebre American Philosophical Society lui d?cernent la medaille John Scott. En signe de gratitude, Marie fait don *a* cette society d'un quartz piezoelectrique 'historique', construit et utilise par elle pendant ses premieres annees de recherches.

Elle visite l'usine de radium de Pittsburgh, ou *a* été purifié le fameux gramme. *A* l'Université, encore un grade de docteur! Marie *a* revetu sa robe de professeur, qui lui va bien, qu'elle porte avec aisance, mais elle se refuse *a* couvrir ses cheveux gris du traditionnel bonnet carré: elle le trouve affreux et l'accuse de 'ne pas tenir'. Elle demeure tête nue,

le bonnet a la main, au milieu de la foule des etudiants et des professeurs coiffes de earrs noirs et raides. La plus habile coquette n'eut pu faire un meilleur calcul! Marie ne se doute pas de la beaute immaterielle de son visage decouvert, parmi tous ces visages encadres.

Elle se raidit afin de ne point defaillir pendant la ceremonie, elle recoit des gerbes de fleurs, ecoute des discours et des hymnes... Mais le lendemain matin se repand la nouvelle redoutee: Mme Curie est trop faible pour continuer le voyage. Elle renonce a sa tournee dans les villes de l'Ouest, *oh* les receptions pnivues en son honneur sont decommandees.

Seules les ceremonies importantes, indispensables, ont ete maintenues — et elles suffiraient encore a extenuer le plus robuste athlete! Le 28 mai, a New-Yora, Mme Curie devient docteur *honoris causa* de TUniversite de Columbia. A Chicago, elle est nommee membre d'honneur de TUniversite, elle re^oit plusieurs titres honorifiques et assiste a trois receptions. A la premiere, un large ruban tendu en guise de barriere s'pare Mme Curie et ses filles de la foule qui defile devant elles. A la seconde, ou sont successivement chantes la *Alar set liaise*, *YHymne national polonais*, et le *Star Spangled Banner*, Marie disparaît presque sous les monceaux de fleurs que see admirateurs sont venus d^poser a ses pieds. La

demiere reception depasse en ferveur toutes les autres: elle est donnee dans le quartier polonais de Chicago, pour un public entierement polonais. Ce n'est plus une savante qu'acclament ces Emigres. C'est le symbole de la patrie lointaine. Des hommes et des femmes en larmes essayent d'embrasser les mains de Marie, de toucher sa robe... •

Le 17 juin, Mme Curie doit, pour la seconde fois, s'avouer vaincue, interrompre sa course. Sa tension sanguine, terriblement basse, inquiete les medecins. Marie prend du repos, retrouve assez d'energie pour se rendre a Boston et a New Haven, aux universites de Wellesley, Yale, Harvard, Simmons, Radcliffe. Et le 28 juin, elle s'embarque sur l'*Olympic*, ou sa cabine est encombre de piles de telegraphes, de gerbes de fleurs.

Marie est tres fatiguee — et, au resume, tres contente. Elle se rejouit, dans ses lettres, d'avoir 'apporte une toute

petite contribution a l'amitie de l'Amerique pour la France et la Pologne', elle cite les phrases de sympathie envers ses deux patries qu'ont prononcees le president Harding et le vice-prdsident Coolidge. Mais la modestie la plus tetue ne peut pas lui dissimuler que son succes personnel aux fitats-Unis a ete enorme, qu'elle a conquis le coeur de millions d'Amwricains et laffection sincere de tous ceux qui Tout approchee. Mrs Meloney demeurera pour elle, jusqu'au dernier jour, ramie la plus devouee, la plus tendre.

Marie Curie garde de son voyage des impressions confuses, brouillwes, que certains souvenirs particulierement vifs jalonnent de points brillants. Elle est frappee de l'activite de la vie universitaire americaine, de Peclat et de la gaiete des edrdmonies traditionnelles, et surtout des excellentes conditions offertes aux eteves des colleges pour la pratique des sports.

Elle est imprcssionn^e par la puissance dnormc des associations feminines qui l'ont fetee tout au long de sa route.

Enfin, Pequipement parfait des laboratoires scientifiques, celui des non breux hopitaux oil la Curietherapie est utilisee pour soigner le cancer, laissent chez elle un peu d'amertume, Elle songe avec decouragement qu'en cette meme annexe 1921, la France ne possede pas un seul hopital consacre aux traitements par le radium!

La provision de radium qu'elle est venue chercher quitte PAmerique sur le meme paquebot quelle, bien a Pabri derriere les serrures compliquees du coffre-fort du bord, Ce gramme symbolique inspire certaines reflexions sur la carriere de Marie Curie. Pour acheter la minuscule parcelle, il a fallu mendier sur toute Petendue d'un continent. Marie a du paraître en personne dans les villes bienfaitrices, et offrir son remerciement...

Comment ne pas etre obsede par Pidie qu'une simple signature, apposee jadis au bas d'un brevet, efit ete autrement efficace? Comment ne pas songer qu'une Marie Curie riche eflt dote son pays de laboratoires, d'hopitaux? Vingt annees de lutte, de difficultes, n'ont-elles pas *donne a* Marie des regrets, ne Pont-elles pas convaincue qu'en dedaignant la fortune elle a sacrifie a une chimere le developpement de son œuvre?

Dans de courtes notes autobiographiques redigees a son

retour d'Ameique, Madame Curie s'est pose ces questions. Elle y a repondu:

... Un grand nombre de mes amis affirment, non sans raisons valables, que si Pierre Curie et moi nous avions garanti nos droits, nous aurions conquis les moyens financiers necessaires a la creation d'un Institut du Radium satisfaisant, sans nous heurter aux obstacles qui ont ete un handicap pour nous deux, et qui sont encore un handicap pour moi. Pourtant, je demeure convaincue que nous avons eu raison.

L'humanite a certainement besoin d'hommes pratiques, qui tirent le maximum de leur travail et, sans oublier le bien general, sauvegardent leurs propres interets. Mais elle a besoin aussi de reveurs, pour qui les prolongements desintdresses d'une entreprise sont si captivants qu'il leur devient impossible de consacrer des soins a leurs propres benefices materiels.

A n'en pas douter, ces reveurs ne meritent pas la richesse, puisqu'ils ne Pont pas desiree. Toutefois, une societe bien organisee devrait assurer a ces travailleurs les moyens efficaces d'accomplir leur tache, dans une vie debarrassee des soucis materiels et librement consacree a la Recherche.

^sEpanouissement

JE crois que le voyage en Amerique fut pour ma mēre un enseignement.

Il lui a demontre que l'isolement volontaire ou elle se confinait etait paradoxal. Une etudiante peut s'enfermer dans sa mansarde avec ses livres, un chercheur obscur peut s'abstraire du si&cle et se concentrer entierement sur ses travaux personnels — meme il le doit. Mais une Mme Curie de cinquante-cinq ans est autre chose encore qu'une etudiante et qu'un chercheur. Marie est responsable d'une nouvelle science, d'une nouvelle therapeutique. Le prestige de son nom est tel que par un simple geste, par un acte de presence, elle peut faire aboutir tel projet d'interet general qui lui tient au coeur. Desormais, elle reservera dans sa vie une place *a* ces echanges, *a* ces missions.

Je ne decrirai pas chacun des voyages de Marie: ils se ressemblent. Des congres scientifiques, des conferences, des ceremonies universitaires, des visites de laboratoires appellent Mme Curie dans un grand nombre de capitales. Elle y est fete'e, acclame'e. Elle tente de se rendre utile. Trop souvent, elle a a lutter contre les defaillances d'une sante vulnerable.

L'Italie, la Hollande, l'Angleterre l'accueillent *a* plusieurs reprises. En 1931, elle fait avec five un ^blouissant, un in-oubliaable voyage *a* travers l'Espagne. Le President Masarya, un campagnard comme elle, Pinvite en Tchecoslovaquie, *a* sa maison des champs.

A Bruxelles, ou l'appelle regulierement le Congres Solvay, elle n'est pas traite'e en etrangere de marque, mais en habitude, en voisine. Elle aime ces reunions, ou ceux qu'elle nomme dans une de ses lettres ' les amoureux de la physique' discutent les decouvertes, les theories nouvelles. Une visite ou un diner chez les souverains complete le plus souvent ces scours. Le roi Albert et la reine Elisabeth, que Marie a rencontres jadis sur le front beige, Thonorent d'une exquise amitie.

Il n'est plus un seul coin du monde oil son nom soit inconnu* Ne trouve-t-on pas, dans une vieille ville de la

province chinoise, au 'temple de Confucius' de Tai Yuan Fou, un portrait de Mme Cune? Les sages du pays Tont place parmi les effigies des 'bienfaiteurs de l'Humanite', aupres de Descartes, de Newton, des Bouddhas et des grands empereurs de Chine...

Le 15 mai 1922, *a l'unanimité*, le Conseil de la Société des Nations nomme *Madame Curie-Salodowsaa' membre de la Commission Internationale de Cooperation Intellectuelle. 'Madame Curie-Salodowsaa*' accepte.

C'est, dans l'existence de Marie, une date importante. Depuis qu'elle est celtbre, des centaines d'œuvres, de ligues et dissociations lui ont demande Tappui de son nom. Pas une seule fois elle ne Ta accorde. Marie ne veut pas faire partie de comites dont elle n'a pas le temps de s'occuper. Surtout, elle desire garder, en toutes circonstances, une absolue neutralite politique. Elle refuse d'abdiquer son beau titre de 'savante pure*' pour se jeter dans les luttes d'opinion, et le plus in-offensii des manifestes ne recueillera jamais sa signature.

L'adhesion de Mme Curie *a l'effort* de la Society des Nations prend donc une signification particuliere. Ce sera son unique infidelite *a la recherche scientifique*.

Ce serait mal connaitre cette idealiste pratique que de Pimaginer en extase devant la vaine jonglerie des idees generales. A Geneve, Marie Curie travaille — et une fois de plus elle reussit *a servir la Science*.

Elle lutte contre ce qu'elle appelle Tanarchie du travail scientifique dans le monde' et tente de mettre ses confreres d'accord sur un certain nombre de questions precises, humbles en apparence, mais desquelles depend le progr&s de la connaissance: Torganisation rationnelle de la bibliographic, qui doit permettre au travailleur de se documenter en un instant sur les resultats *deja* obtenus par d'autres, dans le domaine qu'il etudie; Tunification des symboles et de la terminologie scientifique, des formats de publications, des resumes de travaux publics dans les revues; la creation des Tables de Constantes.

L'enseignement, dans les universites et les laboratoires, retient longuement son attention. Elle veut perfectionner les mrthodes. Elle preconise le 'travail dirige', qui doit coor-

donner les efforts des chercheurs, et suggire une liaison entre les chefs, veritable etat-major appete a guider les operations scientifiques sur le continent europien.

Toute sa vie, une pensee Ta obsedee: celle des dons intellectuels qui demeurent ignores, inemployes, dans les classes peu favorisees par la fortune. Chez tel paysan, chez tel ouvrier se cache — peut-etre — un ecrivain, un savant, un peintre, un musicien... Marie, obligee de limiter son activite, se consacre au developpement des bourses d'etudes scientifiques internationales.

Enfin — 6 paradoxe!... — la physicienne qui a toujours ecarte d'elle le profit materiel, se fait, pour ses collogues, le champion de la 'propriete scientifique': elle veut etablir un *droit d'auteur' des savants, retribuant les travaux d'interesses qui ont servi de base a des applications industrielles. Son reve est de trouver un remede a la misere des laboratoires, en prelevant sur les beneices commerciaux des subventions pour la recherche.

Lutte pour une culture internationale, qui respecte les differentes cultures nationales. Defense de la personnalite et du talent ou qu'ils se trouvent. Lutte pour 'affermir la grande force spirituelle de la science dans le monde'. Lutte pour le 'desarmement moral', pour la paix. Tels sont les combats que vit Mme Curie, sans avoir la vanite d'espérer un prompt triomphe.

Marie Curie a five Curie, juillet 1929:

Je crois que le travail international est une tache tres lourde, mais qu'il est pourtant indispensable d'en faire l'apprentissage, au prix de bien des efforts et aussi d'un reel esprit de sacrifice: si imparfaite qu'elle soit, l'oeuvre de Geneve a une grandeur qui merite qu'on la soutienne.

Deux, trois, quatre voyages en Pologne. •

Ce n'est pas le repos, l'oubli des soucis que Mme Curie vient chercher aupres des siens. Depuis que la Pologne est redevenue libre, Marie est hantee par un grand projet: creer a Varsovie un Institut du Radium, centre de recherches scientifiques et de traitement du cancer.

Son entetement ne pourrait suffire a vaincre les difficultes. La Pologne, convalescente d'un long esclavage, est pauvre:

pauvre en argent, pauvre en techniciens. Et Marie n'a pas le temps de faire elle-meme des demarches, de chercher des fonds.

Est-ii besoin de nommer Talliee qui, au premier appel, se dresse a ses cotes? Une Bronia alourdie par Page, mais aussi enthousiaste et vaillante qu'il y a trente ans, se met a l'ouvrage. Kile est a la fois architecte, demareheur, tresorier... La contree est bientot inondee d'affiches, de timbres portant en effigie le visage de Marie. On demande de l'argent— ou plutot des briques: 'Achetez une brique pour biitir l* Institut Marie Salodowsaa-CurieP proclament des milliers de cartes postales qui reproduisent en fac-simile une declaration manuscrite de la savante: 'Mon plus ardent desir est la creation d'un Institut du Radium a Varsovie\ Cette campagne a le genereux soutien de l'fitat, de la ville de Varsovie et des plus importantes institutions polonaises.

La provision de briques grandit... et en 1925, Marie vient a Varsovie poser les fondations de l'Institut. Visite triomphale: souvenirs du passe, promesses de l'avenir... La ferveur d'un peuple entier accompagne celle qu'un orateur appellera 'la premiere dame d'honneur de notre gracieuse souveraine, la Republique Polonaise*. Les universites, les Academies, les villes, lui decernent leurs plus beaux titres honorifiques, et le marechal Pilsudski noue en quelques jours avec elle des relations cordiales.

Par une matinee ensoleillee, le president de la Republique scelle la premiere brique de l'Institut, Mme Curie la seconde, le president de la ville de Varsovie la troisieme...

Le 29 mai 1932 marque le couronnement de l'oeuvre commune de Marie Curie, de Bronia Dluska et de l'Etat polonais. En presence de M. Moscicki, president de la Republique — un collegue chimiste, un ami de Marie — de Madame Curie, du professeur Regaud, est inaugure l'imposant Institut du Radium de Varsovie, que le sens pratique et le gout de Bronia ont voulu spacieux, de lignes harmonieuses. Depuis quelques mois *deja*, y sont admis les malades que soigne la Curie* thdrapic.

C'est la derniere fois que Marie revoit la Pologne, les vieilles rues de sa ville natale, la Vistule qu'elle visite chacune de ses visites elle va contempler avec nostalgie — presque avec remords.

En France...

Une initiative bienfaisante du baron Henri de Rothschild permet, en 1920, la création de la Fondation Curie, institution autonome qui recueillera des dons, des subventions et soutiendra l'œuvre scientifique et médicale de l'Institut du Radium.

En 1922, trente-cinq membres de l'Académie de Médecine de Paris soumettent à leurs collègues la pétition suivante:

Les membres soussignés pensent que l'Académie s'honorerait en élevant comme membre associé libre Madame Curie, en reconnaissance de la part qu'elle a prise à la découverte du radium, et d'une nouvelle médication, la Curiothérapie.

Ce texte est révolutionnaire. Non seulement les académiciens veulent élire une femme mais, rompant avec les usages, ils veulent l'élire spontanément, sans qu'elle se présente. Soixante-quatre membres de l'illustre Compagnie signent avec enthousiasme ce manifeste — donnant ainsi une leçon à leurs confrères de l'Académie des Sciences. Les candidats au fauteuil vacant se désistent tous en faveur de Mme Curie.

Le 7 février 1922, élection éclatante. Le président de l'Académie, M. Chauffard, dira à Marie, du haut de la tribune:

Nous saluons en vous une grande savante, une femme de cœur qui n'a vu que pour le dévouement au travail et l'abnégation scientifique, une patriote qui, dans la guerre comme dans la paix, a toujours fait plus que son devoir. Votre présence ici nous apporte le bienfait moral de vos exemples et la gloire de votre nom. Nous vous en remercions. Nous sommes fiers de votre présence parmi nous. Vous êtes la première femme de France qui soit entrée dans une Académie, mais quelle autre en aurait été aussi digne?

En 1923, la Fondation Curie décide de célébrer solennellement le vingt-cinquième anniversaire de la découverte du radium. Le gouvernement s'associe à cet hommage et fait voter à l'unanimité par les deux assemblées une loi accordant à Madame Curie, comme « récompense nationale », une pension annuelle de quarante mille francs, réversible sur Irene et Eve Curie.

Le 26 decembre, vingt-cinq ans apres la stance de l'Academie des Sciences du 26 decembre 1898 oil fut presentee la note historique de Pierre Curie, Mme Curie et G. Bemont: *Sur une nouvelle substance fortement radioactive contenue dans la pechblende*, une foule enorme envahit le grand amphitheatre de la Sorbonne. Les universes francaises et etrangeres, les societes savantes, les autorites civiles et militaires, le parlement, les grandes ecoles, les associations d'eudiants, la presse, sont representees par des delegations. Sur l'estrade ont pris place M. Alexandre Millerand, president de la Republique, M. Leon Berard, ministre de l'Instruction publique, Paul Appell, recteur de l'Academie de Paris et president de la Fondation Curie, le professeur Lorentz, qui parlera au nom des savants etrangers, tandis que le professeur Jean Perrin parlera au nom de la Faculté des Sciences, et le docteur Antoine Beclere au nom de l'Academie de Medecine.

On aperçoit, meles au groupe des 'personnalites', un homme a la figure serieuse, aux cheveux blancs, et deux femmes agees qui s'essuyent les yeux: Hela, Bronia, Joseph, sont venus de Varsovie pour assister au triomphe de Mania. La gloire qui s'est abattue sur la cadette des Salodowsai n'a rien fausse, rien abime de l'affection fraternelle. Jamais Temotion et Torgueil n'ont embelli aussi magnifiquement trois visages.

Andre Debierne, le collaborateur, Pami des Curie, donne lecture des communications scientifiques par lesquelles ont été annoncees les decouvertes relatives aux corps radioactifs. Le chef des travaux de l'Institut du Radium, Fernand Holweca, aide par Irre Curie, procede a quelques experiences sur le radium. Le president de la Republique offre a Marie Curie la pension nationale 'comme le faible et sincere temoignage des sentiments universels d'enthousiasme, de respect et de gratitude qui lui font cortège', et M. Leon Berard constate spirituellement que 'pour proposer et adopter cette loi, qui porte la signature de tous les representants de la France, le Gouvernement et les Chambres ont du se resoudre a meconnaître, a tenir pour 'non avenues', selon le langage du Droit, la modestie, et le desinterressement de Mme Curie...'

La demise, Madame Curie se leve, salute par d'interminables ovations. A voix basse, elle remercie ceux qui lui ont

rendu hommage, s'appliquant *a n'en* oublier aucun. Elle parle de celui qui n'est plus — de Pierre Curie. Puis elle scrute Tavenir. Non pas son avenir, si bref, mais celui de l'Institut du Radium, pour lequel, avec une passion apre, elle reclame aide et soutien.

J'ai montre Marie Curie, au soir de sa vie, en proie a l'admiration des foules, refue sous toutes les latitudes par des chefs d'fitats, des ambassadeurs, des rois.

Une image, toujours la meme, domine pour moi le souvenir de ces fetes, de ces corteges: la figure exsangue, inexpressive, presque indifferente de ma mere.

¹ 'En science', disait-elle jadis, 'nous devons nous int^resser aux choses, non aux personnes,' Les annees lui ont appris que les peuples, et meme que les gouvernements, s'interessent aux choses a travers les personnes. Bon gre, mal gre, elle a accepte que sa Jegende servit *a* honorer la Science, fut employee *a* l'enrichissement des instituts scientifiques. Elle s'est faite l'agent de propagande d'une cause qui lui etait chere.

Mais en elle, rien n'a change: ni la peur physique de la foule, ni la timidite qui glace les mains, qui desseche la gorge, ni surtout cette incurable inaptitude a la vanite. Malgre un effort loyal, Marie ne parvient pas a pactiser avec la gloire. Elle n'approuvera jamais ce qu'elle appelle des marques de 'fetichisme'.

' Je me trouve loin de vous deux', m'ecrivait-elle au cours d'un de ses voyages, ' et bien exposee a des manifestations que je ne puis aimer ni apprecier, parce qu'elles me fatiguent — aussi, suis-je un peu triste, ce matin.

A Berlin, une foule asSemblee sur le quai de la gare courait et criait pour acclamer le boxeur Dempsey, qui descendait du meme train que moi. Il avait l'air content. Y a-t-il au fond une grande difference entre acclamer Dempsey et m'acclamer moi? Il me semble que le fait d'acclamer de cette manure a en lui-meme quelque chose qui n'est pas a recommander, quel que soit Pobjet de la manifestation. Je ne vois cependant pas clairement comment Ton devrait proceder, ni a quel degre il devrait etre permis de confondre la personne avec l'idee qu'elle represente...'

Comment les temoignages exuberants qui saluent une *de-*couverte accomplie il y a un quart de stecle satisferaient-ils la

jeune eudiante passionnee, fremissante, qui survit dans cette vieille femme? Des paroles decourages traduisent sa revoae contre Tensevelissement prematura qui se nomme la celebrite. '— Lorsqu'ils me parlent de mes "splendides travaux", il me semble que je suis *deja* morte, que je me regarde etre morte', murmure-t-elle parfois. Et elle ajoute: ' Il me semble aussi que les services que je puis rendre encore *Uur* importent peu, que pour me faire des compliments, ma disparition les mettrait plus *a Taise*.'

Cette resistance, ce refus, contiennent, je crois, le secret du pouvoir exceptionnel que Madame Curie exerce sur la foule. Au rebours des grandes vedettes de la popularite — hommes politiques, monarques, acteurs de theatre ou de cinema—qui, a l'instant ou elles s'avancent sur une estrade se font les complices de leurs admirateurs, Marie s'evade mysterieusement des solennites auxquelles elle assiste. Et Timpression bouleversante que produit sa forme immobile, vetue de noir, vient justement du manque absolu de communication entre le public et elle.

De tous les etres qui ont ete *a* l'honneur, aucun, peut-etre, n'a montré ce visage ferme, cet air d'absence. Dans la tempeete des acclamations, aucun n'a paru aussi solitaire.

Fin de la Mission

IL arrive souvent a Madame Curie de parler de sa mort. Elle commente avec un calme apparent l'evenement ineluctable, envisage ses consequences pratiques. Elle prononce sans emoi des phrases telles que: *— Il est evident que je ne puis plus vivre un grand nombre d'annees', ou bien: *—Le sort de l'Institut du Radium, lorsque je ne serai plus la, m'inquiete.'

Mais il n'y a chez elle aucune serenite veritable, aucune acceptation. De tout son instinct, elle repousse l'idee de la fin. Ceux qui l'admirent de loin pensent qu'elle a derriere elle une incomparable vie. Aux yeux de Marie cette vie est negligeable, sans proportion avec l'oeuvre entreprise.

Il y a trente ans, pressentant une mort dont le hasard devait etre l'instrument, Pierre Curie s'ensevelissait dans le travail avec une ardeur tragique. Marie, a son tour, relive l'obscur defi. Pour se defendre contre l'agression qu'elle redoute, elle batit febrilement autour d'elle un rempart de projets, de devoirs. Elle meprise une fatigue chaque jour plus evidente, et les maux chroniques qui l'oppriment: sa mauvaise vue, un rhumatisme dans le bras, de lancinants bourdonnements d'oreilles.

Qu'est-ce que tout cela? Il est d'autres choses plus importantes. Marie vient de faire construire a Arcueil une usine destinee aux traitements massifs des mineraux radioactifs. Elle avait grande envie de cette usine; elle y organise avec enthousiasme les premiers essais. Elle est preoccupee par la redaction de son livre — un monument de science que, Mme Curie disparue, personne d'autre ne pourrait ecrire. Et les recherches sur la famille de l'actinium n'avancent pas assez vite! Ne doit-elle pas entreprendre ensuite des Etudes sur la 'structure fine' des rayons alpha? Marie se leve de bonne heure, court au laboratoire, y retourne le soir, apres diner...

Elle travaille avec une hate singuliere — et aussi avec la singuliere imprudence qui lui est habituelle. Elle a toujours dedaigne les precautions qu'elle impose si severement a ses eleves: manipuler les tubes de corps radioactifs avec des

pinces, ne pas toucher les tubes nus, employer des 'boucUers' de plomb pour se proteger des irradiations nocives. Elle condescend, tout juste, *a* se soumettre aux examens du sang qui sont de regie a Tlnstitut du Radium. Sa formule sanguine est anormale. Bah!... Il y a trent-cinq ans que Mme Curie manie du radium, qu'elle respire de Penanation du radium. Durant quatre annees de guerre elle s'est exposee au rayonnement, plus dangereux encore, des appareils Roentgen. Une legere alteration du sang, d'agacantes, de douloureuses brulures aux mains, qui tantot se dessechent et tantot suppurent, ce ne sont pas la, apres tout, des chatiments bien severes pour tant de risques courus!

En decembre 1933, une courte maladie impressionnc Mme Curie davantage. La radiographic decele dans sa vesicule biliaire un assez gros calcul. Le meme mal qui a emporte M. Salodowsai!... Afin d'rviter une operation qui lui fait peur, Marie se met au regime, s'accorde quelques soins.

Et tout *a* coup, la savante qui, depuis si longtemps, a neglige son confort et remis a plus tard d'humbles projets personnels qui lui tenaient *a* coeur — construire une maison de campagne a Sceaux et, a Paris, changer d'appartement —, passe precipitamment a Taction. Elle examine des devis, elle engage sans hesiter de grosses depenses. C'est resolu: la villa de Sceaux sera batie pendant la belle saison. Et, en octobre 1934, Marie quittera le quai de Bethune pour un appartement moderne, dans un immeuble neuf de la Cite Universitaire.

Elle se sent lasse, et tient *a* se prouver qu'elle n'est pas mal portante. Elle va patiner a Versailles, elle rejoint Irene sur les champs de sai de Savoie. Elle est heureuse d'avoir conserve des membres souples, agiles. A Paques, profitant de la venue en France de Bronia, elle entreprend un voyage en automobile dans le Midi, avec sa sceur.

L'expedition est desastreuse. Marie a voulu faire des detours, montrer *a* Bronia de beaux paysages. Lorsqu'elle atteint, apres plusieurs etapes, sa villa de Cavalaire, elle a pris froid, elle est extenuée. La maison, a l'arrivee, est glaciée, et le calorifere allume en hate ne la tiedit pas vite. Marie, secouée de frissons, s'abandonne soudain *a* une crise de deespoir. Elle sanglote dans les bras de Bronia, comme une enfant malade. Elle est obsedee par son livre et redoute qu'une

bronchite ne la prive des forces dont elle a besoin pour le terminer. Bronia la soigne, la calme. Le lendemain, Marie a domine une defaillance morale qui ne se renouvellera plus.

Quelques journees ensoleillees la reconfortent, la consolent. Lorsqu'elle revient a Paris, elle va mieux. Un medecin a parle de grippe et — comme tous les medecins depuis quarante ans — de surmenage. Marie compte pour peu de chose la fi&vre legere qui ne la quitte pas. Vaguement inquire, Bronia regagne la Pologne. Devant le train de Varsovie, sur le quai si souvent arpenté, les deux sceurs s'embrassent une derniere fois.

Marie flotte entre la maladie et la sante. Les jours ou elle est plus vaillante, elle va au laboratoire. Lorsqu'elle est ^tourdie, affaiblie, elle reste chez elle et redige son livre. Elle donne plusieurs heures par semaine a son nouvel appartement et aux plans de la villa de Sceaux.

J'eprouve de plus en plus le besoin d'une maison avec un jardin et je souhaite ardemment que ce projet aboutisse', ecrit-elle a Bronia le 8 mai 1934. ' Le prix de la construction a pu etre ramene a une somme convenant a mes moyens. On va donc pouvoir poser les fondations.'

Mais son ennemie sournoise la gagne de vitesse. La fievre se fait plus insistante, les frissons plus violents. Il faut a five une patiente diplomatic pour que sa mere consente a recevoir de nouveau un docteur. Sous pretexte que les hommes de Tart sont 'ennuyeux' et 'qu'il n'y a pas moyen de les payer* — aucun praticien fran\$ais n'a jamais accepte d'honoraires de Mme Curie — Marie s'est constamment abstenue d'avoir un medecin traitant. Cette savante, cette amie du progres est aussi rebelle aux soins qu'une paysanne.

Le professeur Regaud vient faire a Marie une visite amicale. Il suggere de demander un Conseil a son ami le docteur Raveau, qui lui-meme recommande le professeur Boulin, medecin des hopitaux. Le premier mot de celui-ci, en apercevant le visage exsangue de Marie, est: ' Il faut rester au lit. Il faut vous reposer/

Madame Curie a tant de fois deja entendu ces exclamations! Elle ne s'en soucie guere. Elle descend et remonte les fatigants Stages du quai de Bethune, elle travaille, presque chaque

jour, *a* l'institut du Radium. Par un lumineux apres-midi de mai 1934, elle reste jusqu'i trois heures et demie dans la salle de physique, effleure avec lassitude les capsules, les appareils — ses fiddles compagnons. Elle echange quelques mots avec ses collaborateurs. 'J'ai de la fièvre', murmure~t~elle. 'Je vais rentrer.'

Elle fait encore le tour du jardin, ou les fleurs nouvelles jettent des taches eclatantes. Soudain, elle s'arrete devant un rosier malingre, appelle son mecanicien:

— Georges, regardez ce rosier: il faut s'en occuper tout de suite!

Une eleve s'approche d'elle, l'adjure de ne pas rester dehors, de se faire ramener quai de Bethune. Elle cede, mais avant de monter dans sa voiture, elle se retourne encore:

— N'oubliez pas, Georges: le rosier...

Ce regard inquiet vers une plante etiolee est son adieu au laboratoire.

Elle ne quitte plus son lit. Une lutte decevante contre un mal imprecis, qualifie tour *a* tour de grippe ou de bronchite, la condamne *a* des soins fatigants. Elle les supporte avec une soudaine, une terrifiante docilite et accepte d'etre transportee dans une clinique pour subir un examen complet. Deux radiographics, cinq ou six analyses, laissent perplexes les specialistes qui ont ete appeles au chevet de la savante. Aucun organe ne semble atteint, aucune maladie caracterisee ne se declare. Mais comme des lesions anciennes et un peu d'inflammation voilent les radiographics du poumon, l'on impose *a* Marie des enveloppements, des ventouses. Lorsque, n'allant ni mieux ni plus mal, elle aura regagne le quai de Bethune, on commencera de murmurer autour d'elle le mot de 'sanatorium'.

five lui soumet craintivement Fidee de cet exil. Li encore, Marie obeit, accepte le depart. Elle met son espoir dans un air plus pur, s' imagine que le bruit et la poussiere de la ville PempSchent de guerir. On fait des projets. Eve accompagnera sa mere et restera au sanatorium durant quelques semaines, puis le frere et la sceur de Marie viendront de Pologne lui tenir compagnie, puis Irene passera avec elle le mois d'aofit. Et, en automne, elle sera retablie.

Dans la chambre de la malade, Irene et Frederic Joliot

s'entretiennent avec Mme Curie des travaux du laboratoire, de la maison de Sceaux, des corrections d'épreuves du livre que Marie vient d'achever. Un jeune collaborateur du professeur Regaud, Georges Gricouff, qui, avec une affection délicate, vient aux nouvelles presque chaque jour, vante devant Marie Pagement, l'efficacité des sanatoria, s'occupe du nouvel appartement, choisit des couleurs de papiers, de tentures.

Plusieurs fois, Marie dit avec un petit rire, en guettant le regard de sa fille:

— Nous nous donnons peut-être beaucoup de mal pour rien...

Marie tient en réserve, pour ces occasions, des protestations et des plaisanteries toutes prêtes et, au soulagement de Mme Curie, elle harcèle de plus belle les entrepreneurs. Cependant, elle n'ose pas conjurer le sort: bien que les médecins ne soient pas pessimistes et que, dans la maison, personne ne paraisse inquiet, elle a, sans motifs exprimables, la certitude absolue du pire.

Pendant les journées claires de ce printemps trop radieux, elle passe auprès de sa mère, condamnée à l'oisiveté, de longues heures d'intimité. L'âme intacte de Marie, le cœur vulnérable et généreux lui apparaissent à nu, et sa douceur sans limites, presque intolérable en cet instant. Elle est la 'douce Marie' de jadis. Elle est, surtout, l'adolescente qui écrivait il y a quarante-six ans, dans une petite lettre en polonais:

Les êtres qui ressentent chaque chose aussi vivement que moi, et qui ne sont pas en état de changer cette disposition de leur nature, doivent tout au moins la dissimuler le plus possible...

Telle est la *clef* d'une nature pudique, sensible à l'excès, secrète, aisément blessée. Tout au long d'une grande vie glorieuse, Marie s'est constamment interdit les élans spontanés, les aveux de faiblesse et peut-être les appels au secours qui lui montaient aux lèvres.

Maintenant encore, elle ne sepanche guère, et ne se plaint pas—ou si peu, si discrètement. Elle ne parle que de l'avenir... De l'avenir du laboratoire, de l'avenir de l'Institut de Varsovie, de l'avenir de ses enfants: elle espère, elle sait qu'Irène et

Frederic Joliot recevront, dans quelques mois, le prix Nobel! De son avenir enfin, dans Tappartement qui Tattendra en vain, ou dans la maison de Sceaux que Ton ne construira jamais.

Elle s'affaiblit. Avant de tenter le transport dans un sanatorium, five demande une derniere consultation a quatre sommites de la Faculte: les meilleurs, les plus celebres medecins de France. Les nommer ici suggererait de ma part un blame, ou une injuste ingratitude. lis ont examine durant une demi-heure une femme condamnee par un mal incomprehensible. Dans le doute, ils ont conclu a un reveil des lesions tuberculeuses anciennes, ils ont cru qu'un sejour a la montagne vaincrait la fievre. lis se sont trompes.

Tragique hate des preparatifs: on menage les forces de Marie, qui ne recoit plus que ses intimes. Pourtant elle brave la consigne, fait appeler en cachette, dans sa chambre, sa collaboratrice Mme Cotelle, et lui prodigue ses recommandations: ' — I l faut enfermer soigneusement Tactinium, le mettre a l'abri jusqu'a mon retour. Je compte sur vous pour tout mettre en ordre. Nous reprendrons ce travail apres les vacances.'

Malgre une aggravation brutale, les medecins conseillent un depart immediat. Le voyage est torturant, indicible. Dans le train, en arrivant a Saint-Gervais, Marie s'affaisse, evanouie, entre les bras d'Eve et de rinfirmiere. Lorsqu'enfin elle est installee dans la plus belle chambre du sanatorium de Sancellemoz, de nouvelles radiographics, des examens sont pratiques: les poumons ne sont pas en cause, le transport etait inutile.

La fievre depasse quarante degres. On ne peut cacher ce chiffre a Marie qui, avec un soin de savante, verifie toujours elle-meme le niveau du mercure. Elle ne dit presque rien, mais ses yeux palis refletent une grande crainte. Le professeur Roch, de Geneve, appelle d'urgence, compare les examens du sang des derniers jours, ou le nombre des globules blancs et celui des globules rouges tombent tous deux en chute rapide. Il diagnostique une anemie pernicieuse foudroyante. Il reconforte Marie, obsdee par la pensee du calcul biliaire. Il affirme qu'aucune operation ne lui sera infligee et entreprend un traitement d'une energie desesperee. Mais la vie s'enfuit de cet organisme fatigue.

Les derniers moments relent la vigueur, la resistance terrible d'un etre dont la fragility n'etait qu'apparente, d'un coeur robuste, embusque dans une chair d'oil la chaleur s'evade et qui continue de battre, inlassablement, implacablement. Durant seize heures encore le docteur Pierre Lowys et five tiennent chacun une des mains glacees de cette femme dont ne veulent ni la vie, ni le neant. A Paurore, lorsque le soleil aura rosi les montagnes et commence sa course dans un ciel admirablement pur, lorsque la pleine lumiere d'une glorieuse matinee aura inonde la chambre, le lit, atteint les joues amaigries et les inexpressifs yeux de cendre, vitrifies par la mort, le coeur s'arretera, enfin.

Devant ce cadavre, la science a encore a se prononcer. Les symptomes anormaux, les examens du sang, differents de ceux des anemies pernicieuses connues, denoncent le vrai coupable: le radium.

ⁱ Madame Curie peut etre comptee parmi les victimes a longue echeance des corps radioactifs, que son mari et elle-meme ont decouverts', ecriira le professeur Regaud.

A Sancellemoz, le docteur Tobe redige cette citation a Pordre du jour:

Madame Pierre Curie est decedee a Sancellemoz le 4 juillet 1934.

La maladie est une anemie pernicieuse aplastique *a* marche rapide, febrile. La moelle osseuse n'a pas reagi, probablement parce qu'elle etait alteree par une longue accumulation de rayonnements.

L'evenement s'echappe du sanatorium silencieux, se repand dans Tunivers, touche, ici et la, des points de souffrance aigue: *a* Varsovie, Hela. A Berlin, dans un train qui se hate vers la France, Joseph Salodowsai et Bronia — Bronia qui essayera en vain d'arriver a temps a Sancellemoz, d'apercevoir le visage cheri. A Montpellier, Jacques Curie. A Londres, Mrs Meloney. A Paris, des amis fiddles.

Le vendredi 6 juillet 1934, *a* midi, sans discours, sans cortege, sans un politique, sans un personnage officiel, Madame Curie prend modestement sa place dans la demeure des morts. Elle est inhumee au cimetere de Sceaux, devant le6 proches, les amis, les collaborateurs qui Paimaient. Sa

biere est posee au-dessus de celle de Pierre Curie. Bronia et Joseph Salodowsai jettent dans la fosse ouverte une poignee de terre de Pologne. La pierre tombale s'enrichit d'une mention nouvelle: ' Marie Curie-Salodowsaa, 1867-1934.'

Un an plus tard, le livre que Marie avait termine avant de disparaitre, apporte aux jeunes 'amoureux de la physique' un dernier message.

A l'Institut du Radium, ou le travail a repris, P6norme volume est venu, dans la claire bibiiotheque, s'ajouter aux autres ouvrages scientifiques. Sur la couverture grise, le nom de l'auteur: ' Madame Pierre Curie. Professeur a la Sorbonne. Prix Nobel de Physique. Prix Nobel de Chimie.'

Et le titre, fait d'un seul mot, severe et rayonnant:

RADIOACTIVITY

